

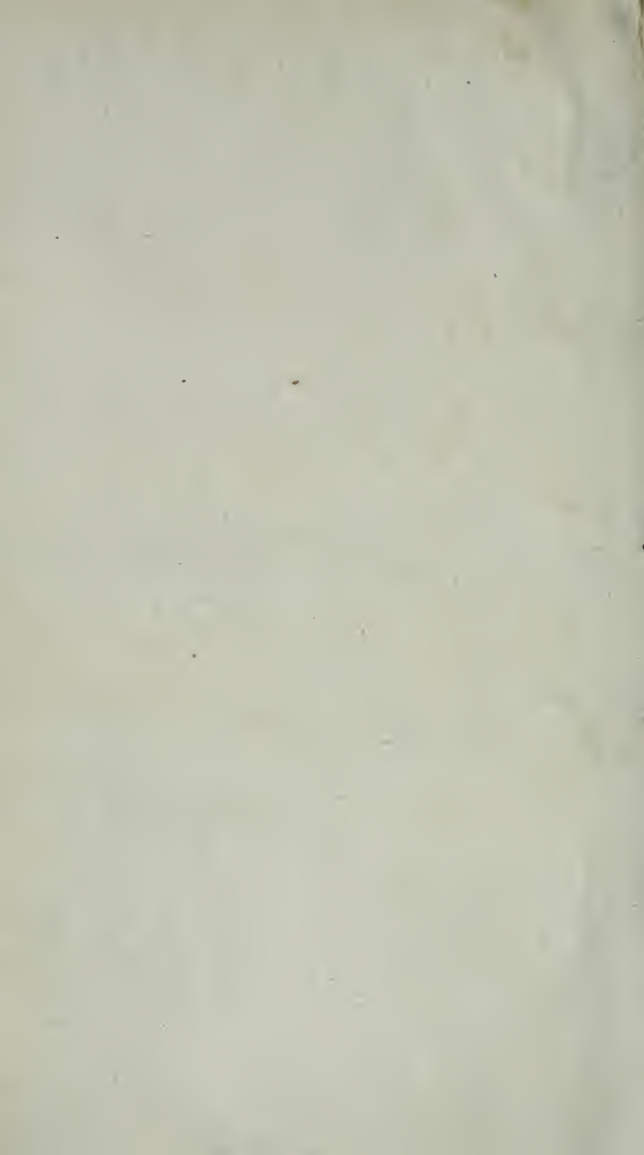


DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room



par Dumont-Bute



HISTOIRE
ET
COMMERCE
DES
ANTILLES ANGLOISES.

G. M. Butler - Dumont

HISTOIRE

DE

COMMERC

DES

AMÉRIQUES

HISTOIRE ET COMMERCE DES

ANTILLES ANGLOISES.

Où l'on trouve l'état actuel de leur population & quelques détails sur le Commerce de contrebande des Anglois avec les Espagnols dans le Nouveau Monde. On y a joint l'Histoire des Loix principales qui concernent les Colonies Angloises établies tant dans les isles , que sur le continent de l'Amérique.



M. DCC. LVIII.

HISTOIRE

ET

COMMERCE

DES

ANTILLES ANGLAISES

Par M. DE LAUNAY, Secrétaire du Bureau des Antilles Françaises.
Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.
M. D. CC. LXXV.

1775

1775

TR. R.
B983HA



AVERTISSEMENT.

LEs colonies des Anglois dans les Antilles, quoique bien moins considérables par leur étendue, & par la population des blancs, que celles de la même Nation sur le continent de l'Amérique, ne laissent pas de mériter l'attention d'un observateur François.

Ces Isles à la vérité, ne sont plus les sources principales qui enrichissent l'Angleterre, comme elles l'ont été sous Charles II. & même jusqu'à

ij *AVERTISSEMENT.*

la guerre , pour la succession d'Espagne. Le commerce du sucre & des meilleures productions des Antilles chez l'étranger , est aujourd'hui anéanti pour les Anglois. Les avantages qu'ils retirent de la Barbade , de la Jamaïque , & de leurs autres possessions dans les Indes Occidentales , se bornent à ceux du commerce intérieur.

Mais dans cette position même , les colonies des Anglois dans les Antilles sont si essentielles à la conservation de leurs autres possessions, que détruire ces colonies ce seroit porter à la puissance de ce

AVERTISSEMENT. iiij

peuple un des coups les plus funestes & les plus prompts dans leurs effets.

Sans parler du sucre dont cette Nation dans les deux mondes fait à présent un usage si commun , & qu'elle seroit alors obligée de prendre hors de chez elle : les Antilles lui sont précieuses par un autre raison. La consommation de ces Isles & les dentées qu'elles fournissent en retours quoique consommées par les Anglois mêmes , sont pour eux la cause & le soutien d'une Marine nombreuse ; & elles occupent tant en Europe qu'en Amérique , une infinité de

iv *AVERTISSEMENT.*

bras dont les efforts donnent l'ame au commerce intérieur de la Grande-Bretagne.

On porte tout aux habitans des Antilles, meubles, ustensilles, bois, étoffes, provisions de bouche. Ils donnent en échange des marchandises volumineuses & pesantes. Ce qu'ils se procurent par eux-mêmes est très-foible. Ils laissent le soin de les pourvoir à l'Irlande, à la Grande-Bretagne, aux colonies septentrionales, dépendantes de ces Royaumes. Près de 12 cens bâtimens, des fonds immenses sont employés dans ce commerce. Il est aisé sur ce tableau

AVERTISSEMENT. v

de juger de l'influence qu'un si vaste enchaînement de négoces de toute espèce doit avoir sur la prospérité de l'Empire Britannique.

D'après ces idées on s'est flatté que le Public agréeroit le Livre qu'on lui présente ici.

On y trouvera l'Histoire abrégée des Antilles Angloises, dont jusqu'ici aucun Ecrivain François n'avoit traité particulièrement, l'état actuel de la population de ces Isles, l'évaluation de leurs productions principales & celle de leur consommation, lors qu'on a pû la faire avec quelque apparence de certitude.

vj *AVERTISSEMENT.*

On a omis les particularités qui concernent uniquement l'Histoire naturelle. Toutes les Antilles donnent les mêmes productions. On ne pourroit rien dire là-dessus qui ne l'ait été déjà dans les Histoires que différens Auteurs ont données des Antilles Françoises. C'eût été d'ailleurs , ce semble sortir du plan qu'on s'est proposé. On n'a point eu pour objet de satisfaire une curiosité stérile ; mais de faire envisager les Isles Angloises par le côté qui intéresse la politique.

La situation de ces Isles fournit aux Anglois les moyens

AVERTISSEMENT. vij

d'exercer avec les Espagnols de l'Amérique un trafic qu'ils estiment trop pour que l'on se soit permis de le passer sous silence. Sans s'être beaucoup étendu sur ce sujet, on en a dit assez pour en donner une idée générale, & pour montrer que l'ambition Angloise, quoique entièrement tournée du côté du commerce, n'en est pas moins comme toute ambition, aussi injuste qu'insatiable.

On a joint à ces divers objets des détails fort étendus sur les loix principales, qui concernent en général les colonies Angloises dans le nouveau monde. On a tâché de développer l'esprit de ces loix,

viiij *AVERTISSEMENT.*

& de faire connoître les bons & les mauvais effets qu'elles ont produits.

Cette partie de l'ouvrage , si elle est bien traitée , a de quoi attacher le lecteur.

Elle offre le tableau des tentatives des Anglois dans leurs colonies , pour se passer des autres Nations. C'est à la fois un exemple à imiter & une matière digne des réflexions les plus sérieuses , par le degré de puissance où cette Nation s'eleveroit , si ses efforts réussissoient. Personne ne disconviendra sans doute que , soit que l'on ait dessein de traverser un Etat dans ses vues œconomiques , soit qu'on

AVERTISSEMENT. ix

veuille seulement profiter de ses lumières , la connoissance la plus nécessaire ne soit celle de ses loix. En effet , c'est en les méditant profondément , qu'on peut découvrir les vrais principes qui le guident dans son administration intérieure , & s'instruire sûrement des routes qu'il tient pour parvenir à ses fins.

On a consulté soigneusement pour ce dernier travail , & pour les autres parties de l'ouvrage , les *Statuts* , les *Votes* , les *Procédés* du Parlement de la Grande-Bretagne , & une infinité de relations , d'Histoires , d'écrits de toute espèce qu'il paroît inuti-

x *AVERTISSEMENT.*

le de spécifier. Il suffit d'assurer qu'on n'a rien avancé sans autorité.

On observera seulement qu'un grand nombre de ces ouvrages viennent de la main de simples Marchands , & ce sont les mieux instruits. Il n'est point rare en Angleterre de trouver parmi ceux qui s'adonnent au Négoce , des Personnes qui sçavent concilier les affaires & le goût des lettres ; & qui prouvent par leur exemple qu'il est possible de s'occuper avec succès du soin d'augmenter sa fortune , & de celui d'étendre ses lumières.



TABLE

DES CHAPITRES.

INTRODUCTION, Page 1

CHAPITRE PREMIER.

<i>De la Barbade,</i>	3
<i>Etablissement de la Barbade,</i>	ibid
<i>Son Etat,</i>	8
<i>Ses productions naturelles,</i>	14
<i>Son Commerce,</i>	23
<i>Détails particuliers sur le Commerce de la Barbade,</i>	30
<i>Détails généraux concernant cette Isle,</i>	34

CHAPITRE II.

I. <i>D'Antigua,</i>	43
II. <i>De Monserrat,</i>	48
III. <i>De Nevis,</i>	50

2 T A B L E

IV. <i>De S. Christophle ,</i>	P. 55
V. <i>Dela Barboude ,</i>	71
VI. <i>D'Anguilla ,</i>	72
VII. <i>Des Vierges ,</i>	74
<i>où l'on traite en peu de mots de l'établissement, des productions naturelles, de l'état & du Com- merce de ces Isles.</i>	

CHAPITRE III.

De la Jamaïque ,	75
Etat de cette Isle ,	78
Ses productions naturelles ,	84
Commerce de la Jamaïque ,	90
Détail sur le Commerce de contre- bande des Jamaïquains avec les Espagnols ,	99
Commerce du bois de Campêche ,	105

CHAPITRE IV.

I. <i>Des Isles Lucâyes ou de Ba- hama ,</i>	112
II. <i>Des Isles Bermudes ou Isles de l'Eté ,</i>	120
<i>Où l'on traite en peu de mots de</i>	

DE S CHAPITRES. 3

*l'établissement des productions
naturelles , de l'état & du Com-
merce des Isles ,*

CHAPITRE V.

*Règlemens & statuts , concernant
les colonies Angloises ,* 130

I. *Articles de l'acte de navigation
relatifs à ces colonies ,* 132

Ce que c'est que l'énumération ,
135

II. *Ce que l'on appelle l'acte de
Commerce ,* 140

III. *Autres actes ,* 141

IV. *Altération de l'acte de navi-
gation , relativement aux Colo-
nies ,* 143

Droits appelés plantations-duties ,
144

V. *Rétablissement de l'acte de na-
vigation dans sa première force
à l'égard des colonies ,* 145

VI. *Institution du comité pour
le Commerce , & des planta-
tions ,* 149

CHAPITRE VI.

Suite du précédent.

- I. *Restrictions mises sur le Commerce du ris ,* p. 151
- II. *Primes accordées pour les munitions navales , tirées des colonies Angloises ,* 157
- Suppression des Primes ,* 161
- Etablissemens de nouvelles primes , pour le même objet ,* 163
- III. *Encouragemens donnés à l'importation des bois de charpente , &c , coupés dans les colonies ,* 167
- IV. *Précautions prises pour prévenir la destruction des forêts dans les établissemens Anglois en Amérique.* 173

CHAPITRE VII.

Suite du précédent.

- I. *Primes accordées pour le chanvre des colonies Angloises en Amérique importé dans la Grande-Bretagne ,* 176

DES CHAPITRES. 5

- II. *Exploitations des mines de fer dans les mêmes colonies encouragée,* p. 185
- III. *Récolte des soyes encouragée,* 193
- IV. *Faveurs accordées à la culture du café,* 195
- Bounty pour l'indigo,* 196
- Bill sur les potashes,* 199
- V. *Droits sur le tabac,* ibid

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

- I. *Commerce du sucre par les Portugais,* 209
- II. *Commerce du sucre par les Anglois,* 210
- III. *Premiers droits établis en Angleterre sur les sucrés,* 212
- IV. *Commerce du sucre par les François,* 216
- V. *Actes concernant le Commerce du sucre,* 138

TABLE
CHAPITRE IX.*Suite du précédent.*

- I. *Réglemens concernant le cours
des espèces étrangères dans les
établissmens Anglois en Amé-
rique ,* 256
- II. *Réglemens concernant les ré-
présentations d'espèces dans les
mêmes établissemens ,* 160
- III. *Réglemens sur les Manufac-
tures ,* 264
- IV. *Acte concernant les Juifs &
les Freres de l'Union ,* 268
- V. *Etablissement de la Société ,
de la Propagande ,* 277
- IV. *Réglemens divers ,* 280

Fin de la Table.

ERRATA.

L'Ouvrage ayant été imprimé en l'absence de l'Auteur , il s'y est glissé des fautes qui altèrent le sens en plusieurs endroits ; on supplie de les réformer sur l'Errata

Page 5. leur *demeurerent* inconnues, lis. Leur furent inconnues.

Page 8. par un Gouverneur qu'il nomme & une Assemblée, lis. par un Gouverneur qu'il nomme, un Conseil & une Assemblée.

Ibid. l'impôt de 4 pour cent, lis. l'impôt de 4 $\frac{1}{2}$ pour cent.

P. 9 & 10. *Precinet*, lis. par tout *Précinet*.

Page 10. qu'elles ont montrées, lis. qu'ils ont montrée.

Page 12. quatre sols & demi pour cent sur toutes les marchandises qui sortent lis. quatre & demi pour cent sur toutes les marchandises du crû de l'Isle qui sortent du port de Bridgetoun.

Page 13. les quatre sols pour cent, lis. les quatre & demi pour cent.

P. 16 & 24. *Maig.*, lis. *Mayo*.

Page 18. A l'égard du fruit même, & jusqu'à la fin de l'Alinea, lis. A l'égard du fruit même, il s'en transporte en nature dans les Colonies Angloises du continent plusieurs milliers de caisses tous les ans. On tire d'une espèce de limon un sirop dont les

Barbadiens vendent beaucoup aux Anglois & à un très-bon prix , depuis que le punch est devenu à la mode en Angleterre.

- Page 19. *La farine de froment que l'on y consomme , & jusqu'à la fin de l'Alínea , lis. La farine de froment que l'on y consomme vient en partie de l'Angleterre , & en partie des Colonies Angloises du continent de l'Amérique. On cultive à la Barbade du Maniot dont se tire la farine que mangent les Nègres , & dont on fait la cassave.*
- Page 24. *de la Morue sechée à la gelée , lis. de la Morue seche*
- Page 44. *que Lord François , lis. que le Lord François.*
- Page 48. *dont il mourut , lis. à la ligne , Antigoa s'est de même fortement opposée à l'exécution du Règlement du Parlement d'Angleterre concernant les monnoyes.*
- Ibid. *Thomas Warnec , lisez Thomas Warner.*
- Page 55. *VI lisez IV.*
- Page 60. *à prendre la dernière , lis. à prendre le dernier.*
- Page 63. *la citadelle de Basseterre , lis. la citadelle de la Basseterre.*
- Page 67. *qu'ils faisoient , lis. que ceux-ci faisoient.*
- Page 69. *ont pris plus de mesures , lis. ont gardé plus de mesures*
- Page 71. *des Isles Nevis & Monserrat , lis. des*

Isles de Monserrat & d'Antigoa.

- Page 75. *Pin*, lisez *Pen*.
Page 76. 1625, lisez 1635.
Ibid. *Jeukson*, lisez *Jackson*.
Page 83. 60,000 *Blancs*, lis. 20,000 *Blancs*.
Page 89. *telle que le caffè, le tamarin*, lisez
telles que le tamarin.
P. 94. 96. *le passage sous le vent*, lis. *le passage*
& 97. *au vent*.
Page 96. *le vent de Commerce*, ajout. ou *Alisé*.
Page 99. *car on*, lisez *on*.
Pag. 105. *les Anglois possèdent des habitations*
en quelques endroits, lis. *Quel-*
ques Anglois ont des habitations
en divers endroits.
Page 106. *aussi déclarées*, lis. *si déclarées*.
Page 112. *William Sagle*, lis. *William Sayle*.
Page 115. *Wooder*, lisez *Woodes*.
Page 117. *Guicum*, lisez *Gayac*.
Page 121. *Thomas Gated*, lisez *Thomas Gates*.
Page 123. *environ à 10,000 ames*, lisez *à*
5,000 ames.
Page 129. *les Bois très-hauts & très-escarpés*,
lisez *les Rocs très-hauts & très-*
escarpés.
Page 130 *statuts concernans*, lisez *statuts con-*
cernant.
Page 132. *a principalement donné lieu à l'acte*
de navigation, ajoutez ou qu'au-
moins il a autant été le motif de
cette loi que le dessein d'abaisser
les Hollandois.
Page 134. *naturaliser*, lisez *Naturalised*.
Ibid. *deniser*, lisez *Denised*.
Page 145. *dans la vingt-cinquieme de Charles II,*

- lisez dans la vingt-cinquieme année du regne de Charles II.
- Page 152 & 153. *M. Loundes*, lisez *M. Lounded*.
- Page 163. *la bount y eut été supprimée*, lisez *la bounty eut été supprimée*.
- Page 165. *en Etam*, lisez *en Etant*.
- Page 189. *à moins qu'ils*, lisez *à un moindre prix qu'ils*.
- Page 193. *des geuses de fer*, lisez *des gueuses & du fer*.
- Page 211. *au sud du cap de Finistere*, lisez *au nord du cap de Finistere*.
- page 243. *& que l'on retranchât*, lisez *& que l'on eût retranché*.
- Page 250. *cette aôte*, lisez *cet aôte*.
- Page 266. *qu'ils ceuillent*, lis. *qu'ils receuillent*.
- Ibid. *sans briser*, lisez *sans blesser*.
- Page 269. *& partout Herrembutters*, lisez *Herrenhutters*.
- Page 274. *entre ses*, lisez *entre leurs*.

N. B. Il y a quelques citations aux marges du Livre. On prie le Lecteur de n'y pas avoir égard. Elles s'y trouvent par meprise.



HISTOIRE DES ANTILLES ANGLOISES.

INTRODUCTION.



L'ARCHIPEL du Mexique comprend un grand nombre d'Isles, que l'on distribue sous deux dénominations générales : les grandes & les petites Antilles.

Les grandes Antilles, sont, S. Domingue, Cuba, Porto-ricco & la Jamaïque. Les petites Antilles se partagent en divers pelo-

A

tons , qui ont leurs dénominations particulieres : telles que les Lucayes , les Caraïbes proprement dites , les Isles du vent , entre lesquelles , sont , les Saintes , les Vierges &c.

Parmi les Isles de cet Archipel , les Anglois sont les maîtres de la Barbade , & prétendent avoir des droits sur quelques autres des Caraïbes. Ils possèdent Antigoa , Montserrat , Nevis , S. Christophe , la Bardoude , Anguilla qui sont des Isles du vent. La Jamaïque , une des grandes Antilles , quelques-unes des Vierges & des Lucayes leur appartiennent aussi. Outres ces Isles , ils ont encore les Bermudes que les Géographes font dépendre de l'Amérique , quoiqu'elles soient éloignées de plus de 300 lieues des côtes les plus proches de l'Amérique , fondés en cela sur ce que la découverte de ces Isles a été une suite de celle du nouveau monde.

C H A P I T R E I.

De la Barbade. Etablissement de la Barbade. Son état. Ses productions naturelles. Son commerce. Détails particuliers sur le commerce de la Barbade. Détails généraux concernant cette Isle.

LA Barbade , a vraisemblablement été découverte par Colomb. Mais il est certain que les Espagnols l'ont moins fréquentée que les Portugais qui y relâchoient autrefois très-souvent en revenant du Bresil où ils s'étoient établis dès avant l'année 1551. Les Anglois ont connu cette Isle beaucoup plus tard.

A l'égard de l'Etablissement de la Barbade , en combinant les passages différens de Jean de Laet , de Ligon , de Bloom , de Rochefort , il paroît que quelques fa-

Etablissement de la Barbade.

milles Angloises s'y étoient transportées d'elles-mêmes dès l'an 1627. & que la premiere Colonie formée avec autorisation du Prince , y a été menée de Saint-Christophe en 1629 ou 1630 en vertu d'une concession faite le 2 Juin 1627 au Comte de Carlisle , par Charles I.

Les habitans qui passerent à la Barbade s'appliquerent d'abord à la culture du gingembre , du cotton , de l'indigo , du tabac. Ils se flattoient d'égaliser le commerce que Verine , ville Espagnole de la Province de Terre ferme faisoit de cette derniere plante. Mais quoiqu'à cet égard , le succès ne répondît pas à leurs espérances , ces diverses denrées les mettoient néanmoins en état de faire un négoce qui rendoit l'isle assez florissante dès l'année 1646.

Les Cannamelles (a) ou Cannes-

(a) On appelle Cannamelles ou Cannes-à-sucre , les roseaux du jus ou suc desquels on tire le sucre. *Dict. de Com.*

à-sucre leur demeurèrent inconnues assez long-temps. Enfin quelques Colons en transplantèrent de Fernambouc qui multiplièrent prodigieusement, d'abord ils essayèrent inutilement de fabriquer du sucre. Ne sçachant pas la manière de travailler les Cannamelles, ni connoître le temps de leur maturité, à peine purent-ils faire pendant quelques années de la Moscovade de mauvaise qualité dont ils ne trouvoient point le débit. (b) Ce ne fut qu'en 1650, après plusieurs tentatives & plusieurs voyages à Fernambouc, entrepris par des particuliers pour s'instruire dans cette manufacture, qu'ils parvinrent à perfectionner leurs Sucreries. Sir Dalby Thomas, place avec peu de fon-

(b) On appelle Moscovade ou sucre brut, le sucre tel qu'il sort des formes ou moules dans lesquels on le met au sortir de la Batterie qui est la chaudiere, où le suc des cannes prend sa dernière consistance.

dement en 1640, la culture des cannes-à-sucre dans la Barbade.

La connoissance d'une manufacture aussi avantageuse fit prospérer promptement la Colonie. Plusieurs personnes de qualité qui avoient été ruinées durant les troubles des guerres civiles, attirées par l'espérance de s'enrichir, quitterent l'Angleterre pour s'établir à la Barbade. Leur exemple engagea une telle multitude de gens à les imiter, que peu d'années après on présumoit que dans l'isle, il n'y avoit pas moins de 50, 000 blancs.

Cette Colonie ne doit point son origine, ni son accroissement comme la nouvelle Angleterre, & quelques autres établissemens sur le continent de l'Amérique Septentrionale, à la désertion des non-conformistes qui cherchoient un azile où ils pussent en liberté professer leur Religion. Ceux qui

y passèrent avoient uniquement pour but de faire fortune. La plupart étoient des Royalistes

Après la mort de Charles I. le Parlement d'Angleterre en qui résidoit l'autorité suprême, s'empressa de réduire sous son obéissance, les Colonies qui avoient reconnu Charles II. Il commença par la Barbade, contre laquelle il envoya en 1651, une Escadre commandée par Sir George Aysew. Après quelque résistance, cette isle se rendit. Le Rump, c'est ainsi qu'on nommoit par dérision le Parlement de ce temps-là, n'eut aucun égard pour les droits du Comte de Carlisle, & nomma sans sa participation le Gouverneur, ainsi que les autres Officiers.

Charles II. étant remonté sur le trône, acheta en 1661 du Lord Kinowl la propriété de la Barbade qui lui appartenoit comme héritier du Comte de Carlisle. Depuis

ce temps , les affaires publiques y sont administrées sous la protection immédiate du Roi , par un Gouverneur qu'il nomme , & une assemblée générale des Députés de la Colonie , sans le consentement de laquelle on ne peut lever aucun impôt sur les Colons. Le Lord Kinowl eut pour indemnité une rente de 1000 livres sterlings , (22000 livres tournois) à prendre sur l'impôt des quatre pour cent qui fut établi (en 1663) quelque temps après la cession qu'il avoit faite de ses droits.

*Etat de
la Barbade.*

L'isle de la Barbade , située sous le treizième degré 15 minutes latitude Nord , a 28 milles de longueur sur dix-sept dans sa plus grande largeur. Elle ne contient pas plus de 100 , 000 Acres. Les Habitans de cette isle ont pris soin de la fortifier. Elle l'est déjà naturellement. Des écuëils l'environnent dans la plus grande par-

*Nouveaux
voyages
aux isles
Françoises
de l'Améri-
que par le
P. l'Abat.*

tie de sa circonférence , on ne peut y aborder que par une certaine étendue de côtes. Le long de cette étendue de côtes, on a tiré des lignes défendues de distance en distance par des Forts garnis d'un nombre suffisant de pieces de canon.

Tout le país est divisé en cinq *Précincts* ou Jurisdctions qui comprennent onze Paroisses & une Ayde , qui sont

Au midi de l'Isle.

Dans le *Précinct* de S. Michel qu'on appelle aussi le *Précinct* de Bridgetoun.

*S. Michel, S. George ,
S. Jean.*

Dans le *Précinct* de S. Jacques , autrement dit le *Précinct* de Hole.

S. Jacques & S. Thomas.

Dans le *Précinct* de S. Pierre ou *Précinct* de Speight.

S. Pierre & une Ayde , sous l'invocation de tous les Saints ;
Ste. Lucie. A y

Au Nord de l'Isle.

Dans le *Précinet* de St. André
du Mont, ou *Précinet* d'Ecosse.

S. André, S. Joseph,

A l'Est de l'Isle.

Dans le *Précinet* d'Ostin.

*Planta-
tion-justice.*

Christ-church & S. Philips.

Il y a un Juge & trois Assesseurs
dans chaque *Précinet*.

L'Isle de la Barbade fut peuplée
beaucoup plus promptement qu'
aucune des autres Colonies An-
gloises. Parmi la foule de perfon-
nes de bonne famille que la for-
tune rapide des premiers Colons y
attira, plusieurs ont mérité d'être
honorés du titre de Chevaliers Ba-
ronets en récompense de l'indus-
trie qu'elles ont montrées dans la
conduite de leur commerce.

En 1676, temps où la Barbade
étoit dans l'état le plus florissant,
cette isle qui n'excède pas en
grandeur l'isle de Wight, conte-
noit 50,000 Blancs & 80,000
Négres. Depuis les maladies ont

DES ANTILLES ANGLOISES ET
diminué ce nombre. Au commen-
cement du siècle, on n'y comp-
toit que 25,000 Blancs, & envi-
ron 60,000 Noirs. L'air devenu
plus salubre, rappella dans l'isle
beaucoup de familles qui s'en
étoient retirées, & y en attira
d'autres que la mortalité en écar-
toit. En 1724, il y avoit environ
27 mille blancs. La décadence des
Sucreries Angloises a causé l'émi-
gration de plusieurs Colons depuis
1733. Les uns sont retournés en
Angleterre; les autres ont passé
dans la Caroline & dans la Pensil-
vanie. Le nombre des Nègres sur-
passe à présent à la Barbade celui
des Blancs, dans une plus grande
disproportion qu'autrefois. Il y a
aujourd'hui dans cette isle 80,000
Noirs.

Cette Colonie entretient pour
sa défense cinq Régimens d'Infan-
terie de 1200 hommes, outre
un Régiment de Gardes à pied de

1400 hommes. Deux Régimens de Cavalerie de 1000 hommes chaque & une Compagnie de Gardes à cheval , composée de 130 Maîtres qui doit accompagner le Gouverneur dans toutes les cérémonies.

L'Assemblée générale lève pour le service de la Colonie ; différentes taxes passagères, elles ont montré dans quelques années à 20,000 livres sterlings. Il y a de plus des Impôts perpétuels ; sçavoir, celui des quatre sols & demi pour cent sur toutes les marchandises qui sortent du Port de Bridgetoun. Il va année commune à 10,000 livres sterlings. Celui de quatre livres de poudre par tonneau auquel est assujetti chaque Vaisseau qui décharge à Bridgetoun, on le paye toujours en argent. Il produit environ 600 livre sterlings par an.

Celui de quatre liv. sterlings 10

shellings par Pipe sur les vins de Madere & autres liqueurs. Il rend plus de 9000 livres sterlings, dont les sept neuvièmes proviennent de ce qui se leve sur les vins de Madere.

De tous ces droits, il n'y a que les quatre sols pour cent qui entrent dans les coffres du Roi. Les autres sont affectés à l'entretien & à l'approvisionnement des Forts.

Outre les esclaves noirs, les Barbadiens ont des blancs à leur service. Ces derniers sont de deux sortes. Les uns se louent pour un certain prix dont ils conviennent. Ils achètent les autres, soit que ces derniers se soient vendus eux-mêmes en Angleterre, en Ecosse ou Irlande pour trois ou quatre ans; soit qu'ils aient été condamnés dans l'un ou l'autre de ces trois Royaumes à être transportés pour crimes capitaux. Les habitans de

la Barbade ne vouloient pas autrefois se servir de ces sortes de gens. Les maladies & la guerre qui dépeuplerent l'isle & rendirent les Nègres rares, les réduisirent à les employer. Quelques-uns de ces malheureux ont trouvé dans leur châtiment l'occasion d'une grande fortune. On en a vu plusieurs qui après avoir rempli le temps de leur esclavage, sont devenus eux-mêmes chefs de famille & propriétaires des meilleures habitations.

Productions naturelles.

Les Anglois ne trouverent dans l'isle de la Barbade lorsqu'ils y aborderent pour la première fois, qu'un petit nombre d'espèces différentes d'animaux. Le Porc étoit le plus gros de ceux qu'ils y virent. On dit que les Portugais y en avoient apporté les premiers, & que ces porcs y multiplièrent au point que les Anglois en furent long-temps incommodés. Ce fait dont parlent

DES ANTILLES ANGLOISES. 15
plusieurs Auteurs, est contesté par
d'autres.

On avoit porté dans cette île
des Chameaux dont on se servoit
pour le transport des sucres. Mais
ces animaux ne se portant pas bien
dans ce climat, on a cessé d'y en
introduire. Les Anes les ont rem-
placés dans l'usage qu'on en faisoit
pour voiturier les sucres. Cet utile
animal leur vient de dehors, ainsi
que toute autre espece de gros &
de menu bétail.

Les Barbadiens tirent leurs Che-
vaux de différens endroits. Ceux
de carosse leur viennent de la
vieille Angleterre, & ceux de
selle de la nouvelle. Pour les au-
tres chevaux, soit de tirage, ou
de portage, destinés aux usages
communs, ils les vont chercher à
Bonavista & à Curacao. La Vir-
ginie leur en fournissoit autrefois.
Aujourd'hui ils n'y en prennent
presque plus. Ceux qui naissent

dans l'île, sont vigoureux, vifs & hardis, mais petits & laids. En 1733 on y comptoit six mille Chevaux.

Les Bœufs, les Vaches, les Taureaux ont été apportés des îles de Meig & de Bonavista à la Barbade. Ce bétail a dégénéré dans cette dernière île; il y est médiocre. Quelques habitans font travailler leurs moulins à sucre par des taureaux ou par des vaches.

Les Terres de la Barbade que quelques Auteurs ont voulu représenter comme épuisées, usées & *effritées*, produisent encore avec la même abondance qu'elles ont fait, non dans les premières années où l'île fut défrichée, mais dans toutes celles qui ont suivi les dix premières, où on commença de les cultiver. Les personnes qui ont été sur les lieux, conviennent que, quoiqu'on dise de la foiblesse des récoltes dans cette île, leur pro-

duit est beaucoup plus considérable qu'il n'étoit il y a 40 ans ; & que , quel qu'il soit , il pourroit être beaucoup plus grand , si les Colons avoient un plus grand nombre de mains à employer.

Chaque acre des terres de la Barbade l'un dans l'autre , a longtemps ajouté tous les ans dix shellings au fonds national de l'Angleterre. Dans ce temps-là , les Anglois possédoient presque seuls le commerce du Sucre. Il n'en est plus de même.

Le Sucre , le Cotton , le Gingembre sont les principales productions de l'isle. On y voit de plus , une variété d'arbres , de plantes & de fruits de toute espece. Quelques - unes de ces richesses naturelles forment différents objets de commerce. Les Oranges & les Citrons tiennent le premier rang. De l'écorce du citron on extrait cette liqueur délicieuse

connuë en Europe , sous le nom d'*Eau de Barbade*. On en fait aussi des confitures sèches , dont on enlève une assez grande quantité. A l'égard du fruit même , il s'en transporte en nature à Londres plusieurs milliers de caisses tous les ans depuis que le *punch* y est devenu à la mode.

Le Gingembre se débite de deux manieres, confit ou tel qu'il sort de la terre. On sçait que cette épice n'est autre chose que la racine d'une plante qui s'élève peu ; cette racine a cela de particulier , qu'elle continue à croître après qu'elle a été arrachée , si on ne la fait ratifier par les Nègres. Ceux qui n'ont pas assez d'esclaves pour cette opération , sont obligés d'échauder leur gingembre dans de l'eau boüillante. Celui qui est préparé de cette dernière maniere , ne vaut pas le premier. Il se vend 40 pour cent meilleur marché.

Il croît à la Barbade, du Poivre rouge de deux sortes; l'un & l'autre ne diffèrent que par la forme; d'ailleurs le goût est le même. Cette graine a tant de force, que quand on rompt les filiques qui la renferment, il en sort une vapeur qui provoque la toux dans tous ceux qui sont présens. Les Espagnols assaisonnent leurs faufes de cet ingrédient.

On ne sème point d'autre bled à la Barbade que du maïs, & il n'y a que les plus pauvres Colons qui en prennent la peine. Les autres aiment mieux acheter cette denrée aux marchands des Colonies Angloises du Continent. La farine de froment que l'on y consomme, vient d'Angleterre. On y cultive du Manioc, dont se fait la Cassave que mangent les Nègres.

Les chaleurs étoient autrefois dans cette isle beaucoup plus brû-

lantes qu'à présent. Durant huit mois de l'année on avoit peine à les supporter. Mais depuis que les bois ont été éclaircis , les Brises (a) qui s'élèvent du côté de l'Est, rafraîchissent l'air, en sorte que l'ardeur de l'été ne se fait plus sentir d'une manière aussi incommode.

Les *Tornados* ou Ouragans qui y ont causé tant de ravages , ne reviennent plus si fréquemment, & les maladies qu'ils avoient amenées ont tellement cessé, que la Barbade passe pour une des îles les plus saines de toutes les Antilles.

Le Sucre raffiné à la Barbade est infiniment plus beau & plus blanc que celui que l'on travaille en Angleterre. Mais on n'en apporte gueres dans ce Royaume, à cause d'un droit d'entrée de 30 shellings

(a) On appelle *Brises*, en termes de Mer, un vent frais qui vient de l'Est.

pour cent que l'on y fait payer aux Sucres de cette espece. Le peu qui en entre en Angleterre , ne s'y vend pas dans sa pureté , ou du moins il est difficile d'en trouver qui ne soit pas altéré. On dit que les Rafineurs Anglois d'Europe sophistiquent cette marchandise.

Le Sucre qui se travaille à la Barbade , est d'un blanc bleuâtre , qui a quelque chose d'éblouissant au premier coup d'œil ; mais qui perd quelque chose de son prix à l'examen. Peut-être doit-on attribuer principalement l'avantage que ce sucre a du côté de la couleur , sur ceux qui sont raffinés en Europe , à la commodité que l'on a en Amérique , de le faire blanchir au soleil. Les Barbadiens se servent pour cela d'une machine qu'ils appellent *Barbiques*. Cette machine a trois ou quatre pieds de haut : elle consiste en plusieurs tiroirs ; dans lesquels on serre le

Sucre. Quand le Soleil est dans sa force , on tire les tiroirs , & à la moindre apparence de mauvais temps , on les referme.

Le *Rum* ou Tafia, espece d'eau-de-vie qui se fait des écumes du sucre & du marc qui reste dans les chaudieres où on a fait boüillir le vesou , est une des meilleures branches du commerce de la Barbade. Cette liqueur se distille aujourd'hui avec tant de perfection , que sans une petite acreté ou goût de feu , qu'on ne peut lui ôter tout-à-fait , elle ne le céderoit presque en rien à l'eau-de-vie de France. Les Anglois prétendent que le *Rum* est moins nuisible à la santé que cette dernière liqueur. Il s'en fait une consommation prodigieuse dans les Colonies Angloises établies sur le Continent de l'Amérique Septentrionale. Les gens de mer en usent aussi beaucoup.

On suppose que le *Rum* , & la

Melasse payent tous les frais que coûtent la culture des cannes, & la fabrique même du sucre. La quantité de melasses va ordinairement dans une sucrerie, au quart ou au tiers, & même à la moitié de la quantité de sucre qui s'y travaille.

Quoique la Barbade soit renommée par le négoce du sucre & des marchandises dont cette matiere *Commerce de la Barbade.* fournit la base, on n'auroit pas une idée juste de l'état de cette Colonie, si l'on pensoit que tous les Habitans ne sont occupés qu'à la préparation de ces denrées. Les Colons peuvent être divisés en Planteurs & en Marchands: ces derniers ont un négoce très-étendu.

Ils tirent de la vieille Angleterre, des meubles, des ustensilles de ménage, des outils pour les artisans, des instrumens pour cultiver la terre, des draps, & tout ce qui a rapport à l'habillement.

Ils font venir des chairs salées de la Caroline. La nouvelle Angleterre leur fournit du maquereau, de la morue séchée à la gelée, de la merluche ordinaire, des beures. De la nouvelle York & de la Virginie on leur apporte du biscuit, du porc, de la farine du maïs & du tabac. Ils vont chercher des vins à Madere, des vins & des eaux de-vie aux Terceres, & sur-tout à Fayal. Du sel, aux isles de Meig & de Curacao. Ils achètent des Irlandois du bœuf & du porc salé. Ils distribuent ensuite toutes ces marchandises en détail. On en trouvera plus bas une énumération plus complete.

La Barbade a chargé de ses productions jusqu'à 400 Bâtimens considérables pour l'Angleterre. Ce nombre est diminué. Il va cependant encore à près de 300 Voiles. Le cotton & le gingembre,

bre , tant celui qui est ratissé , que celui qui est échaudé , forment un très gros objet dans la balance de son commerce. Le gayac , les bois propres pour la teinture & la marqueterie tels que le locuste , le mastic , le bois rouge , le fustock , le bois gris , le cedre , les confitures séches , l'eau de barbade , la mélasse , le sirop de limon ne laissent pas de tenir une place parmi les exportations de cette colonie. Mais le sucre & le *rum* y occupent sans comparaison , le premier rang.

On substitue en Angleterre le sirop de limon au fruit même que l'on n'est pas toujours à portée de se procurer. L'usage du *punch* devenu fréquent dans ce Royaume , en occasionne un grand débit.

Les Barbadiens adressent leurs marchandises à des correspondans en Angleterre à qui ils donnent deux & demi pour cent pour cette

commission , & autant sur les retours qu'ils demandent ; ils n'accordent qu'un demi pour cent pour payer ou recevoir leurs lettres de change. Les marchands d'Angleterre qui envoient à la Barbade , donnent davantage à leurs correspondans pour les mêmes commissions. Ils leur payent cinq pour cent pour la vente de leurs envois & autant pour l'achat des retours.

Les Anglois envoient annuellement à la Barbade la valeur de 200 , 000 livres sterlings , tant en marchandises sortant de leurs fabriques , ou en productions naturelles de leur pays , qu'en étoffes & denrées apportées des Indes Orientales. Voici une énumération des principales marchandises qu'ils y portent.

Ozinbrigs , espèce de toiles dont sont faits les habits des esclaves & des valets : il s'en consomme une grande quantité.

Toiles de toute espèce pour les maîtres & leur famille ; draps larges & kerseys pour les maîtres & leurs inspecteurs ; lainage & étoffes de soye pour les dames & leurs suivantes ; capots rouges pour les esclaves tant hommes que femmes ; bas & souliers de toute sorte pour les maîtres & les valets ; gands & chapeaux assortis , mercerie , per-
ruques , dentelles ; bœuf salé d'Ir-
lande , porc salé d'Angleterre &
d'Irlande ; pois , fèves , avoine ,
biscuit : les trois premières denrées
sont fournies par les Provinces
Occidentales de l'Angleterre. Lon-
dres envoie la dernière. Les Bou-
langers de cette ville entendant
mieux à faire le biscuit que ceux
d'aucun autre endroit de ce Royou-
me , ils ont beaucoup de demande ;
parceque , comme il est important
d'avoir du meilleur biscuit pour
éviter les pertes qu'on fait sur
cette marchandise , quand elle n'est

pas de bonne qualité ; (la plus grande partie se corrompant alors durant le voyage) , tous les marchands s'adressent à eux.

Des vins de toute espèce , de la bierre forte , de l'huile , du vinaigre.

De la chandelle , du beurre , du fromage.

Des outils de tout genre , comme scies , haches , hachettes , ciseaux , hoyaux , bêches , pioches , marteaux , rabots &c , de la clouterie , de la quincaillerie.

Du plomb , de la poudre à tirer , des balles.

De la dinanderie. Cette dernière marchandise se débite assez bien à la Barbade , c'est cependant celle qui y convient le moins à cause de l'humidité du climat qui ne tarde pas à endommager les ustenciles de cuivre.

Toute forte de marchandises des Indes.

Des bijoux.

Du charbon de terre , des thui-
les , des cerceaux.

Les Barbadiens font la traite sur
les côtes d'Afrique , & y achettent
eux-même les Negres qui leur
manquent. Les habitations ont
besoin d'être recrutées tous les
ans de vingt à trente noirs pour
une plantation de 500 acres , en
supposant la vie d'un Negre à sept
ans , ce qui est l'estimation ordi-
naire , il s'ensuit que sur une plan-
tation de cette étendue , on em-
ploie entre cent quarante & cent
vingt Noirs.

On a vû pendant un temps plus
de 200 , 000 livres sterlings d'espè-
ces courantes dans la Barbade.
Cette abondance ne subsiste plus.
A peine y trouveroit-on aujour-
d'hui le quart de la même somme ;
les payemens s'y font ordinaire-
ment en sucre. Cette denrée est
devenue une espèce de gage gé-

néral d'échange pour toutes les Antilles. Les habitans de la Barbade ont essayé de mettre en usage chez eux les billets de crédit. Ils en fabriquèrent pour 96,000 livres sterling. Mais le mauvais effet de cette innovation les fit supprimer promptement.

Détail particulier sur le commerce de la Barbade.

Les richesses que cette petite Ile a produites, ont fait dire à un auteur Anglois, qu'elle valoit à sa Nation la mine d'or la plus abondante. En effet elle a nourri une infinité de bouches, occupé de grandes flottes, formé un nombre prodigieux de mariniers, & augmenté considérablement la masse du fonds national de l'Angleterre.

Son commerce sous le règne de Charles II, occupoit 400 navires. En les estimant sur le pied de 150 tonneaux l'un dans l'autre, cela faisoit un embarquement de 60,000 tonneaux. Pour conduire

DÉS ANTILLES ANGLOISES. 31
ces vaisseaux , il ne falloit pas
moins de 6 , 000 mariniers. La
construction , ainsi que les arme-
mens de ces mêmes bâtimens ,
employoit nécessairement huit à
dix mille personnes.

L'article seul du sucre chargé sur
ces 400 navires , montoit alors à
30 , 000 barriques. La moitié s'en
consommoit en Angleterre ; l'au-
tre étoit réexportée. Le débit des
15 , 000 barriques consommées en
Angleterre , faisoit vivre dans ce
Royaume au moins dix mille per-
sonnes. Il en enrichissoit même
quelques-unes. Le prix de ces su-
cres pouvoit aller à 250 , 000 livres
sterlings , & celui des autres den-
rées qui venoient du même en-
droit, comme le gingembre, le cot-
ton , la mélasse , &c. à 100 , 000 li-
vres sterlings. Ces deux sommes
font celle de 350 , 000 livres
sterlings , dont la moitié au
moins étoit payée en marchan-

difés forties des Manufactures d'Angleterre , ou en productions naturelles du même Royaume. Par-là au moins vingt mille personnes , propriétaires de ces denrées & un pareil nombre de celles qui les travailloient ou qui les vendoient en détail, trouvoient moyen de subsister. On peut donc assurer , fans exagération, que le commerce de la Barbade a fait subsister durant long-temps 60,000 personnes dans la Grande-Bretagne. Il faut ajoûter à ce nombre 50 autres mille personnes qui vivoient à la Barbade même. Ainsi cette Isle soutenoit plus de 100,000 Sujets de la Couronne d'Angleterre , (en ne comptant que les blancs). Ce nombre étoit alors la soixantième partie des habitans répandus dans les Isles Britanniques, & en calculant la quantité d'acres de terres labourables dans la Barbade, le total n'en monte pas

DES ANTILLES ANGLOISES. 33
à la milliême partie de l'étendue
des trois Royaumes.

L'avantage que les Anglois ont
retiré de la Barbade , ne se borne
pas à cela. On doit encore comp-
ter le bénéfice qu'ont produit les
réexportations des marchandises
qu'elle fournit. Par les supputa-
tions qui ont été faites pour con-
noître ce bénéfice , il résulte que
cette colonie a valu à l'Angleterre
au moins deux millions sterlings ,
de 1636 à 1656; & quatre millions
sterlings de 1656 à 1676. Com-
me diverses circonstances , & sin-
gulièrement les progrès des Colo-
nies Françoises dans les Isles Antil-
les , ont fait tomber son commer-
ce par degrés , on suppose que de
1676 à 1736 , elle n'a fait entrer
dans la grande-Bretagne qu'envi-
ron six millions sterlings. Ces trois
sommes réunies forment celle de
douze millions sterlings , que la

Barbade a ajoûté dans l'espace de cent ans , à la masse des richesses de la nation Angloise.

L'Angleterre est supposée , gagner à présent avec la Barbade 95,000 livres sterlings , par an indépendamment de l'avantage qu'elle en retire , par l'emploi que cette petite Isle procure à un grand nombre de marchands, d'ouvriers, & de vaisseaux.

*Détails
généraux
concernant
la Barbade.*

Le Gouvernement de la Barbade qui est , comme on l'a déjà dit , composé du Gouverneur , d'un Conseil & de l'Assemblée général des Députés de la Colonie , est modelé sur le Gouvernement d'Angleterre , de même que celui des autres Isles , & en général des Colonies qui dépendent immédiatement du Roi. Le Gouverneur représente le Roi ; le Conseil tient en quelque sorte lieu de la Chambre des Pairs ; L'Assem-

blée générale , est la Chambre basse.

L'Assemblée dresse les Loix & les propose , établit les impôts , règle la maniere de les percevoir , & a droit d'appeller devant elle tous les Officiers de la Colonie pour y rendre compte de leur administration. Le Gouverneur est chargé de tenir la main à l'exécution des Réglemens & Arrêtés de l'Assemblée. Dans les affaires majeures inopinées , & sur lesquelles l'Assemblée n'a rien statué , il ordonne provisoirement ; mais il est obligé de consulter le Conseil , & de se conformer à l'avis de la pluralité. Rien ne gêne son autorité dans le reste. Le Conseil qui n'a été admis à partager l'administration , que pour empêcher l'arbitraire , ne forme pas même de grands obstacles à ses volontés. Comme le Gouverneur nomme les Membres

de cette Compagnie, & qu'il lui est facile de les faire destituer, il dirige leur voix suivant son propre sentiment. Il a de plus la disposition d'un grand nombre d'emplois & la nomination des Officiers des Troupes. Ce pouvoir lui donne une influence très-grande dans l'Assemblée, dont les Membres s'empressent de lui complaire, par l'espérance d'obtenir ces emplois pour leurs parens & leurs créatures; ou de se voir eux-mêmes placés à la tête des troupes, qui, quoique distribuées en différens Régimens, ne sont autre chose que les Milices de l'Isle.

Ce qu'on dit ici des troupes de la Barbade, doit s'entendre de même des troupes des autres Isles Angloises. Mais on doit excepter Antigoa où il y a un Régiment de troupes réglées. Antigoa, dont il sera parlé dans le Chapitre suivant,

est une des quatre Isles qui forment le Gouvernement que les Anglois appellent des Isles sous le vent *Leewards-islands* , & est la résidence ordinaire du Gouverneur-général. Les Anglois nomment ces Isles *Isles sous le vent* , relativement à la Barbade qui est en effet , après Tabago , la plus au vent de toutes les Antilles. Il est à propos d'avertir qu'on les a considérées dans cet ouvrage sous un autre rapport. Comme on a écrit en François & pour des François , on a cru convenable de suivre l'usage reçu en France , d'appeller d'une manière absolue *Isles du vent* , toutes celles qui sont au vent de Saint-Domingue. On excepte cependant ici la Barbade de cette dénomination, 1^o. parce que la Barbade est éloignée , & comme détachée du reste des Isles comprises vulgairement sous le nom

d'*Isles du vent* ; 2°. parce que les Anglois qui veulent faire regarder Sainte-Lucie , la Dominique Saint-Vincent comme des dépendances de la Barbade en forment un Gouvernement général , auquel ils ont donné particulièrement le nom de Gouvernement des Isles Caraïbes.

Le Conseil de la Barbade composé de dix Conseillers dans les commencemens de son établissement , l'est aujourd'hui de douze. Le nombre des Représentans qui forment l'Assemblée générale est de 22. Chacune des onze Paroisses qui partagent l'Isle en élit deux.

En l'absence du Gouverneur & de son Député, le commandement dans l'Isle appartient au Président du Conseil. On appelle au Conseil des Cours de judicature pour les affaires qui sont au-dessus de 10 l. st. & du Conseil de l'Isle à celui

du Roi en Angleterre, pour celles qui passent la somme de 500 l. st.

La Barbade a deux Agens à Londres auxquels elle donne des honoraires très-considérables pour suivre auprès de la Cour & du Parlement les affaires de la Colonie. Ces Agens se sont très-souvent acquittés de leurs Charges assez négligemment ; mais aussi quelquefois ils se sont fait un parti si puissant parmi les Négocians & les Membres de la Chambre des Communes, qu'il ont sçu forcer le Gouvernement à donner aux Colonies l'attention qu'elles méritent & à redresser leurs plaintes. On en a vû des effets en 1721 & dans les années suivantes à l'occasion du commerce du sucre que l'on laissoit en Angleterre dépérir entièrement. Ils éveillèrent les Législateurs de leur Nation, les instruisirent & vainquirent le préju-

jugé qui faisoit dédaigner de veiller au soutien de ce commerce quand on connut sa décadence , dans la supposition que les terres des Isles étant lasses de produire & ne pouvant plus porter , tous les soins étoient inutiles.

Cette opinion que les terres des Isles sont usées est déjà bien ancienne , & dès-là , ce semble , doit en être moins accréditée. Ceux qui s'en sont laissé prévenir ignorent peut-être que dès l'année 1667 , le P. du Tertre tenoit le même langage. Il prétendoit que les terres de l'Isle de S. Christophle étoient *comme usées*. Si ces terres qui n'avoient commencé d'être cultivées qu'en 1625 & certainement en petite quantité dans cette année & dans les premières qui la suivirent , puisqu'il y avoit peu de Colons dans l'Isle , étoient déjà comme usées en 1667, ne seroient-

elles pas depuis long-tems réduites à la stérilité parfaite ? Ce sentiment dont on a touché quelque chose plus haut page 16 , sera discuté plus au long ci-dessous en traitant du commerce du sucre qui fait la matiere du VIII Chapitre.

On a vû par la maniere dont il est parlé ci-dessus , de l'époque du premier établissement de la Barbade , que l'on n'est pas en état de la fixer. Les histoires n'offrent rien de plus précis ni de mieux fondé , que l'opinion qu'on a suivie. Mais les Anglois se prévalant de l'obscurité qui régne sur ce point , prétendent faire remonter l'établissement de cette Isle à l'année 1625. Ils s'appuyent sur un passage de Ligon , & sur un acte de l'Assemblée générale de la Barbade , passé en 1666.

Ligon dit sans spécifier de dat-

te « qu'en l'an un vaisseau
» qui appartenoit au Chevalier
» William Curteen , revenant de
» Fernambouc , fut forcé par le
» mauvais temps , de relâcher à la
» Barbade ; que , sur le rapport des
» gens de ce vaisseau à leur retour
» en Angleterre , plusieurs per-
» sonnes s'étoient associées pour
» tenter un établissement dans
» cette Isle ; que le comte de Pem-
» broke étoit à la tête de cette
» entreprise , & qu'il la dirigea
» jusqu'à ce que le Comte de Car-
» lisle eût demandé au Roi Jac-
» ques la concession de la Bar-
» bade. »

L'acte de la Barbade qu'ils ci-
tent , a pour titre , *Acte pour const-
tater les loix de cette Isle*. Il y est
arrêté « que les actes confirmés
» par quelques Gouverneur, Con-
» seillers, Président & Conseil que
» ce soient , établis par commis-

„ sion du Roi , Jacques ou Charles I &c. „ C'est sur ces deux pièces que les Anglois concluent que la Barbade étoit habituée dès 1625 , puisqu'elles supposent qu'ils occupoient déjà cette Isle sous Jacques I. qui régnoit encore en 1625.

Mais Ligon qui parle de ce Prince , & l'acte qui en fait également mention , ne forment qu'une seule autorité. Ces deux témoignages portent uniquement sur une tradition aussi fausse que confuse des temps du premier établissement de la Barbade. On ignore déjà l'époque de son origine en 1647. Les habitans n'avoient conservé là-dessus que des idées incertaines. Ligon qui arriva dans cette Isle à la fin de ladite année , & qui écrivit son livre en 1650 , n'a pû dire en quel temps le vaisseau du chevalier Curteen , dont

il parle , y avoit relâché. Il prétend que la Barbade étoit déjà établie , lorsque le comte de Carlisle obtint de Jacques I. la concession de la Barbade. Or 1^o il est prouvé par un auteur Anglois même , que le vaisseau de Curteen n'a pû mettre à la voile pour le Bresil qu'au commencement de 1524. 2^o une année au moins s'est écoulée avant le retour de ce vaisseau en Angleterre. 3^o Jacques I. mourut au commencement de 1625. On ne voit donc pas comment la Barbade auroit pû être établie du temps de Jacques I. En effet Purchas qui a donné sa collection de voyages en 1625, & qui parle de la Barbade , ne dit rien de Curteen ni de l'établissement de l'Isle. A ces raisons qui prouvent la méprise de Ligon , il s'en joint une autre aussi forte. La concession de la Barbade au comte de

Carlisle ne lui a pas été faite par Jacques I, mais par Charles I, le deux Juin mil six cens vingt-sept.

L'acte de l'assemblée generale, loin de confirmer le passage de Ligon, marque au contraire l'incertitude de la tradition des habitans, sur l'époque de leur établissement. Pour le sentir, il faut sçavoir que les archives de la colonie & les principaux regîtres ayant été brulés dans un incendie, qui consuma en 1666 la ville de Bridgetoun, l'Assemblée voulant remédier aux inconvéniens qui pouvoient naître de la destruction des originaux des loix, donna une déclaration concernant tous les actes passés précédemment. Dans le dessein de les embrasser tous, sans excepter aucun de ceux qui avoient eu lieu dès le commencement de la Co-

lonie , & ne ſçachant à quelle date fixer les premiers temps de ſa fondation , elle fit mention de Jacques I , en cas qu'il y eût eu quelque Gouverneur de l'Isle nommé par ce Prince. C'eſt le ſens naturel de cette façon de ſ'énoncer :

Par quelques Gouverneurs & Conſeillers , Préſidens & Conſeil que ce ſoient , établis par commiſſion du Roi Jacques I , OU Charles I. La

particule *ou* , eſt ici une marque de doute bien caractérisée. Les erreurs que l'on a démontrées dans le paſſage de Ligon doivent bannir les ſcrupules que l'on pourroit avôir d'admettre une pareille ignorance dans une Colonie, ſur l'époque de ſon établifſement.

On ne craint point que le ſiſtème, qu'on ſ'eſt fait ſur ce point , ſoit renverſé par aucun acte authentique , ni par aucun témoignage valide.

CHAPITRE II.

I. *D'Antigua.* II. *de Monserrat.*
 III. *de Nevis.* IV. *de S. Christophe.* V. *de la Barboude.* VI.
d'Anguilla. VII. *des Vierges,*
où l'on traite en peu de mots de
l'établissement des productions
naturelles, de l'état & du com-
merce de ces Isles.

I. **A** Ntigua est située sous le *D'Ant-*
 feizième degré onze mi- *goa.*
 nutes latitude nord. Elle a envi-
 ron vingt milles de longueur &
 autant de largeur. Les écueils qui
 l'environnent en rendent l'appro-
 che dangereuse. La rareté ou plu-
 tôt le défaut d'eau de source dans
 cette Isle, fit penser pendant long-
 temps qu'elle étoit inhabitable.

Cette idée subsista jusqu'en 1666, que Lord François Willoughby y envoya une colonie trois ans après en avoir obtenu la propriété de Charles II. On dit pourtant qu'environ trente ans auparavant, plusieurs familles Angloises avoient entrepris de s'y établir, & qu'on y en voyoit encore quelques-unes lorsque la peuplade, qui vint dans cette Isle aux dépens du Lord Willoughby, y arriva.

Les Anglois ont divisé Antigoa en cinq paroisses, dont quatre ont chacune une ville. S. Johnstown, la capitale de l'Isle, contient environ deux cent maisons. Antigoa est défendue par plusieurs forts, entretenus en très-bon état. Il y a sept petites Isles qui dépendent d'elle. On compte dans cette colonie près de 8, 000 blancs & de 23, 000 noirs. Pour suppléer au

DES ANTILLES ANGLOISES. 45
défaut d'eau de source , les habitants ont pratiqué des citernes où l'eau des pluies est reçue.

Les chaleurs sont excessives dans cette Isle & plus insupportables qu'à la Barbade. Quoique celle ci s'approche davantage de l'équateur , la qualité du sol qui dans Antigoa participe beaucoup de la nature du sable , & la quantité de bois qui y subsiste encore , occasionnent peut-être cette intempérie.

Cette colonie ne commença à faire quelque figure parmi les Isles du vent , que vers l'an 1680. Elle doit l'état florissant dont elle jouit, aux soins du Colonel Christophle Codrington , qui y porta de la Barbade dont il avoit été député Gouverneur , la science de la culture des cannamelles , & celle de la préparation du suc de ces cannes. La Couronne est rentrée dans les droits qu'elle avoit cédés au Lord

Willoughby sur l'Isle d'Antigoa.

Autrefois on a tiré de cette colonie, de l'indigo & du gingembre. La culture en est aujourd'hui presque entièrement abandonnée. On s'y borne présentement au sucre & au tabac : les premières récoltes que les colons firent de ces dernières denrées, ne rencontrèrent pas un débit favorable. Leur sucre avoit un œil brun & étoit si grossier qu'on désespéroit de le rendre jamais plus beau. Mais les planteurs ont apporté tant de soin à cette manufacture, qu'on fait chez eux de la moscovade aussi bonne qu'en aucun autre endroit des Antilles. Le tabac n'y est pas non plus aussi mauvais que ci-devant ; néanmoins cette marchandise ne forme pas un gros objet dans la balance du commerce de l'Isle.

Antigoa contient environ 70,000 acres de terre labourable, &

produit 16,000 barriques de sucre, en comptant une année dans l'autre. On suppose qu'en encourageant cette colonie, elle pourroit rapporter beaucoup plus.

Les Anglois d'Antigoa ont montré en plus d'une rencontre, qu'ils sçavoient défendre leurs privilèges, & rendre sans effet les mesures que prenoit le gouvernement d'Angleterre, lorsqu'ils les croyoient contraires à leurs intérêts. Le Colonel Park un de leurs Gouverneurs, qui ne voulut s'assujettir à aucune regle, fut la victime de ses procédés despotiques. Il crut pouvoir violer impunément les formes & les usages de l'assemblée. Mais les membres qui la composoient ayant informé leurs Electeurs, c'est-à-dire, les habitants de la colonie, des excès que l'on commettoit contre eux; & les ayant sommés de venir protéger leurs représentans, les colons

prirent les armes & vinrent au Palais du Gouverneur pour se rendre maîtres de sa personne. Le Gouverneur entreprit vainement de se défendre. Ses gardes furent forcées ; & il reçut dans l'attaque une blessure dont il mourut.

*De Mont-
serrat.*

II. Ce sont les Espagnols qui ont donné à l'Isle de Montserrat le nom qu'elle porte , à cause de sa ressemblance avec une montagne de Catalogne près de Barcelone , fameuse par une Chapelle dédiée à la Vierge , la plus révérée parmi les Catholiques après celle de Lorette. Elle est située sous le dix-septième degré de latitude nord , & a environ trois lieues de largeur sur neuf de circonférence.

Quoique les Européens l'eussent découverte en même-tems que l'Isle Saint Christophle , ils négligèrent de s'y établir jusqu'en 1632 , que Sir Thomas Warnec , premier Gouverneur de S. Christophle

tophley envoya une petite Colonie. On croit communément que ceux qui la compofoient étoient Irlandois. Il y a dans cette Ile diverses batteries qui défendent la côte dans les endroits où il feroit facile de faire une defcente.

Montserrat produit les mêmes chofes que les autres Antilles , comme le fucré , l'indigo , le gingembre , le coton. L'indigo eft le principal objet de fon commerce. On en a apporté beaucoup de - là en Angleterre ; mais actuellement cette production n'eft plus auffi abondante. L'Ile contient environ 4 à 5 , 000 blancs tant Anglois , Ecoffois , qu'Irlandois & 7 , 000 noirs. Elle eft divifée en deux Paroiffes & fait partie du Gouvernement de S. Christophle. Sous le regne de Charles II. & fous celui de Jacques II. les Irlandois Catholiques faifoient prefque eux feuls le commerce de Montserrat.

En 1733, il y arriva un terrible ouragan, qui causa aux habitans une perte de plus de 50,000 livres sterlings. On peut prendre par-là quelque idée de leurs richesses.

Cette Isle est très-bien cultivée, & il y aborde un grand nombre de vaisseaux tous les ans, quoiqu'il n'y ait pas un seul havre ni même une rade un peu sûre; en sorte que quand on craint un ouragan, les vaisseaux qui sont à la côte se hâtent de prendre le large & de cingler vers S. Christophle ou vers Antigoa.

III. L'Isle de Nevis, une des plus petites des Antilles, a été une des plus florissantes Colonies Angloises dans cette partie de l'Amérique. Elle n'a pas plus de six lieues de circonférence, & n'est éloignée que d'une lieue de Saint Christophle.

Nevis, en
François
Nieves.

Ce n'est à proprement parler qu'une montagne très-haute, &

dont le sommet est couvert d'arbres. Les plantations régnerent tout autour en commençant au bord de la mer, & continuant jusqu'au sommet ; la pente est très-douce.

Il y a plusieurs sources d'eau vive, dont quelques-unes sont assez fortes pour pousser leurs eaux jusqu'à la mer, & qui méritent le nom de rivières. On y voit aussi une source d'eaux minérales chaudes. On alloit y prendre les bains autrefois pour les mêmes maladies pour lesquelles on va à Bath en Angleterre, & à Bourbon en France.

Le Chevalier Thomas Warner qui fit le premier établissement des Anglois à S. Christophle, forma aussi en 1628, le premier qu'ils ayent eu à Nevis. Cet établissement profita très-promptement. Vingt ans après on y comptoit 3 à 4, 000 hommes que le commerce y faisoit subsister. C'est durant cet

espace de temps que l'on y bâtit Charles-Town , & quelques forts , dont une partie est aujourd'hui très-mal entretenue.

La situation de cette Isle qui est au dix-septième degré dix-neuf minutes latitude nord , y rend le climat très-chaud. On dit même qu'on y supporte les ardeurs de l'été moins aisément qu'à la Barbade. Le sol y est très-fertile , surtout dans les vallées. La fécondité de la terre diminue à mesure qu'on approche du sommet. Il y tombe des pluies en très-grande abondance , & les ouragans s'y font sentir avec la dernière violence.

Nevis , quant à ses productions naturelles , & à son commerce , ressemble aux autres Antilles. Ce qui a été dit de la Barbade à ce sujet , & d'Antigoa peut servir ici. Le sucre est la principale denrée à Nevis , comme dans les deux autres Isles. Il y sert de gage d'é-

change dans toutes les affaires de commerce. Les écritures mercantiles s'y tiennent par livres de sucre au lieu de livres sterling. Les habitans ne sont pas plus embarrassés pour conclure un marché de cette manière, que si ils traitoient avec de l'argent comptant.

Leur sucre, c'est-à-dire, leur moscovade, est d'un grain presque aussi beau que celui de la Barbade; les habitans ont tourné toute leur attention du côté de cette marchandise, & ils en ont chargé jusqu'à cinquante & soixante vaisseaux par an pour Europe. Personne ne cultive plus dans cette Isle, ni le gingembre, ni le tabac, qui avoient occupé les premiers colons.

Avant 1689, il y avoit dans cette petite Isle, dix mille blancs & vingt mille noirs. Il paroît à peine croyable qu'une étendue de six lieues de circonférence, ait

pû fournir la subsistance d'un pareil nombre d'hommes. Nevis étoit pour lors la plus florissante des Caraïbes ; les maladies qui y regnèrent durant l'année 1689 , & les guerres que l'Angleterre eut à soutenir avec la France à la fin du dernier siècle , affoiblirent tellement cette colonie, que Guillaume III. ne la croyant plus en état de se soutenir par ses seules forces , y envoya un Régiment d'infanterie pour la défendre.

En 1705 , les habitans de Nevis & d'Antigoa , armèrent en course plusieurs vaisseaux qui croiserent dans les parages voisins , & qui en assurant leur commerce troublèrent infiniment celui des François. Ils firent d'assez bonnes prises ; mais ils payerent cher dans la suite leurs premiers succès. Les François firent une descente dans leur Isle , brûlèrent leurs maisons , détruisirent leurs sucreries, & emmenerent

DES ANTILLES ANGLOISES 55
avec eux 3 à 4 , 000 Negres.

Les Agens de Nevis & de Saint Christophle, sollicitèrent les Commissaires du commerce & des plantations, pour obtenir quelques dédommagemens des pertes qu'ils avoient souffertes. On fut à Londres quelques années sans pouvoir avoir égard à leur demande ; mais en 1711, le Parlement leur accorda une somme de cent trois mille liv. sterlings , à être reparties parmi ceux d'entre eux, & ceux des habitans de S. Christophle, dont les habitations avoient été détruites par les François dans l'année 1705, & qui s'étoient mis en devoir de les relever. Cet acte fut confirmé par le statut 5. Gev. 2.

On croit qu'actuellement Nevis contient 3 , 000 blancs & 12 , 000 Nègres, dont les 2 tiers au moins sont occupés dans les sucreries.

VI. Colomb découvrit l'Isle *L'Isle S.*
St. Christophle dans son premier *Christophle.*

Nouveaux
voyages
aux Isles
Françoises
de l'Amé-
rique.

voyage en Amérique : il lui donna le nom qu'elle porte à cause de la figure de ses montagnes , parmi lesquelles il y en a une fort grande sur laquelle une autre plus petite est assise d'une maniere assez semblable à celle dont on représente S. Christophle portant l'Enfant Jesus sur ses épaules. D'autres ont prétendu que Colomb l'appella ainsi de son nom de baptême. Cette Isle est par le dix-septième degré vingt-cinq minutes latitude nord. Elle a environ soixante - quinze milles de circuit.

Histoire
générale des
Antilles ha-
bitées par
les François
par le P. du
Terre.

Les Caraïbes l'habitoient lorsque les François & les Anglois y aborderent en 1625 ; les uns & les autres le même jour : les premiers sous la conduite de M. d'Enambuc & les derniers sous celle du Chevalier Thomas Warner. Ces deux Officiers considérant que la possession de cette Isle , mettroit ceux de leur nation à portée d'incom-

moder beaucoup les Espagnols , contre lesquels les Anglois & les François faisoient des courses , résolurent d'y former des établissemens ; & sans disputer lequel des deux étoit arrivé le premier , ils convinrent de la partager entre eux. Après avoir chassé de l'Isle les sauvages qui voulurent les attaquer en trahison , ils laissèrent de part & d'autre quelques-uns de leurs gens sur la côte , & retournèrent dans leur patrie chercher des recrues. Plusieurs François déser-teurs , ou naufragés , qui étoient depuis plusieurs années dans cette Isle , vinrent se joindre à ceux que M. d'Enambuc y laissa.

Les Cours de France & d'Angleterre approuverent ce que ces deux Capitaines avoient fait ; ils furent renvoyés quelque temps après , avec des provisions & un nombre d'hommes suffisant pour jeter les fondemens d'une colonie durable.

Sir Thomas Warner se trouva

en état de partir pour ce second voyage , avant M. d'Enambuc. Celui-ci n'arriva que le 8 du mois de Mai 1627 ; ayant eu une traversée très-fâcheuse. Il avoit avec lui environ 300 François , & Sir Thomas, autant d'Anglois. Ce dernier avoit déjà bien avancé l'exécution de son entreprise , lorsque M. d'Enambuc arriva. Aussi-tôt qu'il fut débarqué dans la vue de prévenir des démêlés qui n'auroient pas manqué de nuire aux progrès des deux colonies, ils fixerent des limites respectives, & les décriront dans un acte qu'ils signerent le 13 Mai 1627. La pêche, la chasse, les marais salés, le bois des forêts , les mines, les havres restèrent en commun.

Les Anglois reçurent continuellement de Londres de nouvelles recrues, & de nouvelles provisions. A l'aide de ces secours leur colonie se fortifia beaucoup plus que celle des François , & non-seulement se sentit en état de se soutenir ;

mais même d'entreprendre un établissement dans l'Isle Nevis, dont Sir Thomas prit possession en 1628. Ces progrès furent arrêtés par l'arrivée de Dom Frédéric de Toledé, que la Cour d'Espagne envoyoit au Bresil, avec une flotte composée de trente-cinq gros galions, & de quatorze vaisseaux marchands armés en guerre; il avoit ordre de déposséder en passant les Anglois & les François, qui, suivant les prétentions de sa nation, avoient usurpé l'Isle Saint Christophle. Le voisinage de ces deux nations qui tentoient tous les jours de s'établir dans les Antilles, causoit avec fondement des allarmes aux Espagnols; ils sentoient bien que leurs propres colonies perdroient de leurs avantages, s'ils laissoient d'autres peuples qu'eux prendre pied dans cette partie de l'Amérique.

Les forces considérables de

Histoire
des Avan-
turiers Fl-
bustier.

Dom Frédéric n'éprouvèrent aucune résistance. Les François & les Anglois désespérant de repousser un ennemi aussi puissant, ne songèrent qu'à s'embarquer pour éviter de tomber entre ses mains. Ceux qui ne se déterminèrent pas de bonne grace, se virent réduits à la merci de l'Amiral, qui ne leur offrit que deux partis, celui d'être passés au fil de l'épée ou de quitter l'Isle incontinent; les colons ne balancerent point à prendre la dernière; mais à peine Dom Frédéric avoit-il levé l'ancre qu'ils se hâtèrent de rentrer dans leurs habitations.

L'Espagne ne les troubla plus dans leurs possessions; ils n'y véquirent cependant pas parfaitement tranquilles. Quoique la France & l'Angleterre fussent en bonne intelligence, les Anglois & les François de Saint Christophle ne laisserent pas d'en venir aux mains en

Histoire
générale des
Antilles
habitées par
les François.

différentes rencontres. Au milieu de ces escarmouches , aucune des deux nations n'eut le dessein de chasser l'autre.

Mais lorsque la guerre fut déclarée en 1666 , entre la France & l'Angleterre. Les Anglois , au préjudice des concordats particuliers , renouvelés en différents temps , entre les deux nations dans l'Isle , tenterent de surprendre les François , & de se rendre maîtres de leurs habitations. Ceux-ci après cinq combats sanglans , où les Gouverneurs des deux colonies perdirent la vie , & où un très-grand nombre de soldats des deux côtés restèrent sur la place , obligerent leurs ennemis de capituler , & de se soumettre à la domination Françoisise , ou d'abandonner l'Isle.

Le traité de Breda qui mit fin à cette guerre en 1667 , rétablit les Anglois dans leurs anciennes

possessions à S. Christophle. Ils en jouirent tranquillement jusqu'à la guerre qui suivit la révolution arrivée en Angleterre en 1888.

Ce furent les François qui attaquèrent les premiers les Anglois, ils les chassèrent entièrement de l'Isle. Les Anglois prirent bientôt leur revanche. En 1690 ils rentrèrent dans S. Christophle avec des forces considérables, & s'en emparèrent. A la paix de Rîswik, l'Angleterre restitua à la France ce qu'elle lui avoit enlevé.

La succession d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe; les Anglois en 1702 s'emparèrent de nouveau de S. Christophle. Depuis cette dernière conquête l'Isle est restée entre leurs mains; en vertu de la cession qui leur en a été faite par la France dans le traité d'Utrecht conclu en 1713.

Leur colonie s'étoit peuplée plus promptement , & beaucoup plus que la Françoisé. En 1637, elle étoit déjà composée de 12 à 13,000 ames ; quoiqu'elle eût fait divers détachemens pour former des établissemens aux Isles de Nevis , de la Barbade , de Monferrat de la Barboude & d'Antigoa.

Les premiers Colons s'appliquèrent d'abord à la culture du tabac. Cette plante leur a fourni longtems la matière d'un commerce suffisant pour les entretenir. Mais la quantité qu'ils en recueillirent, en ayant fait baisser le prix , ils se mirent à planter des cannes à sucre , du gingembre , de l'indigo & du coton. Les richesses que ces productions firent entrer dans la colonie , la rendirent en peu de temps très-florissante.

Le séjour de l'Isle de S. Christophe est extrêmement agréable.

Quoique les ouragans s'y fassent sentir souvent, l'air n'y perd rien de sa pureté. La quantité de sucre & des autres denrées que produit cette Isle prouve l'extrême fertilité de son sol. Le sucre que l'on en tire est d'un grain plus beau que celui de la Barbade. Il y a une souffrière à S. Christophle, & un marais salé qui a quatre-vingt acres d'étendue.

Cette Isle est la résidence du Lieutenant au Gouvernement général des Isles Angloises du vent. La Barboude, l'Anguille, les Vierges, sont des dépendances de ce Gouvernement, ou pour mieux dire, sont sous sa sauvegarde. Car, de ces Isles, il y en a dont les habitans vivent dans une sorte d'anarchie, & d'autres qui appartiennent à des Seigneurs propriétaires qui en nomment le Gouverneur.

L'agrément que les Anglois éta-

blis dans cette colonie, semblables en cela à ceux de la Virginie & du Mariland, trouvent à vivre au milieu de leurs plantations, les détourne de se rassembler dans des Villes; leurs maisons sont répandues dans la campagne; elles forment avec les bosquets & les avenues qui les environnent, un très-joli aspect. Il y a environ 17,000 Nègres, & on y compte 1,200 blancs en état de porter les armes. En tablant sur cette base, la colonie doit être forte d'un peu plus de 7,000 blancs, tant hommes que femmes & enfans.

On fait que par le douzième article du traité de paix signé à Utrecht, la France a cédé à l'Angleterre la partie de cette Isle qui lui appartenoit. Dans le temps que les François la partageoient avec les Anglois, ils y bâtirent une belle Ville sous le canon de la citadelle de Basse-terre; c'est la seule place

un peu considérable qu'on y voit : au lieu de Villes, les Anglois y ont construit plusieurs Forts bien munis , & différentes batteries de canon dressées aux endroits de la côte par où l'on peut aborder.

Les Européens ont expulsé entièrement les Caraïbes de Saint Christophle. On remarque que les sauvages de cette nation portent une haine mortelle aux Anglois & aux Espagnols. Ils disent que ces deux peuples n'ont aucun mérite ; que les Hollandois valent comme depuis la main jusqu'au coude , & les François comme depuis une main jusqu'à l'autre ; ce qu'ils expriment en étendant les bras pour marquer la grande estime qu'il font de ces derniers.

Quoique Saint Christophle soit une des plus grandes Isles du vent , comme le milieu est occupé par de hautes montagnes , on croit qu'elle ne contient pas plus de

24,000 acres de terre propre à la culture du sucre ; & on suppose que communément on en tire 10,000 barriques. Les colons font une barrique de rum sur trois barriques de sucre ; mais si la demande de cette liqueur augmentoit, on pense qu'ils pourroient aisément en extraire une bien plus grande quantité. C'est du moins ce que dit un des premiers planteurs de cette Isle, dans une déclaration qu'il présenta aux Commissaires du commerce & des colonies. Il assure que lui, qui ne faisoit que 2,000 gallons (a) de rum annuellement, en feroit 20,000 s'il en voyoit le débouché.

Quelques politiques Anglois prétendent que la France en abandonnant à l'Angleterre la partie de l'Isle Saint Christophle qui lui

(a) Le gallon contient deux Portles ; le Portle 2 quartes, la quarte 2 pintes. La pinte 28 pouces $\frac{7}{8}$.

appartenoit , avoit trouvé dans cette cession plus d'avantages que la Grande - Bretagne ; & qu'elle avoit cherché l'occasion de la faire ; ils supposent que le ministère François avoit pour système , de retirer ses colonies des petites Isles , & de s'attacher à peupler la Martinique , la Guadeloupe & Saint Domingue ; & que sans le traité d'Utrecht il leur eût été difficile d'attirer hors de Saint Christophle les colons qui y étoient établis. Ces conjectures ont leur source dans un ancien projet formé par M. de Poinci , un des premiers Gouverneurs de Saint Christophle, lequel ne fut pas écouté. Le mécontentement que produisit le traité d'Utrecht parmi les Anglois les leur fit adopter. Elles paroissent très-peu fondées ; comment croire que pour accélérer la population de quelques Isles , la Cour de France ait voulu sacrifier une

Histoire
générale
des Antilles
habitées par
les François.

Colonie , dont ses sujets retiroient tous les ans sept millions de livres de sucre ; & qui en tombant entièrement dans les mains des Anglois, devoit contribuer à soutenir le grand commerce qu'ils faisoient de cette denrée.

On porte à Saint Christophle des vins , de l'eau-de-vie , de la bierre, des étoffes légères de soye & de laine propres au païs ; des toiles, des chapeaux , des bas, des souliers , des chairs salées d'Irlande, des épiceries ; enfin toutes les marchandises & les rafraîchissemens qui ne se trouvent pas dans l'Isle. Presque tout s'y paye en sucre ; c'est , pour ainsi dire , la monnoie courante de cette Isle.

Les colons qui habitent la partie de Saint Christophle cédée par les François , occupent plus de trente vaisseaux , sans compter les chaloupes & les autres bâtimens , à leur apporter les manufactures

& les productions naturelles des Isles Britanniques , & des colonies Angloises du continent de l'Amérique Septentrionale.

La Reine Anne ayant jugé à propos en 1704 , de fixer par une proclamation , la valeur des pièces de monnoye étrangères , qui circuloient dans les pais de sa domination en Amérique , la plûpart des colonies refuserent d'y obéir. Quoique le Parlement ait confirmé cette proclamation quatre ans après , elles n'ont pas montré depuis plus de déférence.

Antigoa & Saint Christophle se sont distinguées par l'opposition la plus formelle. A Saint Christophle, le gouvernement, sans même s'appuyer du concours de l'assemblée générale, fit en 1715, afficher de sa propre autorité, dans les Places principales , que les écus de France , qui par le règlement de la Reine étoient fixés à quatre

shellings b. d. auroient cours pour sept shellings.

Dans un temps postérieur, les habitans d'Antigoa ont pris plus de mesures ; mais ils n'en ont montré que plus évidemment la ferme disposition où ils étoient de ne pas se conformer à la proclamation. Sous William Matthews nommé en 1733 au gouvernement des Isles du vent, après la mort du Lord Londonderry qui en étoit pourvû, l'assemblée générale de la colonie d'Antigoa, déclara par un acte particulier, qu'on ne pouvoit se conformer au statut du Parlement qui fixoit la valeur des espèces étrangères en Amérique, & elle les établit sur un pied plus haut.

Un pareil acte ne pouvant être confirmé en Angleterre, les membres de l'assemblée, pour éviter qu'il ne fût rejeté, imaginèrent de

ne le point enregistrer ; mais de l'écrire seulement sur une feuille volante , de le signer tous en cet état & de le faire signer également au Gouverneur. Les Légistes qui composent presque toujours la plus grande partie de l'assemblée , arrêteraient qu'ils ne plaideroient point pour quiconque refuseroit de prendre les espèces courantes sur le taux que l'assemblée venoit de fixer ; & qu'ils occuperoient *gratis* , pour ceux de qui on ne voudroit pas les recevoir sur ce taux.

Les quatre Isles dont il est traité jusqu'ici dans ce chapitre , forment quatre départemens particuliers sous un seul Gouverneur , qui a le titre de Capitaine Général , & qui envoie dans chacune d'elles un député : elles ont aussi chacune leur conseil & leur assemblée générale.

V. La Barboude est située sous *De la Bar-*
 le 17^{me}. degré 30 minutes latitude *boude.*
 nord. Elle a environ 15 milles de
 long. Les Anglois qui tenterent
 de s'y établir en même temps qu'ils
 s'emparèrent des isles Nevis &
 Montserrat, ne purent d'abord ré-
 sister aux sauvages qui les atta-
 quoient continuellement; mais s'é-
 tant insensiblement fortifiés, ils
 s'y maintinrent. On ne compte pas
 moins de 1200 ames dans cette
 Colonie. Les habitans s'addonnent
 à élever des bestiaux. Ils en ont
 une grande quantité. Ils ne négli-
 gent pas non plus les autres parties
 de l'économie champêtre. Leur
 commerce principal, consiste en
 grains & en provisions de bouche,
 qu'ils vendent dans les isles voi-
 sines.

La Barboude appartient à un Gen-
 tilhomme Anglois nommé Chris-
 tophle Codrington. C'est lui qui
 en nomme le Gouverneur. Ce Gou-

verneur a les mêmes prérogatives que ceux des autres Lords propriétaires dans l'étendue de l'Empire Britannique en Amérique.

D'Anguilla.
14.

VI. Anguilla , ainsi nommée de sa figure qui a quelque rapport avec celle d'un serpent , gît par le 18^{me}. degré 21 minutes de latitude nord. Le pays en est plat & couvert de bois. Dans l'endroit où cette isle est le plus large, on trouve un marais aux environs duquel quelques familles Angloises s'établirent en 1650. Elles s'adonnerent comme les habitans de la Barboude , à la culture des terres & à élever du bétail. Mais la paresse extrême des Anglois d'Anguilla les fait vivre dans l'indigence , au lieu que ceux de la Barboude ont en abondance tout ce qui peut satisfaire les besoins essentiels de la vie.

Cette Colonie subsiste sans Ministre , sans Gouverneur , sans Magistrats. Un Auteur François a dit
que

que *cette isle n'est pas estimée valloir la peine qu'on la garde ni qu'on la cultive*. Cependant le sol en est très-bon & des colons industrieux en tireroient parti.

On croiroit qu'un peuple aussi pauvre seroit à l'abri de toute invasion. Cependant les Irlandois durant la guerre qui suivit la révolution, vinrent piller les habitans d'Anguilla; & en 1689 les François firent une descente dans leur isle & enleverent tout ce qu'ils y trouverent.

Le Chevalier Timothée Thornhill qui étoit pour lors à Antigoa, envoya le capitaine Edouard Thorn avec 80 hommes pour offrir aux Anglois de cette isle d'en sortir afin d'éviter de nouvelles insultes. Il est incertain qu'ils ayent accepté ces offres. Mais on sçait qu'il y a environ 150 familles à présent dans cette colonie qui y vivent très-pauvrement, & l'on pourroit

dire misérablement si elles ne paroissent pas contentes de leur sort.

*Des Vier-
ges.*

VII. Spanistown est la plus grosse des isles que l'on nomme les Vierges. Le Pere Labat trompé par la prononciation des Anglois, l'appelle *Peniston* dans ses *nouveaux voyages aux isles Françoises*. On la nomme aussi la *grosse Vierge*. Cette isle est très-peu considérable. A peine daigne-t-on la compter au nombre des établissemens des Anglois.

Outre Spanistown les Anglois possèdent encore parmi ces isles, Tortola, Wandykes, Peters, Cooper & Anegada. Les Danois & les Hollandois profitent plus que la grande Bretagne du peu d'avantage qu'il est possible de tirer des petites colonies qu'elle a dans les Vierges, par la contrebande qu'elles les mettent à portée de faire. On estime que dans Anguilla, Spanif-

DES ANTILLES ANGLOISES. 75
town & Tortola , il y a environ
5000 Negres.

CHAPITRE III.

*De la Jamaïque. Etat de cette isle.
Ses productions naturelles. Com-
merce de la Jamaïque. Détail
sur le commerce de contrebande
des Jamaïquains avec les Espa-
gnols. Commerce du bois de
Campêche.*

LEs Espagnols possédoient la *De la Ja-*
Jamaïque depuis l'an 1494 *maïque.*
que Christophle Colomb l'avoit
découverte , lorsqu'en 1655 le
Général Venables & l'Amiral Pin,
firent une descente dans cette isle
& s'en rendirent maîtres. Crom-
well les avoit envoyés pour s'em-
parer de S. Domingue : ayant
échoué dans la tentative qu'ils fi-
Dij

rent sur cette île, ils se dédommagerent de leurs mauvais succès sur la Jamaïque.

Histoire
de la Jamaïque.

Histoire
navale
d'Angleterre.

Avant Cromwell les Anglois n'avoient pas songé à s'emparer de cette île, quoiqu'ils y eussent fait deux descentes : l'une en 1596 sous les ordres de Sir Anthony Shirley, qui prit la Ville de S. Jago & la pilla. L'autre en 1625 conduits par le Colonel Jeukson qui prit aussi cette Ville, & qui l'auroit mise au pillage & saccagée, si pour la racheter on ne lui eût pas offert une somme considérable. Le protecteur qui sentit l'importance de sa conquête, se hâta d'y envoyer assez d'Anglois pour ôter aux Espagnols l'espérance d'y rentrer.

En effet la situation de la Jamaïque favorise les entreprises de contrebande sur les côtes de terre ferme, de l'Isthme, de Panama & du Mexique, & met ses possesseurs en état de troubler beaucoup

le commerce des Espagnols dans les Indes Occidentales. L'Angleterre en a éprouvé tout l'avantage durant la dernière guerre. Cette île gît par les 17^{me.} & 18^{me.} degrés de latitude Nord à 20 lieues de distance de Cuba, & à une égale distance de S. Domingue.

Les Espagnols qui s'étoient retirés dans les bois à l'approche du Colonel Venables, ne laisserent pas les Anglois jouir tranquillement de leur conquête. Mais ces derniers, malgré la mortalité qui dans les premières années se mit parmi eux, vinrent enfin à bout de chasser de l'île leurs ennemis.

Lorsqu'ils s'en virent paisibles possesseurs, ils se livrerent à la culture des terres. Des esclaves tant noirs que sauvages, qui s'étoient sauvés avec leurs maîtres dans des lieux innaccessibles, voyant que les Espagnols avoient abandonné la place, vinrent se joindre aux An-

glois sur la promesse qui leur fut faite, par une proclamation, de les traiter avec bonté. Comme il avoit fallu envoyer à la Jamaïque beaucoup de Troupes pour faire tête aux Espagnols, les premiers Anglois qui s'y fixerent étoient soldats pour la plûpart. Ceux qui ne voulurent point quitter la vie militaire, s'addonnerent à aller sur mer en course contre les Espagnols. Ils y firent des prises très-riches. L'attrait du butin les attacha tellement à ce genre de vie, que même après la conclusion de la paix entre l'Angleterre & l'Espagne, ils ne discontinuerent point leurs courses. C'est d'eux qu'est sortie la plus grande partie de ces Flibustiers qui se rendirent si fameux sous le regne de Charles II.

Histoire
des aventu-
riers Flibus-
tiers.

*Etat de la
Jamaïque.*

Les richesses que la culture des terres & le butin des armateurs produisirent aux Jamaïquains, attirerent dans leur isle du monde de

toutes parts. Huit ans après qu'elle eut été réduite sous la puissance de l'Angleterre , on y comptoit 17 à 18 mille habitans. Vers l'an 1670 la Jamaïque reçut un renfort. On y transporta environ 1200 personnes qui composoient la colonie que les Anglois avoient à Surinam. Ils avoient par le traité de Breda conclu en 1667. cédé ce Pays aux Etats généraux qui s'en étoient emparés durant le cours de la guerre déclarée entre l'Angleterre & la Hollande en 1665.

Cette Isle a 172 milles de long de l'est à l'ouest dans sa plus grande longueur , & 58 milles de large dans sa plus grande largeur. On trouve sur ses côtes une infinité de Bayes & de Ports excellens.

Tout le pays est actuellement divisé en 19 Paroisses , qui contiennent en tout suivant les uns 4,000,000 acres ; & suivant les

autres , 7,450 , 000. Quoiqu'il en soit , dans toute l'Isle il n'y a pas 200 , 000 acres de défrichés.

La capitale de l'Isle est de S. Jago de la Vega , que l'on nomme aussi Spanistown. Elle contient 7 à 800 maisons très-bien bâties. Ce fut Diego fils de Christophle Colomb , qui la fonda. Le Gouverneur y fait sa résidence. L'assemblée générale & les Cours souveraines de judicature y tiennent leurs séances. Elle est à quelques milles de la mer. Une petite ville que l'on nomme *Passage-fort* , lui sert d'embarcadere. Les principaux colons y vivent d'une manière très-splendide. Il y a à S. Jago une salle de spectacle public , & une troupe de Comédiens.

Cette Ville , qui sous les Espagnols n'étoit pas moins florissante, avoit beaucoup perdu de son opu-

lence depuis que les Anglois après s'être emparés de la Jamaïque, avoient bâti Port-royal, & en avoient fait la capitale de l'isle. Mais Port-royal ayant été détruit en 1692 par un tremblement de terre, & après sa reconstruction par un incendie en 1702, & l'assemblée générale ayant arrêté qu'on ne le rebâtiroit pas, S. Jago s'est relevé.

Quoique Port-royal ne subsiste plus dans son ancien état, il forme encore une petite Ville assez jolie, défendue par un Château des plus forts (a) qui soient dans les Indes Occidentales ; son Port est excellent ; il peut contenir une flotte nombreuse & composée des plus grands bâtimens.

L'assemblée générale en arrêtant que Port-royal ne seroit point rebâti, ordonna aux habitans de cette place de se retirer à six milles de là, où on éleva une nouvelle Ville

(a) Le Fort Charles.

qu'on appelle Kingston. Cette place est devenue considérable, on y compte 11 à 1200 maisons.

Les autres Villes qui se trouvent dans l'isle, méritent peu d'attention. Les colons en général se plaisent à vivre séparément dans leurs habitations.

A la Jamaïque comme dans les autres Antilles, on divise les habitans en trois classes; sçavoir, en maîtres, en valets & en esclaves. On pourroit y en faire une quatrième des matelots & armateurs qui entrent dans ses ports ou qui en sortent après y avoir fait quelque séjour. Suivant l'opinion commune, quand le commerce est dans sa force, cette isle ne se trouve jamais sans trois mille matelots au moins. A considérer les avantages qu'ils procurent à la colonie, cette espece d'habitans ne contribue pas le moins à sa force & à son opulence.

On compte à la Jamaïque plus de 60,000 blancs Anglois d'extraction & 110,000 nègres. Un grand nombre de ceux-ci devenus mar-rons en différenstems, se retirent dans les mornes au Nord-est de l'isle. Ces nègres descendent de leur retraite à l'improviste, & fondent sur les habitations où ils espèrent faire le plus de butin, & trouver le moins de résistance. On les a plusieurs fois taillés en pieces, mais sans pouvoir les détruire entièrement. Après s'être tenu cachés quelquefois durant des années, ils reparoissent de nouveau plus redoutables qu'auparavant, leur nombre étant grossi par les nègres qui desertent pour se joindre à eux. En 1738, le Gouverneur las de les poursuivre & desespérant de les réduire par la force, prit le parti de composer avec eux: on leur promit de les laisser libres, & on leur accorda le droit d'avoir un chef de leur

nation. Il est vrai que ce chef ne devoit rien faire sans le consentement du Gouverneur.

Productions naturelles.

Les productions naturelles de la Jamaïque ont beaucoup de rapport avec celles de la Barbade. Mais le sucre qu'on fait dans la première de ces deux îles, s'y fabrique plus vite & plus aisément. Il est plus brillant, d'un plus beau grain que celui qui se fait dans la dernière. Il se vend en Angleterre cinq & six shellings pour cent de plus. Un acre de terre planté de cannamelles à la Jamaïque, rapporte communement 2000 livres pesant de sucre & quelquefois 4000 livres. La supériorité du sucre du crû de cette île, influe sur la qualité du Rum qu'on y distille. Il l'emporte sur celui qui se fait dans le reste des Antilles. En 1670 on comptoit à la Jamaïque soixante & dix moulins à sucre. Aujourd'hui le nombre en est augmenté du décuple.

Après le sucre , la graine de bois d'Inde ou de quatre épices, comme on l'appelle en françois, (a) tient le premier rang parmi les marchandises que les Jamaïquains envoient en Europe. Le goût de cette épicerie participe du gérofle , de la muscade , de la canelle & du poivre. Aussi l'appelle-t-on en Angloistoutes-épices *All-spice*. Cette graine est le fruit de l'arbre qui fournit le bois d'Inde dont on fait un grand commerce. Cet arbre s'éleve à la hauteur de 30 pieds. Comme il a une écorce fort lisse , il est difficile , vue sa hauteur , de cueillir son fruit. Les Jamaïquains

(a) *All-spice* , la graine des quatre épices ou graine de bois d'Inde , c'est le fruit d'un grand arbre , &c.

On en fait dans les isles une liqueur distillée fort agréable , qu'on nomme liqueur de bois d'Inde ; on en met aussi dans les ragoûts dont on veut relever le goût. Il paroît que son nom de *graine de quatre épices* lui vient de ce qu'elle semble participer de l'odeur & du goût de la canelle , cloux de gérofle , muscade , &c.

ont pris le parti de n'en ramasser qu'après qu'ils ont abattu l'arbre.

Le cacao a occupé une place très-considérable parmi les matieres qui font l'objet de leur commerce. Le bénéfice qu'offroit cette production, est une des causes auxquelles on doit attribuer l'affluence des Anglois qui se sont transportés d'abord dans cette isle. Cette branche de leur négoce existe à peine aujourd'hui.

Il en est de même de l'indigo, dont autrefois la colonie a fourni de grandes quantités. Aujourd'hui les François sont en possession d'une grande partie de ce commerce; l'indigo que les Anglois achètent sous le nom d'indigo de la Jamaïque, est presque tout fabriqué dans les Antilles Françaises, ou dans les Colonies Espagnoles.

Le coton & le gingembre forment une autre partie considérable des exportations de la Jamaïque.

On en exporte aussi beaucoup de cuirs verts & de cuirs tannés. Les Jamaïquains ont pour les préparer trois sortes de tan faites avec l'écorce d'autant d'arbres différens. Leur préparation l'emporte sur celle des Tanneurs de l'Angleterre. Au bout de six semaines leur cuir est en état d'être employé. L'article de leurs exportations de cuirs, tant verts que tannés, ne peut manquer de monter haut. On rencontre dans les bois de l'isle des hardes sans nombre de bêtes fauves, de chevaux, d'ânes, &c. qui se présentent pour ainsi dire, sous le fusil du chasseur. Ils ont eu autrefois une grande quantité de bœufs & de vaches sauvages : mais ayant négligé d'en apprivoiser pour former des troupeaux, ils sont présentement obligés de faire venir des chairs salées des colonies septentrionales.

On cultive dans l'isle quelque tabac ; mais il est de médiocre qua-

lités, & ne sert que pour les Nègres, qui ne sçauroient se passer de fumer.

Les forêts de la Jamaïque fournissent une très-grande quantité de bois propres pour la teinture & pour la marqueterie. On croit que ses montagnes renferment des mines de cuivre. On dit même que les cloches de la principale Eglise de S. Jago étoient du métal qu'on en avoit tiré. On trouve aussi quelquefois de l'ambre gris sur ses côtes. Mais ni le cuivre ni l'ambre gris n'ont point encore grossi les cargaisons des vaisseaux qui commercerent dans ses Ports.

Trois grands marais salés qui mettent les Jamaïquains à portée de fabriquer une grande quantité de sel, leur sont d'un avantage plus réel. On a fait dans ces marais jusqu'à 100,000 boisseaux de sel dans une année; & on pourroit y en faire cinq fois davantage. On

tire aussi de la Jamaïque du salpêtre & du poivre long, qui se débite très-bien dans les Indes Occidentales.

On tire de la Jamaïque quantité de plantes médecinales, comme le gayac, la fause pareille; des drogues, telle que le café, le tamarin, la vanille, & beaucoup d'autres, sur lesquelles nous renvoyons le lecteur à l'histoire qu'en a écrit le Chevalier Sloane.

Les rivières & les côtes de l'isle abondent en poisson de différens genres. De tous ceux qu'on y pêche, la tortuë est celui qui mérite le plus d'attention, tant par le carret qu'elle fournit, que par la délicatesse & l'excellence de sa chair. Les Jamaïquains en envoient en présent en Europe. Les François s'adonnoient autrefois à cette pêche avec beaucoup de succès & de profit. Les chairs fraîches & salées de tortuë, qu'ils vendoient dans

leurs isles , y tenoient lieu du bœuf salé d'Irlande qu'on y consomme à présent.

Le gingembre , le coton , l'indigo , ainsi que le sucre qui viennent de la Jamaïque , sont beaucoup meilleurs que les mêmes denrées du crû des petites Antilles. A l'énumération que nous venons de faire des productions naturelles qui se tirent de cette colonie , il faut ajouter le café. Celui qu'on y recueille depuis quelques années commence à devenir la matière d'un négoce considérable : tous les ans on en embarque dans ses Ports une grande quantité pour l'Angleterre. Il y a lieu de croire qu'on en rapportera bientôt de là assez pour suffire à la consommation des isles Britanniques.

*Commer-
ce de la Ja-
maïque.*

Les marchandises dont on achève les cargaisons des navires qui partent pour l'Europe , viennent du trafic que la situation de la Jamaïque,

que & la grande quantité de bâtimens que les Jamaïquains construisent , leur falicitent avec les Espagnols & les Indiens du continent de l'Amérique. Le premier de ces deux commerces fournit à ces insulaires les Piaftres qu'ils envoient en Angleterre. De l'or , des perles , des émeraudes , du cacao & d'autres marchandises précieuses , sont ordinairement les retours des bâtimens qu'ils emploient au second.

La masse des exportations de cette isle ne chargeoit autrefois que deux cens vaisseaux. Un Auteur moderne , Anglois , prétend qu'elle en employe à présent 500. Mais ses compatriotes mêmes n'admettent pas sa supputation, qui paroît en effet être portée beaucoup trop haut. Selon les Commissaires *pour le commerce & les plantations*, dans les remontrances qu'ils présentèrent en 1734 à la Chambre

Histoire
de la Jamaïque.

des Pairs , la valeur totale des importations de la Jamaïque en Angleterre , montoit à 539 , 499 livres sterlings 18 shellings 3 d. $\frac{1}{4}$. Celles qui se font d'Angleterre à la Jamaïque , occupent environ deux cens bâtimens.

Les marchandises que l'on porte d'Europe dans cette colonie , sont des toiles de différentes sortes , des dentelles , des baptistes , des chapeaux , des fouliers , des bas , des draps , des étoffes de soye , des platilles ; (a) toutes sortes de quincaillerie , du savon , de la chandelle , du beurre , du fromage , des chairs salées , des harengs , de la merluche , du biscuit , de la biere , de l'aîle , du cidre , &c.

Des colonies septentrionales on porte à la Jamaïque des provisions de bouche. La nouvelle Angleterre

(a) Les Platilles sont des toiles de Silesie , dont la qualité approche de celle des toiles de Bretagne. Elles sont pliées différemment.

y envoie beaucoup de maquereaux salés , que l'on donne aux valets & aux esclaves.

Le commerce de cette isle avec les Espagnols consiste principalement en nègres , en étoffes de différens genres , & autres marchandises sorties des manufactures d'Angleterre. Il se fait en contrebande au péril de la liberté & souvent de la vie.

De quelques richesses dont la Barbade soit la source pour l'Angleterre , la Jamaïque lui est encore plus avantageuse par la quantité d'argent qu'elle verse directement dans ce Royaume. Il y a eu des années où cette dernière colonie a envoyé dans la Grande-Bretagne 300,000 pieces de huit. D'ailleurs , sa situation dans le centre des possessions Espagnoles en Amérique , la rend infiniment précieuse aux Anglois. Les gallions & la flotte qui se rassemblent à la Havane dans l'isle de

Cuba, sont obligés de passer à sa vûe, & ses Ports offrent une retraite commode aux armateurs, qui en temps de guerre avec l'Espagne, veulent croiser à la hauteur des côtes de la Province de Terre-ferme.

Les difficultés que l'on éprouve dans la navigation de la Jamaïque, altèrent un peu l'utilité que les Anglois trouvent à la posséder. Les vaisseaux destinés pour cette isle, & qui partent de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, ou des colonies Angloises établies sur le continent en Amérique, ne tentent point le passage à travers le canal de Bahama qui se présente sur leur route. Il faudroit y combattre des courans très-forts. Ils n'embouquent point non plus le détroit que l'on nomme le passage sous le vent, (en Anglois the windward passage) & qui est formé par S. Domingue & Cuba, quoique la Jamaïque soit

située, pour ainsi dire, au débouquement de ce détroit. Il y auroit dans ce court trajet beaucoup d'obstacles à surmonter & de dangers à éviter. On est contraint d'aller chercher fort loin de-là quelque isle parmi les Caraïbes à la hauteur de la Jamaïque; communement c'est Antigoa que l'on choisit. De-là on prend les vents alisés, & en portant à l'ouïest, on arrive à la Jamaïque: les vaisseaux qui vont d'Afrique à la même isle, suivent aussi cette route.

Il est à remarquer qu'on ne peut aborder à Port-royal que de jour, & qu'on ne peut sortir de son Port quand le Soleil est levé, parce que les vents de terre s'élèvent la nuit, & qu'au contraire durant le jour il regne continuellement des brises qui soufflent de la mer contre les côtes.

Pour revenir de la Jamaïque en Europe, ou dans quelque Port des

96 H I S T O I R E
colonies établies sur le continent
de l'Amérique, on a deux navi-
gations à choisir, mais toutes deux
dangereuses. L'une est en prenant
par le détroit de Bahama, l'autre
en prenant par le passage sous le
vent.

Les courans du canal de Bahama
qui s'opposent aux vaisseaux qui
viennent d'Europe ou des colonies
septentrionales à la Jamaïque, les
favorisent dans leur retour. Outre
cet avantage, il y en a un autre à
prendre sa route par-là. Un bâti-
ment qui sort de Port-royal pour
aller chercher le canal de Bahama,
a le vent de commerce favorable
jusqu'au cap S. Antoine, extrémité
occidentale de l'isle de Cuba; ce
qui fait une traversée de 200 lieues.
Mais aussi quand il vient à doubler
ce cap pour cingler vers le golphe
de Floride, il se trouve qu'il a à
l'avant le même vent qu'il avoit à
l'arrière. Alors on perd plus de
temps

temps par les sinuosités qu'on est obligé de faire, qu'on n'en avoit gagné par la rapidité avec laquelle on étoit venu jusques-là de la Jamaïque. Tandis qu'on lutte contre les vents, on court risque d'être enlevé par les Gardes-côtes de la Havane. Supposé qu'on leur échappe, tous les périls ne sont pas encore passés. On peut se perdre sur les écueils qui bordent les côtes de la Floride, & sur lesquels les courans portent avec violence.

Le passage sous le vent n'a pas moins d'inconvénient; il se termine à une isle que les Anglois appellent Crooked-island. De Port-royal à cette isle il y a un trajet de 180 lieues; il faut passer par un détroit que forment, comme je l'ai déjà dit, S. Domingue & Cuba. Ces isles sont à l'est de la Jamaïque. Le vent de *commerce* souffle de l'est à l'ouest, non pas à la vérité toujours directement, il varie du Nord-est

au Sud - est. Mais ces variations n'empêchent pas qu'il n'arrive fréquemment que, pour aller de Port-royal au cap Morant, qui est à l'Est de cette place, & qu'il faut doubler avant d'embouquer le détroit, les vaisseaux soient quelquefois un mois & même six semaines ; encore y en a-t-il eu qui après avoir combattu tout ce temps, & avoir été maltraités, ont été contraints de revenir à Port-royal.

La vraie saison pour entreprendre ce passage, est entre le mois de Décembre & celui de Mai. Le vent de *commerce* & les courans s'affoiblissent quelquefois alors vers le soir d'une manière très-sensible, & les vents qui s'élèvent de terre en même temps, sont extrêmement forts. Quand on sçait profiter de ces circonstances, on peut doubler le Cap-Morant en une nuit. Mais ces facilités n'ont point lieu du mois de Mai au mois de Décem-

bre. Les Brises qui soufflent de la mer, sont si fortes en Juillet, Août & Septembre, qu'elles ne permettent pas de s'éloigner des côtes.

Après avoir doublé le Cap-Morant, il faut éviter les Gardes-côtes, tant Espagnols que François. La chose n'est pas aisée, car on est obligé de ranger S. Domingue de fort près, de peur d'être poussé par le vent sur les basses qui se trouvent entre la Jamaïque & Cuba. Arrivé à Crooked-island, un bâtiment n'est pas hors de danger; car les Espagnols, quand ils sont les plus forts, visitent aussi rigoureusement un vaisseau qu'ils rencontrent à cette hauteur, que si il étoit à une portée de mousquet des côtes de Cuba & de S. Domingue.

Le Commerce de contrebande des Anglois avec les colonies dépendantes de la Couronne d'Espagne en Amérique, eut son origine sur la fin du dernier siècle.

Détail sur le commerce de contrebande des Jamaïcains avec les Espagnols.

cle. Les Espagnols reçurent alors des Anglois par le canal d'une compagnie Portugaise , fermière de l'Assiente, une partie des Nègres dont ils avoient besoin, au lieu qu'auparavant ils n'en achetoient point. Guillaume III, avoit procuré à ses Sujets cette branche de négoce , en permettant à cette compagnie de traiter avec eux & d'avoir un Agent à la Jamaïque pour l'achat des noirs.

Les Anglois regardent ce traité comme la cause du commerce qu'ils ont fait depuis avec les Espagnols en Amérique. Avant la révolution, ces deux Nations n'exerçoient ensemble aucun trafic dans ces quartiers. La fréquentation inévitable qu'occasionna entr'elles la fourniture des Nègres, diminua l'éloignement réciproque qu'elles avoient l'une pour l'autre. La Jamaïque devint le magasin de la nouvelle Espagne, & de la Pro-

DES ANTILLES ANGLOISES. 101
vince de terre ferme : ces deux
vastes contrées envoioient une
partie de leurs richesses dans cette
Ile. On dit que les Jamaïquains
faisoient avec elles un commerce
de plus de 250,000 livres ster-
lings par an. Ce commerce légi-
time, pour ce qui concernoit les
négres, étoit de contrebande pour
le reste ; il s'exerçoit de la part des
Anglois, sous la protection de leurs
vaisseaux de guerre. Il continua
sur ce pied jusqu'en 1702, qu'il
vint d'Angleterre des ordres au
Gouverneur de la Jamaïque de ne
le plus favoriser, à cause d'un
traité passé en Europe entre l'An-
gleterre & la Hollande.

Malgré les traités & malgré les
défenses des Cours d'Espagne &
& d'Angleterre, ce commerce
clandestin n'a point encore pû être
arrêté. Les Colons Espagnols, en
sont aussi curieux que les Anglois.
Ceux-ci l'exercent les armes à la

Essai sur
les intérêts
du com-
merce ma-
ritime.

main. Les capitaines de leurs vaisseaux de guerre , ne se font pas un scrupule de les protéger ; & ils s'y portent d'autant plus volontiers , que les capitaines marchands leur payent cinq pour cent de leur vente pour ce service.

L'auteur du livre intitulé : *The importance of the Britcic , plantations in America , &c.* place l'époque du commerce des Anglois avec les Espagnols en Amérique , à l'année 1670 , dans laquelle Charles II. conclut avec l'Espagne un traité de paix , qui fut signé à Madrid par le chevalier Guillaume Godolphin , & par le comte de Peguaranda plénipotentiaires des deux couronnes. Le sentiment que j'ai adopté , est le plus suivi.

On ne fera peut-être pas fâché de voir ici de quelle maniere les Anglois se conduisent dans ce commerce. Le marchand ou le maître du vaisseau qui fait ce tra-

DES ANTILLES ANGLOISES. 103
fic, vient premièrement à la côte
proche Porto-Bello en temps de
paix. Car, en temps de guerre,
il se tient dans un Havre éloigné
de quatre milles de la ville. De-
là, il envoie quelqu'un de son
équipage qui parle Espagnol, aver-
tir les marchands de son arrivée.
Ceux-ci assignent le jour & le lieu
où l'on doit leur envoyer la cha-
loupe. Ils viennent ponctuellement
au jour & lieu assignés; & étant
convenus de prix, soit pour les
négres ou toute autre marchan-
dise, ils retournent à la ville cher-
cher leur argent. Ils reviennent
payer, & emportent alors leurs
emplettes. Un vaisseau interlope,
est quelquefois cinq à six semai-
nes sur la côte, sans cesser de com-
mercer avec les Espagnols. Car,
aussi-tôt que la première nouvelle
de son arrivée est sçue, elle se
répand de tous côtés parmi les
marchands, & il en vient même de

Panama déguifés en payfans, montrés fur des mules , qui portent leur argent dans des jarres remplies de farine , qu'ils feignent de conduire à Porto-Bello. Malgré ce déguifement , la crainte d'être découverts les oblige à marcher par des chemins détournés. Après avoir payé les marchandifes qu'ils ont prises , ils les partagent en petits paquets tels qu'un homme les puiſſe porter. Ils en chargent les nègres qu'ils viennent d'acheter , ſe muniffent de proviſions , & regagnent leur demeure en évitant les grandes routes.

On diſoit en 1739 , que le commerce indirect de l'Angleterre avec les Indes Eſpagnoles par la Jamaïque , lui avoit valu plus de quinze cens millions tournois ; & cela n'eſt pas étonnant , ſi l'on en juge par ce que la France en a tiré elle-même pendant le peu de temps qu'il lui a été permis

d'y commercer en droiture.

Les Anglois possèdent des habitations en quelques endroits des côtes qui bordent la baye de Campêche & celle des Honduras. Ce sont les Jamaïquains qui les ont formées. Ceux qui les occupent, s'employent à la coupe du bois d'Inde, qui a pris le nom de Campêche, de la partie du Yucatan, d'où on a commencé à en apporter en Europe.

*Commerce
du bois de
Campêche.*

Les Espagnols ont long-temps été les seuls maîtres de ce négoce ; & les Anglois ne le partagent avec eux, qu'en s'y soutenant à force ouverte. Autrefois, lorsque l'Espagne & l'Angleterre étoient en guerre, ils alloient enlever sur le bord de la mer, aux environs de la ville de Campêche, le bois d'Inde qui y étoit tout coupé & prêt à être embarqué. Mais les Espagnols ayant fait fortifier les lieux où ils l'amaassoient, & d'ailleurs la paix

*Diction-
naire du
commerce.*

étant rétablie entre les couronnes , les Anglois n'osèrent plus s'en procurer par des violences aussi déclarées.

Fondés sur ce que les Indiens qui habitent les forêts qui bornent la Baye , sont du nombre de ces *Indios-Bravos* , qui ont toujours maintenu leur liberté , ils prirent le parti d'y aller couper eux-mêmes ce bois si estimé. L'entreprise rencontra des obstacles de la part des Espagnols qui vinrent troubler les Anglois dans leurs travaux. Ceux-ci qui étoient *des déterminés* , accoutumés la plupart à la piraterie , les reçurent si vigoureusement , que l'ardeur de leurs ennemis se rallentit.

Ils s'établirent dans ces cantons à 15 lieues de la ville de Campêche , autour de deux criques éloignées de la rade de près de huit lieues. Ils y bâtirent des huttes pour se loger , & une es-

pèce de fort ou retranchement, pour garder leurs provisions. Sur la fin du dernier siècle, ils étoient environ deux cens dans ce poste, qui s'occupoient à couper du bois. Ils en donnoient une tonne pour trois livres sterlings, qu'ils recevoient en denrées de diverses sortes. Ce même bois porté à Port-Royal, y étoit vendu le double.

Le commerce de bois de Campêche que faisoient les Anglois, étoit devenu par-là si considérable, que suivant un rapport du committé de commerce fait en 1717, il entra en 1715 à Londres 5,863 tonnes de ce bois. En comptant selon 'a supposition ordinaire, que Londres fait le tiers du négoce de la Nation, il résulte qu'il étoit entré cette année dans la Grande-Bretagne, 17,589 tonnes de bois de Campêche.

Les difficultés & les dangers qui accompagnent la coupe du bois

d'Inde dans le voisinage de la baye de Campêche, ont porté les Anglois à tenter de s'en pourvoir dans les forêts qui s'étendent autour de la baye des Honduras. L'entrée de cette baye est très-difficile; il faut passer sur une barre large de deux ou trois milles, sur laquelle on ne trouve que onze pieds d'eau.

Quand un vaisseau vient y trafiquer, aussi-tôt qu'il a passé la barre, il tire un coup de canon afin de faire connoître son arrivée. Les coupeurs de bois se présentent pour troquer leurs buches contre des liqueurs fortes, du vin de Madere, des toiles, des chapeaux, des fouliers. Avec la valeur de 40 Shellings de ces marchandises estimées sur le pied qu'elles courent en Europe, on a une barique de bois. Les colonies Angloises du nord de l'Amérique, leur vendent des provisions de bouche.

Les matelots se détachent quelquefois , & vont chercher eux-mêmes les buches dans des esquifs, en remontant l'espace de trente milles, une riviere qui se décharge dans la baye.

Lorsque les coupeurs de bois veulent se mettre à l'ouvrage, ils commencent par choisir un terrain bien fourni d'arbres. Ils y bâtissent ensuite des huttes, y dressent des tentes, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient abattu tous les arbres des environs, & qu'ils les aient mis en état d'être embarqués : ce qui consiste à en enlever l'écorce & à les tailler en buches. Ils ont trouvé moyen d'engager les Indiens à les aider.

Les gardes-côtes Espagnoles viennent souvent pour troubler les vaisseaux qui trafiquent dans la baye des Honduras & dans celle de Campêche. Mais la plûpart du temps il s'y en rencontre assez à

la fois pour n'avoir rien à craindre. Quelquefois aussi les Espagnols en prennent quelques-uns malgré ce danger ; le commerce qui se fait dans ces deux bayes , est très-avantageux. Le bois qu'on en rapporte , est beaucoup plus recherché que celui qui vient de la Jamaïque ou des autres Antilles.

Autrefois, le bois de Campêche valoit 30 & 40 livres sterlings la tonne. On l'achetoit alors des Espagnols. Aujourd'hui il ne coûte en Angleterre que 8 livres sterlings. On doit cette réduction aux *nouveaux Anglois* , qui ont tenté les premiers d'aller couper eux-mêmes le bois dans les forêts voisines de Campêche.

CHAPITRE IV.

I. *Des isles Lucayes ou de Bahama.* II. *Des isles Bermudes ou isles de l'Eté, où l'on traite en peu de mots de l'établissement, des productions naturelles, de l'état & du commerce de ces isles.*

I. **L**Es isles Lucayes ou de Bahama, sont au nombre de 4 à 500. La plus grande partie ne sont, à proprement parler, que de petits rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation de ces isles extrêmement dangereuse, dans le mauvais temps. Bahama qui leur donne son nom, ainsi qu'au détroit par lequel débouquent les flottes Espagnoles qui reviennent de l'Amérique, fut découverte en

*Des isles
Lucayes ou
de Bahama.*

1512 par Jean Ponce-de-Léon. Elle a 13 lieues de long & 8 de large. Sa situation est au vingt-fixième degré, 45 minutes latitude nord.

Les Anglois n'ont connu ces isles que vers l'an 1667. Une tempête fit découvrir à William Sagle, comme il alloit à la Caroline, celle de la Providence, qui est la principale d'entre elles. De-là vient qu'elle fut appelée d'abord de son nom. Mais dans un second voyage, il lui donna celui qu'elle porte aujourd'hui. Sagle étoit employé par les propriétaires de la Caroline. Le détail qu'il leur fit de sa découverte, porta quelques-uns d'entre eux à en demander la concession. Elle leur fut accordée pour tous les pays & isles qui pouvoient se trouver dans ces parages entre le vingt-deuxième & le vingt-septième degré de latitude septentrionale.

L'isle de la Providence est située sous le vingt-cinquième degré de latitude nord. Sa longueur n'excède pas 28 milles ; & sa plus grande largeur 11 milles. Les nouveaux propriétaires la choisirent pour y former un établissement. Ils le commencerent en 1672. Les Espagnols ne le laisserent pas long-temps subsister. Ils firent 7 ou 8 ans après, une descente dans cette isle, & y détruisirent tout ce qu'ils en purent emporter.

En 1690, les Anglois essayèrent de nouveau d'y jeter les fondemens d'une colonie ; ils réussirent si bien cette seconde fois, que trois ans après, le principal des établissemens qu'ils y avoient faits, parut digne de porter le nom de ville. On l'appelle Nassau. On y comptoit, dès ce temps-là, 160 maisons. La colonie continua de prospérer en peu de temps ; on y vit quatre cens négres employés par

leurs maîtres à la culture des terres, & particulièrement à celle des cannes à sucre, pour la préparation desquelles quelques colons construisirent des moulins.

Quoique les vexations d'Elias Haschett, nommé vers l'an 1700 gouverneur de cette colonie, en eussent arrêté les progrès, ces commencemens promettoient des suites heureuses, lorsqu'en 1703 les Espagnols & les François vinrent de nouveau saccager cette colonie. Ils en firent le gouverneur prisonnier, pillèrent la ville de Nassau & la brûlèrent; ils emmenerent aussi les nègres avec eux. Les colons qu'ils laisserent dans l'isle, découragés par la perte totale de leurs biens, se retirèrent les uns à la Caroline, les autres à la Virginie & à la nouvelle Angleterre.

Les Lucayes demeurèrent abandonnées par les Européens, jus-

qu'à ce que les Pirates , qui infectoient la mer du nord , choisirent la Providence pour le lieu de leur retraite. De-là ils faisoient des courses qui gênoient infiniment le commerce. Le dommage qu'ils caufoient à la nation Angloise , & l'intérêt qu'elle prenoit à la possession de ces isles , engagea le parlement d'Angleterre , qui ne voyoit pas dans les ministres assez de zèle pour les intérêts du royaume , à demander dans plusieurs adresses, à la reine Anne & à George I, la destruction des forbans qui écumoient les mers de l'Amérique , & le recouvrement de la Providence qu'ils occupoient.

George I. déféra à leurs remontrances. Il envoya le capitaine Wooder-Rogers , avec deux vaisseaux de guerre pour chasser les corsaires de leur retraite , & se remettre en possession des isles de Bahama. En même-temps , afin de

Histoire
des pirates
Anglois
par John-
son.

faciliter l'expédition , ce monarque publia une proclamation par laquelle il accordoit une amnistie aux pirates qui se rendroient dans un certain espace de temps qu'il limita. On envoya cette proclamation à la Providence , avant l'arrivée du capitaine Rogers. Elle produisit l'effet qu'on en espéroit. Le plus grand nombre de ces malheureux accepta le pardon qui leur étoit offert , & se joignit à la colonie que ce capitaine amenoit avec lui d'Europe.

Sous l'administration de Rogers , cette colonie se fortifia promptement. Peu d'années après son rétablissement , on comptoit 300 maisons dans la ville de Nassau , & plus de 1 , 500 Anglois répandus dans les isles Lucayes. La plus grande partie résidoit à la Providence , à Bahama , à Eleuthere , à Harbons-Island , à Green-Turtle. Dans les autres isles , il n'y

avoir que quelques familles en très-petit nombre. Les choses sont à présent à-peu-près sur le même pied. Il est vraisemblable qu'elles y resteront jusqu'à ce que les habitants sçachent mieux mettre en valeur le sol qu'ils cultivent. Celui de Bahama est très-riche.

On a tiré, autrefois de cette île, du *guaiacum*, du sassafras, de la falsepareille, & du bois rouge. Elle ne donne aujourd'hui que du maïs & un peu de gibier. Celle de la Providence n'a fourni jusqu'à présent, que du bois de brésillet & du sel. Il est vrai que cette dernière marchandise qui se fait à Auma, trouve un très-bon débit dans les colonies du continent & dans les Antilles. Mais sans diminuer ces productions, on pourroit y en ajouter d'autres qui délivreroient les Anglois de cette colonie, de la dépendance où ils sont de la Cara-

line pour les provisions de bouche les plus nécessaires.

Cet article doit les intéresser , d'autant plus que leur négoce principal consiste dans la vente qu'ils font de ces mêmes provisions aux vaisseaux que les tempêtes poussent vers leurs isles , ou qui manquent de rafraîchissemens. En effet , excepté le bénéfice que ce négoce leur offre , ils n'ont pas d'autres ressources pour se procurer les besoins de la vie , que le pillage des vaisseaux échoués sur leurs côtes , & le commerce qu'ils entretiennent avec les pirates.

La situation des Lucayes dans le voisinage de S. Domingue & de la Havanne , où les gallions & la flotte se rassemblent pour faire voile de conserve en Europe , favorise le commerce clandestin qui se fait avec ces deux isles. D'ailleurs , la possession des Lucayes n'est pas aussi avantageuse aux An-

glois que l'on le croit communément parmi eux. C'est sans fondement que l'on a pensé chez cette nation que l'on pouvoit établir des croisières dans le détroit que ces Isles bordent, & arrêter de-là facilement le cours du commerce des Espagnols. Aux raisons qui se tirent de la force des courans qui régnerent dans ces parages, & du grand nombre d'écueils dont le détroit est parsemé, il faut ajouter que les Isles de Bahama ne peuvent admettre dans leurs ports que des vaisseaux de 40 pièces de canon ; peu capables, par conséquent, à en juger par le cours ordinaire des choses, d'attaquer des navires armés, comme seroient armés les gallions, si le passage étoit dangereux.

On ne doit pas omettre que S. Salvador une des Lucayes, est la première terre que Christo-

phle Colomb ait vûe en Amérique ; les Anglois appellent cette Isle Cat - Island ; les Sauvages la nommoient Guanahami.

II. Les Isles Bermudes prirent leur nom de Jean Bermudés , qui les découvrit le premier en 1527 , en allant aux Indes Occidentales. En 1572 , Philippe II. en fit une concession à un Portugais nommé Ferdinand Camelo , qui ne s'en mit pas en possession.

*Des Isles
Bermudes
ou Isles de
l'Eté.*

Les Anglois les ont connues par le moyen d'un Marin de leur Nation , appelé *Henry May* , qu'une tempête y jetta , en 1593 , étant comme passager sur un vaisseau François commandé par le capitaine de la Barbotiere , qui revenoit de Saint-Domingue en France. *Henri May* de retour en Angleterre donna une relation de ces Isles qu'on

qu'on oublia bien-tôt. Le chevalier George Sommers, & le chevalier Thomas Gated, ayant échoué au milieu d'elles dans l'année 1609, cet accident en fit parler un peu plus que la première fois : personne ne pensa cependant alors qu'elles méritassent qu'on s'y établît, & l'idée n'en vint que quelque-temps après, lorsque Sir Georges y eut fait un voyage exprès.

Les Bermudes ont reçu de cet Anglois, le nom de *Sommers-Islands* [isles de Sommers] que les matelots de sa nation prononcent par corruption, *Summers-Islands* : ce qui, dans leur l'ange, signifie *isles de l'Eté*. On a d'autant plus volontiers adopté leur méprise, que ces isles sont dignes d'un pareil nom par la douceur du climat sous lequel elles sont situées.

Les Bermudes se trouvoient dans l'étendue de la concession

faite à la compagnie de la Virginie; plusieurs des intéressés, jugerent qu'il seroit de son avantage d'établir une correspondance entre elle & l'Angleterre. Mais le plus grand nombre des associés ne voulant point entrer dans la dépense qu'entraîne un nouvel établissement, la compagnie vendit ses droits sur ces isles, à 120 de ses membres qui obtinrent une chartre particulière de Jacques I, & devinrent par-là, les seuls propriétaires des Bermudes.

La nouvelle compagnie envoya en 1612, environ soixante personnes dans sa concession pour y former un établissement sous les ordres de Richard Moor. Cette colonie se fixa sur l'isle la plus grande. Elle y jetta les fondemens d'une ville à qui elle donna le nom de S. George; d'où l'isle même prit le sien. Cette ville est aujourd'hui une des plus fortes, & des

DES ANTILLES ANGLOISES. 123
mieux bâties qui se voyent dans
les colonies Angloises en Améri-
que.

Aux soixante personnes en-
voyées par la compagnie en 1612 ,
il s'en joignit bien-tôt un plus
grand nombre , attiré moins par
l'appas d'un commerce lucratif ,
que par l'avantage de jouir de l'air
pur qu'on respire aux Bermudes.
La plûpart des familles qui de-
meurent dans ces isles , s'y sont re-
tirées avec des biens considéra-
bles ; invitées uniquement par la
douceur du climat ou par l'espé-
rance d'y trouver la liberté de
conscience. Le nombre des habi-
rans monte environ à 10 , 000
ames.

Ces colons contens des produc-
tions naturelles que leur offrent
leurs plantations , s'adonnent peu
au négoce. Il est vrai qu'elles leur
laissent peu de choses à desirer ;
soit pour la satisfaction des be-

soins essentiels, soit pour les douleurs de la vie. Ils envoient cependant quelques rafraîchissemens dans les autres colonies Angloises en Amérique avec des bois de construction ; & ils exportent en Angleterre un peu de tabac, de limons, des oranges d'une grosseur prodigieuse & d'un goût délicieux.

Nouveaux
voyages
aux îles
Françoises
de l'Amérique.

Autrefois, ils y joignoient des chapeaux de paille faits très-proprement. Les dames Angloises d'Europe les recherchoient alors. Mais leur goût à changé. Depuis quelques années, on n'apporte pas non plus en Europe de leurs oranges. Les brigantins, les chaloupes & d'autres sortes de bâtimens de mer qu'ils construisent, ont formé pendant long-temps la partie la plus considérable de leur commerce : cette branche commence aussi à s'affoiblir, à cause que les cédres dont ils les fabri-

quoient , deviennent rares dans leurs forêt. Du temps de la reine Anne , ils possédoient plus de cent voiles ; aujourd'hui , ils n'en ont pas la moitié. L'arbre du bois duquel ils construisent leurs bâtimens de mer , & que nous avons appelé ici *cédre* pour nous conformer à l'usage des Anglois , est connu plus généralement sous le nom d'*acajou* parmi les François.

Les Bermudes gissent à plusieurs centaines de lieues de la terre ferme. De ces isles , au Cap Hattoras dans la Caroline , il y a 300 lieues ; des mêmes à S. Domingue 400 ; & à la Grande-Bretagne 1 , 600. Leur situation est entre le trente-deux & le trente-troisième degré. On en compte environ 400. Elles sont renfermées dans une étendue de six ou sept lieues. Il n'y en a pas la moitié d'habitée. Et (hormis l'isle S. George , la plus considérable de toutes ,) les autres n'ont

qu'un petit nombre d'habitations éparſes de côté & d'autre.

Dans les premières années de la fondation de cette colonie, l'air y étoit ſi ſain, que les malades des Antilles alloient ſ'y rétablir ; comme les Anglois d'Europe viennent à Montpellier, lorsqu'ils ſont attaqués de la conſomption. Depuis quatre-vingt ans, les ouragans inconnus auparavant aux Bermudes, y ont changé la diſpoſition de l'air. Il y règne aujourd'hui autant de maladies qu'ailleurs.

Le célèbre Edmond Waller, un des plus aimables hommes & des plus beaux eſprits qui ayent orné la cour de Charles I. & celle de Charles II, celui à qui Dryden confeſſoit devoir l'harmonie de ſes vers, ſ'eſt donné la peine de célébrer les Bermudes dans un poème intitulé : *The Battle of the Summers-Islands*. Ayant été ban-

ni pour avoir conspiré contre le long-parlement , dont il étoit membre ; il se retira dans ces isles & y passa quelque-temps. Il en étoit co-propriétaire.

La disette d'eau de source est le seul désagrément dont les habitans des Bermudes ayent à se plaindre. Ils y suppléent par celle qu'ils tirent des citernes , où l'eau des pluies se rassemble , & des puits qu'ils ont creusés. Cette dernière à un goût un peu somache. Les marchandises d'Europe qui leur conviennent , sont particulièrement des vins , des eaux-de-vie , des farines , des chairs salées d'Irlande , des étoffes , des toiles , de la quincaillerie & de la menue mercerie.

Ces isles sont très-commodes pour le commerce des colonies Angloises du nord de l'Amérique , avec celles des Antilles. Les vaisseaux qui font cette navigation ,

les trouvent, pour ainsi dire, sur leur route ; ou du moins , ne sont pas obligés de s'en éloigner beaucoup pour y aller prendre des rafraîchissemens lorsqu'ils en ont besoin. C'est-là la principale utilité que les Anglois en retirent. Car , les productions des Bermudes , ne forment pas un grand poids dans la balance de leur commerce. Ils espèrent y récolter de la soye & de la cochenille. C'est dans cette vûe qu'un marchand de Londres s'est donné la peine de rassembler & de faire imprimer à ses propres dépens, tout ce qui a été dit ou écrit sur ces deux objets ; & l'a fait distribuer *gratis* à la Caroline, il y a quelques années , & aux Bermudes , afin d'instruire les colons dans la maniere de se procurer d'amples récoltes de ces matières : action digne de servir d'exemple & de passer à la postérité , comme un monument de l'esprit de pa-

triotisme, & d'autant plus recommandable qu'elle est simple en elle-même; fournissant peu à l'ostentation & à la vaine gloire, elle est la preuve d'un vrai zèle pour le bien public.

Le gouvernement des Bermudes, ressemble beaucoup à celui de la Virginie. Le roi nomme le gouverneur & le conseil. Le peuple choisit ses représentans qui composent une assemblée générale.

L'isle S. George est défendue naturellement par les bois très-hauts & très-escarpés qui l'entourent. Aux fortifications naturelles, l'art a ajouté de très-bons châteaux & des batteries de canon bien entretenues qui commandent tous les chenaux & toutes les avenues par où l'on peut approcher.

CHAPITRE V.

Règlemens & statuts concernans les colonies Angloises. I. Articles de l'acte de navigation relatifs à ces colonies. II. Ce que l'on appelle, l'acte de commerce. III. Autres actes. IV. Altérations de l'acte de navigation relativement aux colonies : droits appellés, plantations-duties. V. Retablissement de l'acte de navigation dans sa premiere force à l'égard des colonies. VI. Institutions du committé pour le commerce & les plantations.

*Règlemens
& statuts.*

A Vant l'acte de navigation dressé par Cromwel en 1651, les colonies Angloises avoient la liberté d'exporter les denrées de leur crû, aux marchés.

DES ANTILLES ANGLOISES. 131
de l'Europe qu'elles jugeoient à
propos de choisir ; & leurs vais-
seaux ne touchoient en Angleter-
re , qu'autant qu'ils y trouvoient
de l'avantage. Leurs ports étoient
de même ouverts à tous les vais-
seaux de l'Europe ; & les Anglois
qui y chargeoient des marchan-
dises pour l'Espagne , l'Italie , &c.
n'étoient pas dans la nécessité de
revenir mouiller en Angleterre
avec leur cargaison avant de la dé-
barquer à sa destination. Cette li-
berté favorable à l'établissement
des colonies Angloises , y produi-
soit un courant de commerce qui
les enrichissoit , mais qui détrui-
soit l'utilité dont les colonies doi-
vent être à l'état qui les a fondées.
En effet , la Hollande profitoit
plus de leurs progrès , que l'An-
gleterre même. Il étoit ordinaire
de voir à la Barbade , dix vaisseaux
appartenans aux sujets de cette Ré-
publique , pour un navire Anglois.

Il y a lieu de penser que cet effet d'un commerce illimité dans les établissemens Anglois, a principalement donné lieu à l'acte de navigation. L'examen des moyens convenables pour assurer à l'Angleterre les fruits qu'elle devoit retirer de ses colonies, conduisoit naturellement à un système général de restrictions pour tous les ports situés dans l'étendue des domaines de la couronne Britannique.

*Articles de
l'acte de na-
vigation re-
latifs aux
colonies.*

I. L'acte que ce système à produit, commence, comme naturellement il devoit commencer, par ce qui concerne les colonies Angloises. C'est par ce rapport seul, qu'il en est ici question. Cet acte embrasse celles qui sont situées en Asie, en Afrique & en Amérique. Il établit qu'il n'y sera importé & qu'il n'en sera exporté aucune marchandise, que sur des vaisseaux appartenans à des ha-

bitans d'Angleterre , d'Irlande , de la principauté de Galles ou de la ville de Berwick , où bien construits dans les colonies mêmes , & appartenans aux colons qui y sont domiciliés. Outre cette condition , qui regarde la qualité du bâtiment , on exigeoit encore autrefois , que le maître & les trois quarts de l'équipage fussent Anglois , c'est-à-dire , sujets du roi d'Angleterre. Dans la treizième année du règne de George II , cette clause fut altérée ; il suffit présentement que le quart de l'équipage soit national. Si un vaisseau qui entreprend de charger quelques denrées dans les colonies Angloises , ou d'y en importer , manque de quelques-unes de ces circonstances , il est saisi & confisqué avec tous ses agiëts & les marchandises qui se trouvent dessus. Un tiers de la confiscation appartient au roi , un tiers au gou-

verneur de la colonie, où la saisie est faite, & un tiers au dénonciateur.

La seconde section de cet acte, porte qu'aucun étranger qui ne sera point naturalisé ou denisé (a) ne pourra faire aucun commerce dans les colonies Angloises, ni y exercer l'emploi de facteur, sous peine de confiscation de tous ses biens. Les gouverneurs sont obligés de prêter serment à leur installation, qu'ils tiendront exactement la main à l'exécution de cette loi, sous peine d'être rappelés & de payer une amende de 1, 000 livres sterlings.

Pour laisser moins lieu de contrevenir au premier article de l'ac-

(a) Il y a deux façons en Angleterre d'acquiescer le droit de *naturalité* ; sçavoir, par l'autorité du parlement, ou par celle du roi. On appelle *naturaliser*, c'est à-dire, naturalisé, celui qui a acquis ce droit par l'autorité du parlement ; & *deniser* ou denisé, celui qui n'en jouit que par l'autorité du roi.

te de navigation , la section troisiéme déclare, qu'aucunes productions d'Afrique , d'Asie ou d'Amérique , ne pourront être importées dans les ports d'Angleterre ou d'Irlande , que sur des vaisseaux de la qualité & équipés de la manière qu'il prescrit. A l'égard de la manière dont les équipages doivent être composés , nous venons de dire qu'elle a été changée par des réglemens modernes.

Ces dispositions , en ne permettant aux étrangers d'exercer aucun négoce dans les colonies mêmes , y donnoient nécessairement beaucoup plus de part aux Anglois. Mais elles ne suffisoient pas pour faire aboutir en Angleterre , comme à un centre commun , toutes les richesses qui naissoient de ce négoce. On y pourvût en partie par les Sections dix-huitième & dix-neuvième.

La dix-huitième , défend d'ex- *L'énumé-
ration.*

porter le sucre, le tabac, le coton, l'indigo, le gingembre, les bois de teinture du crû des colonies, à aucune place, que d'une de ces colonies à une autre dépendante aussi d'Angleterre, ou à quelques autres ports, soit de l'Angleterre même ou de l'Irlande, sous peine de confiscation de ces marchandises & du vaisseau avec ses agrêts, applicable, moitié au roi, & l'autre à celui qui fera la saisie ou qui la poursuivra. Cet article de l'acte de navigation, est, ce que l'on appelle *l'énumération*. Aux marchandises qu'il spécifioit, on en a joint d'autres sous différens régnes, telles que le ris, la mélasse, le castor, les fourrures, le cuivre, la poix, le goudron, la térébenthine, les mâtures, les vergues.

La dix-neuvième Section ordonne, que les propriétaires d'un vaisseau qui sort des ports de l'An-

Angleterre ou de l'Irlande , pour aller à une colonie Angloise en Amérique , en Asie ou en Afrique , donnent aux principaux officiers de la Douane , érigée dans le port d'où le vaisseau met à la voile , une caution de 1 , 000 livres sterlings , si ce bâtiment est au-dessous de 100 tonneaux ; & de 2 , 000 livres sterlings s'il est au-dessus. Par cette caution , ils doivent garantir que leur navire reviendra directement en Angleterre ou en Irlande , s'il charge dans les colonies , où il doit toucher , quelques-unes des marchandises spécifiées dans l'énumération. Les Anglois désignent ces marchandises par un mot général : *Enumeratid commodities* , marchandises dénombrées. Ils les nomment ainsi , à cause que le dénombrement en est fait dans ce que l'on appelle l'énumération.

A l'égard des vaisseaux Anglois venant de quelque port étranger

dans les colonies Angloises, il est enjoint aux gouverneurs d'exiger les mêmes garanties du maître de chaque bâtiment qui y trafique, avant que de permettre qu'il embarque aucune des marchandises dénombrées.

Les colonies s'éleverent contre cette nouvelle police, dès qu'elle fut établie; & elles n'ont jamais cessé de se plaindre du préjudice qu'elle leur a apporté. Il est très-certain en effet, que le cours de leur prospérité a été altéré par-là. Le gouvernement & la législature d'Angleterre, s'attendoient à cet effet; mais le ministère de même que le parlement, considérant que tout l'Empire Britannique ne formoit qu'un seul arbre à divers rameaux, crurent devoir faire refluer vers le tronc des sucres qui se portoient avec trop d'abondance dans quelques branches. Telle fut leur idée : & ils l'ont

suivie aussi long-temps , que la diminution de l'opulence dans leurs colonies , n'a pas affecté le corps général de la nation Angloise. Lorsque les restrictions imposées sur leur commerce ont paru en trop affoiblir le cours , la même autorité qui les avoit établies, les a abolies ou modifiées. On doit pourtant convenir , que , comme il faut que les inconvéniens soient bien sensibles avant que la législature se détermine à altérer ses statuts, les remèdes ne viennent pas toujours assez tôt. C'est ainsi que les limites dans lesquelles l'acte de navigation a resserré trop long-temps le commerce du sucre , à contribué à l'accroissement des sucreries dans les Antilles Françoises. En renchérissant le fret , elles ont diminué les facilités dont les Anglois avoient besoin pour nuire au débit que leurs rivaux faisoient de cette denrée : l'Angleterre a tenté

à la fin , diverses mesures pour regagner un commerce de la perte duquel elle s'est apperçue trop tard. Nous rendrons compte plus bas , des voies qu'elle a prises dans cette intention.

Actes de commerce.

II. Les dispositions de l'acte de navigation que nous avons rapportées , n'avoient pas pourvû à tous les cas dans lesquels on pouvoit frustrer la nation de l'objet qu'elle s'étoit proposé en les dressant : c'est-à-dire , dans lesquels on pouvoit éluder le dessein où elle étoit de s'approprier entièrement le commerce de ses colonies. Trois ans après la passation de cet acte fameux , le parlement ajoûta dans le même esprit , de nouvelles restrictions à celles qu'il contenoit déjà. Il ordonna qu'aucune marchandise du crû de l'Europe , ne pourroit être importée dans aucune place appartenante à la couronne Britannique , en Asie , en Afrique

ou en Amérique, si elle n'avoit pas été embarquée en Angleterre sur des vaisseaux de qualité & d'équipage, prescrits par le statut douzième, car. 2. On excepta de cet assujettissement, le sel destiné pour la pêche de la nouvelle Angleterre, & pour celle de Terre-neuve, les vins de Madere, ceux des Açores; les chevaux d'Irlande & d'Ecosse, & les provisions de bouche du crû de ces deux royaumes. Ce règlement est nommé vulgairement : *The act of trade*, l'acte de commerce. George I. a fait, en faveur de la Pensilvanie; & George II. en faveur de la nouvelle York au sujet du sel, la même exception que Charles II. avoit faite pour la nouvelle Angleterre & pour Terre-neuve.

III. On voit par les statuts précédens, que les vaisseaux appartenans aux sujets de la couronne Britannique qui revenoient de l'A- Autres ac-
tes.

mérique , pouvoient débarquer dans les ports de l'Angleterre ou de l'Irlande indifféremment. Le parlement du premier de ces deux royaumes , attentif à faire servir au bonheur particulier de la nation qu'il représente, les peuples & les pays qui en dépendent , ne tarda pas à supprimer cette liberté. Dans les vingt-deuxième & vingt-troisième année du règne de Char-II. il assérvit tous les vaisseaux revenans de l'Amérique , à ne rapporter leur cargaison que dans les ports de l'Angleterre.

Guillaume III. & ses successeurs jusqu'à George II. suivirent le même système. Ce dernier s'en écarta , & permit en 1733 , d'importer en Irlande des colonies établies en Amérique , toutes les marchandises de leur crû , (excepté les sucres , le tabac , le coton , l'indigo , le gingembre , le bois d'Inde , & les autres bois de

DES ANTILLES ANGLOISES. 143
teinture ; le ris , la mélasse , le
castor , les fourures , le cuivre , la
poix , le goudron , la térébenthine ,
les mâtures , les vergues :)
comme une semblable permission
paroissoit déroger à l'acte 9. ann.
cap. 12. & au statut 2. de la pre-
miere année du règne de George
I. cap. 1. qui prohibent l'importa-
tion en Irlande du houblon qui
n'est pas du crû de la Grande-Bre-
tagne , ce prince déclara l'année
suivante , que ces deux actes con-
tinueroient d'être en vigueur.

IV. Nous avons insinué plus haut, que l'acte de navigation, *Changes
mens faits
à l'acte de
navigation.*
n'étoit plus suivi selon sa premiere
teneur. Les Anglois ont remédié
successivement , tantôt par des dé-
rogations précises , tantôt par de
simples modifications , à une partie
des inconveniens qui naissoient
de ses dispositions. La premiere
altération qu'il souffrit , fut en
1673. L'article dix-huitième de

cet acte, ordonnoit aux vaisseaux qui chargent dans les colonies quelques-unes des denrées dénombrées, d'apporter ces denrées en droiture en Angleterre, sous peine de confiscation en cas de contravention. Sans annuler positivement cet article, Charles II. l'abrogea dans le fait, en imposant par un statut de la vingt-cinquième année de son règne, des droits sur les mêmes marchandises qui feroient embarquées dans les colonies, sans donner caution de les débarquer en Angleterre, ou dans quelque place de la dépendance de l'Angleterre en Amérique. En effet, rien n'obligeoit plus d'observer à cet égard l'acte de navigation, si on se conformoit au nouveau règlement.

Droits appelés plantations-du-
ties.

Les droits établis par ce statut, sont connus sous le nom de *plantations-duties*. Si le maître du vaisseau qui les doit, n'a point d'argent

gent comptant , les officiers de la Doüane peuvent recevoir de lui en payement , une partie des marchandises qu'il se propose de charger proportionnellement à la valeur à laquelle se montent les droits.

V. Cette nouvelle police ne subsista pas long-temps dans son entier. Par un statut passé dans les septième & huitième années de Guillaume III. & qui , rappelant les réglemens antérieurs concernant les colonies , peut être regardé comme un réglemen général à leur sujet ; le parlement rétablit l'acte de navigation dans toute sa première force : il conserva seulement , du statut passé dans la vingt-cinquième de Charles II. la levée des droits qu'il imposoit sur les denrées comprises dans l'énumération : droits que par-là , l'on étoit obligé de payer sans être dispensé de donner caution de

Rétabliſſement de l'acte de navigation dans sa premiere force.

débarquer dans les ports fixés par les loix.

Cet acte ne permet d'admettre dans les colonies aux places de confiance, soit de législature, soit de judicature, soit de finance, que des personnes nées dans l'étendue des domaines du roi d'Angleterre. On a blâmé cette loi, comme capable de dégoûter les étrangers de venir s'établir dans l'Amérique Angloise. Cependant, il y en est passé un grand nombre.

C'est dans le même esprit, que par une autre section, il est défendu aux seigneurs propriétaires de quelques concessions que ce soit dans les isles Angloises de l'Amérique, ou sur le continent de cette partie du monde, de céder leurs droits à des étrangers. Ils ne peuvent non plus les transporter à des sujets naturels de la couronne d'Angleterre, sans la permission du roi. Pour resserrer

leur autorité , on oblige les gouverneurs qu'ils nomment, à obtenir l'agrément de la cour avant d'entrer en exercice ; & à prêter le même serment qu'on exige des gouverneurs nommés par le roi.

Ce statut de Guillaume III. déclare aussi que les colonies ne pourront passer aucun règlement , ni introduire chez elles aucun usage , aucune coutume contraire aux loix d'Angleterre ; & que s'il s'y en établissoit , on n'y auroit aucun égard.

L'attention du parlement d'Angleterre à exiger que les gouverneurs envoyés en Amérique , prêtent serment de faire observer ses loix, a pour cause, une prérogative dont jouissent les colonies. Chacune d'elles, dans son assemblée générale, fixe les appointemens de son gouverneur. L'assemblée se rend plus ou moins difficile sur la somme des appointemens ; selon

que le gouverneur se montre plus ou moins disposé à négliger l'exécution des actes passés en Angleterre qui gênent les colons, ou qui menacent leur liberté.

La dépendance où les assemblées générales, tiennent les gouverneurs à cet égard, est un frein qui contribue à prévenir bien des vexations. Cette considération entre sans doute, dans les motifs qui engagent le parlement à respecter cette prérogative. Protecteur de la liberté légitime des membres de la nation qu'il représente, en quelque lieu de sa dépendance qu'ils résident, il a toujours évité de suivre les représentations des lords commissaires de commerce, qui ont souvent attaqué un droit si avantageux; & même, comme il fait qu'il n'est que trop ordinaire de voir la cupidité & le fol amour de dominer arbitrairement, porter un homme injuste qui a le pouvoir

DES ANTILLES ANGLOISES. 149
en main , à franchir toute sorte de bornes , il a décerné contre les gouverneurs des colonies qui y enfreindraient les loix générales de l'Angleterre , ou les loix particulières des lieux où ils commanderoient, les mêmes peines qui sont infligées pour des prévarications semblables, commises en Angleterre.

VI. Les lords commissaires du commerce dont nous venons de parler , forment un committé qui a inspection sur les différentes branches du commerce de la nation en général, & singulièrement sur les *plantations* , c'est-à-dire , sur les colonies. Guillaume III. l'institua en 1692. Il est composé de quelques seigneurs , & de personnes recommandables par leur capacité. Des fonctions attribuées à ce committé , ses membres ont pris le nom de *lords commissaires du commerce & des plantations*,

*Institution
du commit-
té du com-
mere, & des
planta-
tions.*

en Anglois, *the lords commissioners of trade and plantations*. On les connoît vulgairement sous celui de lords du commerce, *the lords of trade*. Entre ces commissaires, il y en a huit qui ont des appointemens; les autres sont honoraires, ou plutôt, sont membres du *committé* par leur place.



CHAPITRE VI.

Suite du précédent. I. Restrictions mises sur le commerce du ris.

II. Primes accordées pour les munitions navales tirées des colonies Angloises : suppression de ces primes : établissement de nouvelles primes pour le même objet. III. Encouragement donnés à l'importation des bois de charpente , &c. coupés dans les colonies. IV. Précautions prises pour prévenir la destruction des forêts dans les établissemens Anglois en Amérique.

I. **J**USQU'en 1705 , le ris & la mélasse du crû des colonies Angloises , n'avoient point été compris dans le nombre des marchandises spécifiées par l'énumération. Le parlement jugea à pro-

*Restrictions
mises sur le
commerce
du ris.*

pos de les y ajouter par une clause insérée dans le statut 3 & 4 ann. Le ris de la Caroline, trouvoit dès-lors un débit considérable dans le Portugal, où il étoit transporté en droiture. Dès qu'il y avoit paru, il avoit été préféré à celui de Verone & d'Egypte.

Les intrigues d'un capitaine de vaisseau, nommé Cole, qui négocioit en Caroline pour le compte d'une compagnie, firent donner le règlement qui assujettit le transport de cette denrée aux restrictions portées par l'acte de navigation. Ce capitaine s'étant laissé prévenir dans un de ses voyages par d'autres navires, ne put faire en Caroline sa charge de ris pour le Portugal, comme il en avoit le dessein. De retour en Angleterre, il préoccupa un membre du parlement; (M. Loundes qui étoit très-souvent chargé de dresser les bills) de l'idée que l'ex-

portation directe du ris en Portugal , préjudicioit au commerce de l'Angleterre. M. Loundes , envisageant les choses de la maniere dont elles lui étoient présentées ; & les présentant à son tour sous les mêmes faces à la chambre des communes , engagea la chambre à limiter ce commerce.

Cole s'assura ainsi une cargaison pour les années suivantes. Mais ce règlement causa un très-grand tort à la nation. Par la différence du prix du fret & des autres frais de transport qu'il occasionnoit , & par l'obstacle qu'il apportoit à l'arrivée du ris dans la saison propre à la vente. L'augmentation des frais de fret & de transport , suffisoit seule pour affoiblir le cours de ce commerce. Elle étoit de 50. pour cent ; aussi les marchands qui l'exerçoient , le virent-ils bien-tôt se rallentir

d'une maniere très-sensible.

Leurs exportations déchûrent en peu de temps de plus de trois quarts ; ou plutôt , ils ne vendoient plus , pour ainsi dire , leur ris que quand les récoltes manquoient dans le Milanés & dans l'Egypte. Cette denrée restoit dans leurs magasins. Et comme on a beaucoup de peine à la garder d'une année à l'autre , à cause que la vermine s'y met aisément , & que pour peu qu'elle soit gâtée , elle ne convient plus qu'au bétail ; ils se passoit peu d'années sans qu'ils souffrissent des pertes considérables.

Ils s'empresserent de présenter des plaintes au parlement sur la déca'ence de leurs affaires , & de demander que l'on y apportât remède. Les mouvemens qu'ils se donnerent à ce sujet , demeurèrent long-temps infructueux. Ce ne fut que sous George II. que

l'on eut quelque égard à leurs remontrances ; & même le parlement se contenta de modifier le règlement dont ils demandoient l'abolition. Il passa un acte en 1730 , en vertu duquel , les vaisseaux Anglois peuvent aller en droiture dans tel port de l'Europe que ce soit , au Sud du cap de Finisterre , débarquer le ris qu'ils ont chargé en Caroline , sans être obligés d'aborder en Angleterre auparavant. Mais il leur est ordonné d'y mouiller après avoir vendu leur cargaison avant de retourner en Amérique. Pour jouir de l'avantage qu'offre ce statut ; il faut que les intéressés sur un vaisseau qui va à la Caroline , donnent caution qu'il n'enlèvera dans cette colonie , aucune autre marchandise dénombrée au-delà des besoins de l'équipage durant la traversée. On appelle ce statut : *The Carolina act.*

Si la police qu'il établissoit ne donna pas aux marchands de ris toute la satisfaction qu'ils auroient désirée, elle diminua du moins assez les frais qu'exige le transport de cette denrée, pour les mettre en état de ne pas craindre la concurrence dans les marchés étrangers; & en les obligeant de rapporter leurs retours dans la Grande-Bretagne, elle assura à la nation Angloise, autant que l'avoit fait le statut 3 & 4 ann. le bénéfice qu'elle pouvoit retirer de ce commerce. Des clauses particulières, pourvurent à ce que la liberté de l'exportation directe ne nuisît pas au recouvrement des droits auxquels le ris est soumis en Angleterre.

La Caroline doit à ce régime les progrès qu'elle a faits depuis. L'exemple du bien qu'il a produit, a déterminé à l'étendre en 1736 à la nouvelle Georgie, dont

le terrain à peu près semblable à celui de la Caroline , est favorable à la culture du ris.

II. En même-temps que sous la reine Anne , le parlement comprit dans l'énumération , le ris & la mélasse du crû des colonies , il songea à conserver à l'Angleterre , l'argent qu'elle envoyoit tous les ans en Russie , en Norvège & en Suède pour l'achat des munitions navales. Ce furent de nouveaux réglemens établis en Suède sur le commerce du goudron , qui le forcèrent de prendre des mesures à ce sujet. En 1703 , le roi de Suède ne voulut plus laisser les Anglois enlever du bray dans ses états , & ne permit de leur en vendre , qu'autant qu'ils le feroient venir chez eux sur les vaisseaux d'une compagnie à qui il avoit attribué ce négoce. D'un autre côté , la Moscovie prétendit renchérir ses chanvres.

*Primes
accordées
pour les mu-
nitions na-
vales tirées
des colonies
Angloises.*

Il étoit de l'honneur des Ministres & des Législateurs de la nation Angloise, de la soustraire aux vexations que l'on exerçoit sur elle. On essaya dans cette vûe de tirer les munitions navales des établissemens dépendans de la Grande-Bretagne dans le nouveau monde. Pour encourager les habitans fixés dans ces établissemens à seconder un projet aussi utile, le Parlement accorda des primes forts considérables à l'importation en Angleterre de toutes les matieres convenables pour le service de la marine qui proviendroient de l'Amérique Angloise.

Quelques fortes que fussent ces primes, comme durant la guerre où l'Angleterre fut engagée au commencement de ce siècle, elle ne put donner beaucoup d'attention à l'objet qu'elles regardoient; elles ne produisirent pas un grand effet. Le Czar & le Roi de Suede

DES ANTILLES ANGLOISES. 159
& de Dannemarck, persuadés par l'inutilité de cette tentative que l'Angleterre étoit absolument dans leur dépendance pour les munitions navales, persisterent dans le dessein de les lui surprendre, & de l'assujettir aux restrictions qu'ils jugeroient à propos. En cela, contre leur intention, ils servirent les Anglois très-utilement.

Dès que la paix conclue à Utrecht eut dégagé ceux-ci des embarras de la guerre, impatiens de l'espece de joug que l'on vouloit leur imposer, ils penserent sérieusement aux ressources que leur offroient leurs colonies. Le ministere s'empressa de consulter les personnes les plus habiles de la nation sur les moyens de tirer de l'Amérique septentrionale les marchandises que l'on alloit chercher en Norvège, à Petersbourg & dans le golphe Bothnique. Il rassembla des gens expérimentés dans la pré-

paration & le travail de ces matieres , & les envoya dans la nouvelle Angleterre, dans la Caroline & dans les autres gouvernemens situés sur la même côte , afin d'instruire les habitans. Quand ces guides eurent enseigné comment il falloit s'y prendre , le défaut d'occupation parmi les colons , & l'influence de quelques - uns des principaux d'entre eux que l'on avoit engagés à donner l'exemple , en déterminèrent un grand nombre à s'adonner à ces nouvelles manufactures.

Le succès répondit aux soins que l'on avoit pris, du moins à l'égard des principales marchandises que l'on désiroit. La poix, le goudron, la térébenthine, les mâtures, les vergues vinrent en Angleterre en assez grande quantité pour fournir aux besoins du Royaume : il resta même de quoi en réexporter. La poix & le goudron devinrent si

DES ANTILLES ANGLOISES. 161
abondans dans la Grande-Bretagne, qu'en peu de temps leur prix baissa de 50 sterlings à 10 sterlings le baril. Diminution d'autant plus étonnante que le projet de se fournir de munitions navales dans les colonies avoit été traité de chimérique.

Lorsque l'on vit ce commerce bien établi, on crut pouvoir ^{Suppression} supprimer la prime dont on l'avoit ^{des Primes.} favorisé. On se trompa. Les marchandises convenables pour le service de la marine s'achetoient à la vérité à meilleur marché dans les établissemens Britanniques que dans la Baltique ou en Norvège. Cette différence paroissoit devoir suffire pour mettre les Anglois à portée de supplanter les Danois & les Suédois; mais la modicité du prix du fret des munitions navales tirées du nord, contrebalançoit l'inégalité de prix du premier achat; & même malgré cette inégalité,

faisoit donner la préférence aux Danois & aux Suédois.

Les Danois, les Suédois & les Moscovites chargent leurs denrées sur des vaisseaux d'un port énorme, & qu'ils montent d'un équipage très-peu nombreux. Il suit de là que, quoique la navigation de Charles-Town & de Baston à la Grande-Bretagne ne soit pas plus longue & soit moins dangereuse que celle du golfe Bothnique & de Petersbourg à la même île, les Anglois dépensent néanmoins pour le transport beaucoup plus que leurs concurrents. L'épargne que font ceux-ci sur les frais de fret est un objet si considérable par la pesanteur des marchandises, que, malgré l'infériorité du prix des goudrons, des poix, des mâtures, &c. en Amérique, ils se trouvent en état de donner en Angleterre les mêmes denrées à 3 & 4 shellings (environ 3 l. 9 s. & 4 l. 12 s. (tour.)

DES ANTILLES ANGLOISES. 163
de moins par baril que ne le peuvent faire les marchands Anglois qui en rapportent des colonies, lorsque le gouvernement ne leur alloue aucune gratification. Il arriva par conséquent, que dès que la *bount* y eut été supprimée, l'on recommença de nouveau à faire venir de la Baltique les bois de construction marine, *les térébenthines*, le bray, &c. Les marchands cherchent toujours ce qui leur coûte le moins. Ils ne regardent point la différence qu'il y a pour leur nation entre acheter des denrées dans un pays dépendant de l'Etat dont ils sont membres, & aller les querir chez l'étranger.

Le Parlement laissa subsister quelque temps cette branche de commerce sur ce pied, afin de voir si la balance n'en reviendrait pas en faveur des Anglois. Reconnoissant qu'elle tournoit de plus en plus contre eux, il établit en

Etablissement de nouvelles primes.

1729 de nouvelles *bounties* moins fortes que celles qui avoient été accordées par le statut 3 & 4 ann. mais suffisantes pour faire préférer les munitions navales du crû des colonies Angloises. Les nouvelles *bounties* furent fixées au taux suivant.

Pour les mâtures, les vergues, &c. par tonneau une livre sterling.

Pour le goudron bien conditionné sans eau ni écume & propre pour les cordages, par tonneau contenant 8 barils, & le baril 31 gallons & demi, bien cerclé & plein, deux livres quatre shellings sterling.

Pour la poix également bien conditionnée, par tonneau pesant vingt cent livres, le cent de 120 liv. distribué en 8 barils de contenance égale, une livre sterling.

Pour la térébenthine, sans eau ni écume, par tonneau pesant vingt

DES ANTILLES ANGLOISES. 165
cent livres, le cent de 120 livres,
distribué en 8 barils de contenance
égale, une livre dix shellings
sterlings (environ 11 livres 10
sols tournois.

On alloua une prime particu-
liere pour le goudron tiré d'arbres,
en Etam conformément à la ma-
niere prescrite par un règlement
de George I. Cette allouance est
de 4 livres sterlings par tonneau,
distribué en 8 barils de la continen-
ce de 31 gallons & demi chaque.
Le reglement de George I, qui est
rappelé ici, ordonne que le gou-
dron soit tiré d'arbres en Etam,
*qui après avoir été dépourvillés de
leur écorce depuis la racine jusqu'à
la hauteur de huit pieds, à la résér-
ve d'une bande large de 4 pouces,
qui doit y être conservée, ont sub-
sisté en cet état l'espace d'une an-
née au moins.*

Ces mêmes gratifications ont
été continuées par un acte passé en

1751. Elles sont reprises à la réexportation des marchandises auxquelles l'Etat les attribue. Ces marchandises ont été soumises à la même navigation que celles qui sont spécifiées dans l'énumération. De plus on ne peut les exposer publiquement en vente en Angleterre, qu'après en avoir offert l'achat aux Commissaires de la Marine.

Pour pouvoir exiger les gratifications promises, il faut montrer un certificat du Gouverneur ou du Lieutenant - Gouverneur & du collecteur des Douanes dans les colonies, qui atteste que la personne qui a embarqué les marchandises pour lesquelles on demande ces gratifications, a juré en leur présence que ces marchandises étoient du crû des colonies Angloises. Outre cela il faut que le maître du vaisseau qui les apporte en Angleterre, fasse serment qu'elles ont été chargées en Amérique

DES ANTILLES ANGLOISES. 167
dans les établissemens dépendans
de la Grande - Bretagne , & qu'il
fait ou croit qu'elles en font des
productions naturelles.

Les Officiers de la Douane ,
dans les colonies , avant que de
donner un certificat , doivent éxa-
miner la poix qu'on leur présente.
Ils ont le droit d'ouvrir les barils,
de les scier par le milieu , de casser
les masses de poix , ou de prendre
telle autre mesure qu'ils jugent
convenable pour s'assurer que la
poix est commercable. Ils doivent
examiner le gaudron avec le mê-
me soin.

III. Les colonies font en Espa- *Encoura-*
gne & en Portugal un commerce *gemensdon-*
très-avantageux à la nation An- *nés à l'im-*
gloise , en bois de charpente & au- *portation*
tres sortes. Les bois sont peut-être , *des bois de*
à cause de leur masse , la marchan- *charpente*
dise dont l'exportation est la plus *&c. coupés*
profitable. Il n'y en a point qui , *dans les co-*
en employant pour le premier coût *lonies.*

un aussi petit fonds, occupe autant de voiles & de mariniers. Le négoce de bois fait la principale force du Roi de Dannemark par les matelots qu'il lui élève ; il le met en état d'entretenir une marine ; & c'est à ce même négoce que les Norvégiens ses sujets, doivent la quantité de grands vaisseaux qu'ils possèdent, & qui sont la source de leurs richesses.

L'Angleterre, qui tire de Suede & de Dannemark la plus grande partie de ses bois, a cherché à leur substituer ceux de ses colonies. Elle affranchit en 1722 cette marchandise des droits d'entrée. Depuis ce temps-là il lui en vient une certaine quantité. Elle est à portée par les vaisseaux Anglois d'Europe qui trafiquent en Amérique. Ils en achevent leur charge lorsqu'ils ne peuvent rassembler assez promptement des denrées de meilleur débit autant qu'ils en voudroient

droient. Ainsi l'affranchissement des droits d'entrée pour les bois du crû des colonies, procure aux Anglois un double avantage : celui de diminuer les importations du bois de Norvége & de Suède, & celui de fournir aux navires Marchands les moyens d'abrèger la durée de leurs voyages. Avant 1722 les vaisseaux séjournoient quelquefois dans les colonies six, huit & dix mois avant que de pouvoir compléter une cargaison pour leur retour. Pendant ce temps-là les vers les détruisoient & les frais du voyage augmentoient.

Mais des importations aussi accidentelles ne sçauroient former en total un objet fort considérable pour en faire un commerce réglé : quelques politiques ont cru qu'il seroit nécessaire de doubler les droits imposés sur les bois de Norvége. En effet, comme les marchands des ports du golfe *Bothni-*

que sont de longue main en possession de ce commerce , ils comptent toujours sur une forte demande ; & en conséquence ils ont soin de tenir leurs chantiers remplis de planches , de poutres , de mairrain , &c. de sorte qu'on peut leur envoyer un vaisseau de cinq ou six cens tonneaux pour enlever des bois sans avoir à craindre aucuns frais de demeurage. Ils lui font sa charge en moins de dix ou douze jours. On préférera donc en Angleterre d'aller acheter des bois en Norvège ou dans la Baltique , à cause de l'avantage qui résulte de la célérité du chargement , tant que les droits auxquels cette marchandise y est assujettie , subsisteront sur le pied actuel.

Il ne suffiroit même pas de renchérir , par l'augmentation des droits , ce qui vient de Norvège & que l'Amérique peut donner ; il faudroit encore préparer des chan-

tiers dans la nouvelle Angleterre, dans la nouvelle York &c. & les bien fournir. Il faudroit aussi avoir des bâtimens de mer capables d'un grand tonnage, semblables à ceux dont se servent les Norvégiens ; & en encourager la construction tant en Angleterre que dans les colonies. Toutes ces choses se favorisent mutuellement & deviennent l'une par l'autre faciles à exécuter.

C'est un usage dans les colonies de mettre au printemps le feu aux feuilles qui sont tombées durant l'automne. Cette coutume apporte un grand préjudice : on détruit par-là les jeunes arbres dont le germe commence à se développer, & il arrive que les colons n'en ayant que de surannés à abattre, le bois qu'ils envoient en Europe est dépourvû de cette force, de cette consistance qu'on reconnoît dans le bois des arbres qui ont été cou-

pes moins vieux. En rendant ces matériaux meilleurs, on en assure le débit, & l'on ne doit pas dédaigner ce débit. On a comparé le produit de mille acres de terre couverts de bois en Amérique avec celui d'une pareille étendue de terre à grains dans la Grande-Bretagne. Le résultat a montré que la nation Angloise bénéficioit beaucoup plus par les mille acres couverts de bois que par les terres à grains.

Outre cet avantage direct, le commerce de bois qu'exercent les colonies Angloises en Espagne, en Portugal, &c. en fournit encore à la Grande-Bretagne un autre qui n'est pas moins considérable; par le grand nombre de vaisseaux que ce commerce fait construire, & qu'il entretient, les Anglois sont devenus en quelque sorte les voituriers communs de l'Europe dans la Méditerranée. Comme ils ap-

portent dans les ports du Portugal & au-delà du détroit, des marchandises qui tiennent plus de place que celles qu'ils remportent, ils font très-bon marché du fret à leur retour. Les Hambourgeois, les Hollandois eux-mêmes, se servent de leur canal pour faire venir à Amsterdam & à Hambourg les denrées qu'ils tirent de ces pays. On attribue en partie à cette circonstance l'augmentation de la marine Angloise & la diminution de celle des Hollandois.

IV. Dans la crainte que les arbres qui fournissent la poix, le goudron, la résine ne devinssent rares par la mauvaise œconomie des colons, la Reine Anne défendit (st. 3 & 4. ann.) sous peine d'une amende de 5 livres sterlings, d'abattre dans la colonie du nouvel Hampshire, de la Baye des Massachusets, dans la Province de Main, dans les plantations de Rhode-Island & de

Précautions prises pour prévenir la destruction des forêts.

la Providence , dans le pays des Narrangaufetts & dans la Connec-ticute (districts qui forment ce que l'on appelle la nouvelle Angleterre) dans la nouvelle York & dans la nouvelle Jerfey , aucuns des arbres de ce genre croissant hors des villes ou des limites de leur territoire , qui ne feroient point plantés dans l'étendue de la propriété d'aucun habitant , & qui auroient douze pouces de diamètre à trois pieds de terre.

La même crainte au fujet des pins blancs & des autres pins convenables pour les mâtures, engagea pareillement la Reine , quelques années après , à défendre dans les mêmes lieux la coupe de ceux qui auroient 24 pouces de diamètre à un pied de terre , sous peine d'une amende de 100 livres sterlings. (2 , 300 livres tournois.)

George I. ajouta la nouvelle Ecosse aux Provinces nommées

DES ANTILLES ANGLOISES. 175
dans l'acte passé dans la neuvième
année du règne de la Reine Anne ,
& modera l'amende qu'il pronon-
çoit ; mais il étendit la défense aux
pins blancs de toute grosseur. Geor-
ge II la rendit encore plus généra-
le , car il y comprit les pins blancs
croissans dans l'étendue du terri-
toire des villes , & n'excepta aucu-
ne contrée de l'Amérique appar-
tenant à la Couronne Britanni-
que.



CHAPITRE VII.

Suite du précédent. I. Primes accordées pour le chanvre des colonies Angloises en Amérique importé dans la Grande-Bretagne. II. Exploitation des mines de fer dans les mêmes colonies encouragées. III. Récoltes des soyes encouragées. IV. Faveurs accordées à la culture du café. Bounty pour l'indigo. Bill. sur les potashes. V. Droits sur le tabac.

Primes accordées à l'importation du chanvre.

I. **Q**Uelle que soit l'utilité du chanvre & du lin pour la navigation & le commerce maritime, jusqu'au temps de la révolution, les Anglois n'entreprirent point d'en cultiver dans les terres de leur Domaine. Lorsque la guer-

re , qui fut terminée par la paix de Riswick , les força de rompre avec la France , ils se contenterent d'élever chez eux des manufactures de toilerie. Ils les soutenoient avec les filasses qu'ils alloient chercher en Moscovie. Peut-être s'en fussent-ils tenu là , si le gouvernement Rusien n'avoit voulu se prévaloir du besoin qu'ils avoient de filasses. Mais le Czar ayant prétendu les assujettir à certaines restrictions , ils songerent à former des chenevotieres dans leurs colonies, en même temps qu'ils conçurent le dessein d'en tirer les autres munitions navales qu'ils achetoient dans le nord de l'Europe.

Le statut 3 & 4 ann. qui établit des primes pour encourager l'importation en Angleterre de ces dernières munitions du crû des colonies Angloises , accorde aussi une gratification de six livres sterlings (environ 138 liv. tourn.) par

tonneau , pour le chanvre provenu des mêmes lieux, qui seroit importé dans la Grande-Bretagne. Cet acte, qui devoit durer neuf ans, fut renouvelé à son expiration pour onze ans. George I. le continua pour seize en tant qu'il regardoit le chanvre.

Comme on ne prit pas soin d'engager de riches particuliers à entreprendre la culture de cette plante, ainsi que l'on avoit fait à l'égard de la fabrique du goudron, les primes ne tenterent personne, ou du moins presque personne. Les chanvres qu'on a recueillis dans la Pensilvanie ou dans les autres colonies, & qui ont été apportés en Angleterre, n'ont pas encore fourni un objet digne d'attention.

Il seroit cependant d'un avantage infini pour l'Angleterre de multiplier les cultures du chanvre & du lin dans ses colonies. La nature de leurs terres ne s'y oppose pas,

DES ANTILLES ANGLOISES. 179
& le lin de même que le chanvre
paroissent s'accommoder de tous
les climats. Il en croît en Ecoſſe,
en Irlande, en Ruſſie. Dans ce
dernier empire, on en tire tant
des provinces méridionales que
des ſeptentrionales. La Marche
d'Ancône & le Bolonois en Italie,
ont du fil excellent de leur crû.
C'eſt l'Egypte qui fournit de toiles
Conſtantinople, Smyrne, les côtes
de l'Asie Mineure, de la Syrie, &c.
On ne voit donc pas quel obſtacle
phifique empêcheroit que dans un
eſpace de quatorze cent milles de
côtes qu'occupent les poſſeſſions
des Anglois en Amérique, on ne
ſ'addonnât avec fruit à la culture
du chanvre & du lin. Il ſemble que
le gouvernement d'Angleterre n'a
qu'à vouloir bien ſérieuſement le
ſuccès de cette entrepriſe pour
qu'elle réuſſiſſe, & pour avoir de
ce côté-là une grande abondance
de filasses. Mais tant qu'il ſe con-

tentera de proposer des primes, le colon accoutumé à un certain train d'affaires, ne quittera pas ses travaux ordinaires pour en suivre d'autres d'un nouveau genre, auxquels il n'est point dressé, & du produit desquels il peut craindre de ne se pas défaire aisément dans les premières années.

Si les Anglois donnent enfin à cet objet l'attention qu'exige l'importance dont il est pour eux; s'ils parviennent, comme il est possible, à se fournir dans leurs colonies de toute la filasse dont ils ont besoin, tant pour leurs cordages & leurs voiles, que pour leur commerce de toiles, on ne peut s'empêcher d'annoncer qu'il en résultera un effet très-fâcheux pour la France, l'Allemagne, les Pays-Bas & les états septentrionaux de l'Europe. On estime qu'il entre annuellement en Angleterre pour plus de deux millions sterlings,

tant de toiles que de filasses étrangères. Quel prodigieux avantage une pareille somme conservée chaque année dans un petit pays tel que l'Angleterre , ne devra-t-elle pas y produire. Combien de milliers de familles le travail des fabriques qu'elle soutiendra, ne tirera-t-il pas de la misère. Il en enrichira même beaucoup , ou du moins il en mettra un très-grand nombre dans l'aisance. Peut-on calculer l'étendue de l'influence favorable que cette source pourra avoir sur toutes les autres manufactures , sur la population & sur la circulation générale. Plus les pauvres sont employés , mieux ils se logent , mieux ils se vétissent ; mieux ils se nourrissent. Les consommations de tous genres augmentent. Les propriétaires des terres sont payés régulièrement ; tout est animé , tout vit dans l'abondance. Les pauvres des nations

étrangeres , quittent leur pays & accourent de toutes parts s'incorporer avec un peuple heureux.

Il pourroit même arriver que les Anglois se trouvaient en état de *sous-vendre* toutes les nations de l'Europe dans le commerce de toiles , sans en excepter la Russie ; & par là , de dominer dans tous les marchés. Je dis sans excepter la Russie ; car , quoique le revenu des terres dans ce dernier empire soit assez bas , le prix des filasses que l'étranger en tire , ne laisse pas d'être haut. Comme elles viennent des *provinces Méditerranées* , & qu'elles font quelquefois trois cens lieues avant d'arriver à Pétersbourg , les frais de voiture les renchérissent beaucoup. Or , dans les colonies Angloises sur le continent de l'Amérique , les terres sont encore à meilleur marché qu'en Russie ; & la situation de ces établisse-

mens au long des côtes , la multitude des rivières qui les traversent facilitant les transports , les frais n'en seront jamais considérables , si l'on y met ordre par une bonne police. De plus , le planteur étant à portée de changer chaque année de champ , épargne la dépense des engrais. Il peut d'ailleurs , employer des nègres , ou d'autres esclaves au travail de ses plantages.

Qu'on ne traite pas de chimère les craintes qu'on vient de montrer. Pour y trouver du fondement , on n'a qu'à considérer les rapides progrès que la culture du chanvre en Écosse , & celle du lin en Irlande , ont faits depuis peu d'années. Mais sans pénétrer si loin , il suffit que les Anglois puissent raisonnablement espérer de se fournir de filasse dans leurs colonies , pour que les autres états de l'Europe soient attentifs sur

leurs démarches à cet égard , & se mettent en devoir de croiser leurs tentatives. Le seul moyen d'y parvenir , est de réduire pour leurs manufactures , le lin & le chanvre à si bon marché , qu'elles puissent vendre leurs toiles à un prix assez bas , pour tenter l'avidité du contrebandier Anglois : il seroit même à propos d'en établir de grands magasins dans les colonies qui appartiennent aux Danois & aux Hollandois , où , si je ne me trompe , la navigation est libre ; & où par conséquent , les Anglois pourroient en venir quérir eux-mêmes pour en distribuer à leurs isles & à leurs colonies du continent. On doit bien réfléchir que l'Angleterre ne sçauroit augmenter ses richesses ni sa puissance par ce canal , qu'elle ne diminue d'autant celles des nations de qui elle reçoit actuellement ses importations en toiles , en fils , en cordages.

Il n'est accordé aucune *dram-*
back ou remises des droits d'en-
 trée à la sortie, pour le chanvre
 qu'on exporte en nature aux co-
 lonies.

II. Depuis que le Czar a fait *Exploita-*
 ouvrir en Sibérie des mines de *tions des*
 fer, & que les Suédois forgent *mines de fer*
 eux-mêmes leur fer en barres, *encouragée,*
 au lieu d'en envoyer les geuses à
 Dantzick pour y être travaillées,
 comme ils avoient coutume de
 faire autrefois, les Anglois tirent
 beaucoup de ce métal tant de la
 Suède, que de la Russie, à cause
 du bon marché qu'ils y trouvent.
 Les importations considérables
 qu'ils en font, ont diminué de
 près de moitié le nombre des
 fonderies en Angleterre; & par
 une suite nécessaire, y ont fait
 baisser dans la même proportion;
 le revenu des terres-à-bois. Les
 personnes de cette nation qui
 observent le cours des affaires,

considérant ces circonstances ; ont craint qu'à la fin , toutes les fonderies Angloises ne se trouvaissent sans occupation , faute de débouchés pour le fer qu'elles pourroient fondre.

Leurs appréhensions ont été d'autant plus vives , que la ruine des fourneaux auroit de grandes suites. Par leur destruction , les ouvriers employés dans les mines de la Grande - Bretagne , ne travailleroient plus. Les bois taillis y perdroient beaucoup de leur prix. Les propriétaires , n'en retirant plus un revenu suffisant , les feroient abbatre , & dénatureroient leurs terres , pour les ensemençer de grains ; il naîtroit de-là un autre inconvénient. Le tan manqueroit en Angleterre pour l'apprêt des cuirs. On s'y trouveroit forcé d'acheter de l'étranger des écorces d'arbre qui coûteroient cher , & cette cherté produisant

DES ANTILLES ANGLOISES. 187
celle des cuirs tannés , le débit
en diminueroit au-dehors.

Pour prévenir des effets aussi
nuisibles , divers écrivains propo-
sèrent vers l'année 1730 , d'en-
courager l'exploitation des mines
de fer que renferment les mon-
tagnes des colonies Angloises sur
le continent de l'Amérique. Cette
idée avoit déjà été présentée en
1716 au committé de commerce ,
avec celle de tirer des mêmes
colonies les munitions navales.
Le gouvernement promit alors de
favoriser ceux qui y élèveroient
des fourneaux. Comme les im-
portations des Anglois en fer ,
n'étoient pas dans ce temps-là ,
aussi considérables qu'elles le sont
devenues , on négligea de leur
tenir parole.

Vers l'an 1730 , la nation
donna plus d'attention à cet objet ,
& parut s'y intéresser plus univer-
sellement ; il y eut des disputes

fort vives durant plusieurs années, pour sçavoir si l'on encourageroit le travail des mines de fer dans l'Amérique Angloise. Les uns prétendoient que l'exécution de ce projet porteroit le dernier coup aux fourneaux qui subsistoient encore en Angleterre. D'autres approuvoient qu'on fondît les geuses dans les colonies, & ne vouloient pas qu'on laissât aux colons la liberté de les réduire en barres. Les propriétaires des terres-à-bois, ceux des fonderies, ceux des forges unis aux marchands, faisant le négoce de Suède & de Russie, tâchoient d'embrouiller la question; ils y parvinrent si bien, qu'ils empêcherent pour cette fois, le parlement de rien décider à cet égard.

Quand il auroit été vrai que l'encouragement des fourneaux dans les colonies Angloises eût avancé la ruine des fourneaux de

l'Angleterre , cette considération n'eût pas dû en faire rejeter le système. Les Anglois en tirant d'Amérique le fer qu'ils vont chercher dans la Baltique , à Archangel , & en Espagne , épargneroient environ trois cens mille livres sterlings (6 , 900 , 000 liv. tournois) qu'ils payent actuellement pour cette marchandise. Elle leur reviendrait à moins qu'ils ne l'achètent à présent ; ils vendroient par conséquent , aux étrangers une plus grande quantité de quincaillerie. Ils pourroient fournir de fer en barres , l'Italie , la Turquie , les côtes de l'Afrique , le Portugal , & même les Indes Orientales. Le colon , qui , faute d'avoir aujourd'hui de quoi s'acquitter , ne se pourvoit pas selon ses besoins , des manufactures & des productions naturelles de l'Angleterre , ne manqueroit pas d'en tirer une plus

grande quantité , dès que par l'exploitation des mines de son pays , il se verroit en état de donner des retours. En examinant l'influence de ces différens produits sur la balance générale du commerce de l'Angleterre , ne trouveroit-on pas que par-là elle gagneroit assez pour ne pas craindre les inconvéniens qui semblent être attachés à la destruction de ses fonderies.

Si l'on approfondit davantage , une partie de ces inconvéniens disparoît. On vient de voir que ce système créeroit de nouvelles exportations , & qu'il en étendrait d'autres. La marine augmenteroit par conséquent , & avec elle , la consommation du fer ouvré nécessaire pour la construction des vaisseaux. Cet article seroit de plus grande importance qu'on ne le penseroit d'abord. Il s'éleveroit donc des forges en plus grand nombre qu'il n'y en a actuelle-

ment. Elles offriroient de l'emploi aux ouvriers que le défaut d'occupation mettroit dans le cas d'abandonner les mines & les fonderies.

Mais il paroît que cet abandon n'est pas une suite nécessaire de l'exportation des mines dans les établissemens Anglois en Amérique. En effet, on peut quoiqu'en la favorisant, prévenir la perte des fourneaux élevés dans la Grande-Bretagne. Dans la vue de faciliter le débit du fer fondu en Angleterre, on avoit proposé de doubler les droits d'entrée sur le fer de Suède, de Russie & d'Espagne. Rien n'empêche qu'on ne fasse usage de la même police à l'égard de celui des colonies, lorsque les circonstances rendront ces mesures convenables. Tant que la quantité de ce métal qui en viendra, ne surpassera pas celle du fer que les Anglois tirent maintenant

du dehors , l'importation n'en préjudiciera en aucune maniere à la conservation des fourneaux de l'Angleterre. Elle diminuera seulement , l'importation du fer de production étrangere , lorsque les colonies viendront à en envoyer davantage. Alors par des *bounties* , des *drawbacks* , des droits , des restrictions , &c. la législature sera à portée de maintenir en Angleterre , sur les consommations intérieures , le prix du fer assez haut pour soutenir les fonderies du royaume , sans nuire aux exportations.

Ces raisons , qu'une cabale puissante réussit assez long-temps à obscurcir, ont enfin déterminé le parlement en 1750, à favoriser l'exploitation des mines dans les possessions de sa dépendance en Amérique : il passa un bill cette année , pour y encourager la fabrique des geuses & du fer en barres. Mais en
même

DES ANTILLES ANGLOISES. 193
même temps , il défendit de faire
de l'acier. Le titre même du bill
l'indique : *A bill to encourage
the importation, of pig and bari-
ron from the colonies of America
and to prevent the making of steel
here.* C'est-à-dire , bill pour en-
courager l'importation des geuses
de fer en barre des colonies d'A-
mérique , & pour empêcher d'y fa-
briquer de l'acier.

III. Les Anglois ne bornent pas les améliorations dont - ils *Recoltes
des foyes
encoura-
gées.* croient leurs colonies suscepti-
bles , aux différentes denrées dont
nous venons de parler ; ils se fla-
tent d'y rendre naturelles &
communes , diverses autres pro-
ductions , que jusqu'ici ils ont été
obligés d'acheter de quelques na-
tions d'Europe & d'Asie. Le rap-
port de climat entre les contrées
du nouveau monde qu'ils possé-
dent , & les pays de l'ancien où
croissent ces productions , leur en
ont suggéré l'idée. I

Ils espèrent sur-tout , que la Caroline & la nouvelle Georgie leur fourniront assez de soye pour pouvoir se passer de celle qu'ils vont chercher en Chine , en Bengale , aux échelles du levant & en Italie. Les essais d'éducation de vers-à-soye que l'on y a tenté , ont réussi , à ce que l'on dit , dans la Georgie ; mais tant que les circonstances des lieux resteront les mêmes , c'est-à-dire , tant que le pays ne sera pas plus découvert qu'il ne l'est , que l'on ne l'aura pas , pour ainsi dire , formé en éclaircissant les bois , en desséchant les marais , en dirigeant le cours des eaux ; l'humidité & les insectes dominant toujours , on ne peut espérer que les colons se livrent jamais bien ardemment à cette occupation. Elle seroit sans fruit pour la plûpart , malgré l'attention que l'on a eue d'envoyer quelques Vaudois dans ces Provin-

DES ANTILLES ANGLOISES. 195
ces , pour en instruire le peuple
dans le gouvernement des vers-
à-soye.

Le Parlement d'Angleterre ne
se rebute pas du peu de succès de
ses soins. En 1740 , au mois d'A-
vril , il passa un bill pour encou-
rager les récoltes de soye dans la
Caroline & dans la nouvelle
Georgie. Cette constance, avec la-
quelle la nation Angloise à tou-
jours suivi ses vues, lorsqu'une fois
elle a été convaincue de leur so-
lidité , lui a fait surmonter de
grands obstacles.

IV. La maniere dont le café a
réussi à la Jamaïque , donnant lieu
de croire qu'on pourroit en faire
de même pululler la plante dans les
autres Antilles Angloises , le parle-
ment en 1746 , fit un acte pour y
en augmenter la culture. Plusieurs
années auparavant (dans la cin-
quième année de George II.) il
avoit imposé dans le même dessein

*Faveurs
accordées à
la culture
du café.*

un droit d'entrée de six sols sterlings (environ 7 livres tournois) sur le café étranger, au-dessus de celui auquel étoit assujetti le café du crû des colonies, appartenant à la couronne de la Grande-Bretagne.

Bonneti de l'indigo.

Les Anglois qui se montrent depuis plusieurs années, si attentifs à multiplier la variété des productions naturelles qui peuvent être élevées dans leurs colonies, ont de longue main, laissé tomber les indigoteries dans les Antilles qui leur appartiennent.

Durant plus d'un demi-siècle ; occupés avec ardeur des cannes à sucre dont la culture leur rapportoit des richesses immenses, ils négligerent une plante moins précieuse. Les François, en cela plus éclairés, ou favorisés par l'étendue de leurs isles, ont embrassé également les deux cultures.

La pésanteur de la taxe

DES ANTILLES ANGLOISES. 197
imposée en Angleterre sur l'indigo , a aussi beaucoup contribué à décourager le planteur. Elle avoit été fixée à 3 shellings 6 den. (un peu plus de 4 livres tournois) par livre , dans un temps où la livre de cet ingrédient valoit 10 sheillings (environ 11 livres 10 s. tournois). Quoique le prix en fût tombé successivement à 4 shellings (4 livres 12 s. tournois ,) on fit la faute de continuer l'imposition sur ce taux.

L'Angleterre n'a reconnu son tort , que lorsqu'elle s'est vûe tout-à-fait dénuée d'indigo de son crû. Non-seulement elle a supprimé ces droits , mais elle a été obligée, pour se procurer à un prix modéré, cette drogue indispensable dans plusieurs teintures , de déroger pour ce qui la concerne à l'acte de navigation. En 1734 , George II. permit d'en importer dans la Grande-Bretagne sur des vaisseaux

étrangers de quelque lieu qu'ils vinssent. La dérogation devoit opérer une diminution de prix, en occasionnant parmi les vendeurs une plus grande concurrence.

Depuis, on a pensé en Angleterre à réparer la faute qui avoit été faite en laissant perdre une branche de commerce aussi utile. Pour engager les colons à entreprendre la culture de l'indigo, le parlement accorda par un acte du 28 Avril 1748, une bounti de 6 den. par livre de cet ingrédient, importé en Grande-Bretagne, qui proviendrait des colonies Angloises. L'allouance donne lieu à une fraude que commettent les marchands Anglois; ils achètent dans les isles Françoises, presque tout l'indigo qu'ils apportent à Londres, & le présentent comme étant du crû de leurs établissemens, afin de recevoir la gratification.

On compte , que soit de cette manière ou de toute autre , ils prennent des François , pour 200 , 000 livres sterlings d'indigo.

Les potasses & les autres cendres dont on fait commerce , augmentent aujourd'hui le nombre des denrées que les Anglois apportent de leurs possessions en Amérique. C'est depuis peu que l'on y en a entrepris la fabrique. La nouvelle Angleterre en a donné le premier exemple. Ce genre d'importation a mérité l'attention du parlement. En 1751 , la chambre des communes passa un bill particulier sur cet objet ; il est intitulé : *The American pot-ash and peart-ashes-bill*. L'Angleterre tire de Russie , pour quatre millions tournois de potasses tous les ans.

V. Les tabacs ne sçauroient être envoyés directement des colonies Angloises , dans le pays étranger. *Droits sur le tabac.*

Ils sont compris dans l'énumération. Il faut que les navires qui en sont chargés, arrivent dans un port de l'Angleterre. Il ne suffit pas qu'ils y touchent simplement, ils sont obligés d'y décharger le tabac; & dût-on le réexporter le lendemain, les officiers de la douane en exigent les droits.

Ces droits montent à 7 den. un tiers par liv. Celui que l'on appelle le vieux subside qui est de 1 den. (environ 2 s. tournois,) doit toujours être payé comptant: il se trouve réduit aux trois quarts par les 25 pour cent, que la loi remet, au lieu des anciennes allouances accordées, à cause du déchet que les accidens du voyage peuvent occasionner sur cette marchandise.

Pour acquitter les autres droits, en donnant une obligation cautionnée par deux personnes à la satisfaction de la douanne, on a

dix-huit mois, à commencer trente jours après l'enrégistrement.

Au bout de ce terme, on obtient seulement un discompte de 15 pour cent, au cas qu'avant l'échéance des dix-huit mois l'importeur acquitte ses billets. Il lui est alloué un autre discompte de 7 pour cent à proportion du temps qui reste à courir : s'il paye comptant, on lui fait la même grace sur cette partie de l'imposition, que sur le vieux subside ; c'est-à-dire, qu'il jouit d'une diminution de 25 pour cent.

Lorsqu'une partie de tabac est gâtée, le marchand peut la séparer de ce qui ne l'est pas. Les officiers de la douane brûlent cette partie gâtée, & on n'en paye pas les droits d'entrée. Dans ce cas là, le marchand reçoit une allowance de 1 den. par livre pesant, jusqu'à la concurrence de 30 shellings par boucaut, afin de le dédomma-

ger de la perte qu'il souffre.

Tous les droits perçus à l'importation , sont remis à la sortie ; il faut observer à cette occasion , que les obligations sont alors immédiatement biffées ; mais que ce qui a été payé comptant pour le vieux subside , ne se rend que deux ou trois mois après , & quelquefois quatre mois après , par une vexation de la part des officiers de la douanne , dont les marchands n'osent se plaindre , parce qu'il dépend de ces officiers de faire bien des difficultés sur les cautions qu'on leur présente & à la sortie des tabacs.

La déclaration de la sortie , est sujette à des accidens. Car , si les navires ne se trouvent pas prêts à recevoir immédiatement leur cargaison , & si le tabac perdoit quelques livres de son poids , comme il arrive ordinairement , ou que même dans l'intervalle de la dé-

claration à l'embarquement on en volât, enforte que d'une manière ou d'une autre, le poids se trouvât moindre que celui qui est déclaré, toute la partie entière est confiscable; & ce qu'il y a encore de plus sévère, c'est que l'on perd les droits qui sont plus que le double de la valeur du tabac. Les officiers de la douane, tirent même avantage d'une méprise de chiffre qu'on pourroit démontrer être une méprise. Ils n'ont pas honte de se vanter que les méprises des marchands sont leur jeu & leur proie. Aussi les marchands ont toujours quelque inquiétude, jusqu'à ce que leur tabac ait subi toutes les formalités de la loi; & ils donnent aux commis beaucoup plus qu'il ne leur est attribué, afin de se concilier leurs bonnes grâces; & qu'ils ne fassent point usage d'une sévérité, qui, quoique légitime, en ce qu'elle est auto-

risée par les actes du parlement ; est en elle-même fort injuste.

Les réglemens ordonnent d'apporter le tabac dans des tonnes qui contiennent au moins *deux cents livres pesant*, le cent, de 112 livres : & l'exporteur qui veut profiter du *draw-back*, c'est-à-dire, de la remise des droits accordés à l'exportation, doit faire sortir son tabac dans des tonnes de 300 l. pesant, à moins qu'il ne soit coupé & roulé.

A la réexportation, quand le tabac aurait été pesé la veille devant les officiers de la douane, ils ont soin de faire peser de nouveau, un boucaut sur dix, pour juger par-là, si la déclaration que l'on a faite est exacte. Le tabac est alors envoyé à bord, où il est gardé par un commis qui ne le quitte point que le navire ne parte. Toute cette police ne sçauroit s'exécuter sans beaucoup de frais,

L'article en monte à la valeur du tabac , même l'excède. C'est un détail sujet à mille discussions.

Ce fut Charles II. dans la douzième année de son règne , qui mit les premiers droits sur le tabac. Cette dentée fut assujettie au vieux subside , que la chambre-basse lui accorda par l'acte de tonnage & de poundage. En conséquence , elle fut taxée dans *le livre des prix* , à 1 den. (environ 2 s. tournois) par livre. En vertu du même acte & dans le même livre , on la chargea d'un droit additionnel de 1 den. (environ 2 s. tournois).

Jacques II. dès qu'il fut monté sur le trône , établit un impôt de 3 d. ster. (environ 6 s. tournois) sur le tabac. Guillaume III. ni la reine Anne , ne l'excepterent point , le premier du nouveau subside , le second du tiers-subside que les communes leur accorderent.

Par là, cette denrée paya de plus 1 den. (environ 2 s. tournois) pour le nouveau-subsidie , & $\frac{1}{3}$ den. pour le tiers-subsidie , environ (8 den. tournois).

En 1747 , George II. obtint du parlement un subsidie général, dans lequel le tabac fut enveloppé ; & qui le charge d'un denier sterling (environ 2 s. tournois) de surcroît. Tous ces droits , montent à 7 den. $\frac{1}{3}$ (environ 14 s. tournois) ainsi qu'on l'a dit au commencement de cet article.

Ces impositions qui surpassent infiniment la valeur de la marchandise , sont une grande amorce pour en passer en contrebande. Les marchands des petits ports de l'Angleterre , ne s'enrichissent que par-là. Ils font pour leur propre compte , le commerce de la Virginie & du Maryland , au lieu d'être seulement les facteurs des planteurs de ces deux provinces ,

comme le font les marchands de Londres ; & quoiqu'il leur arrive souvent d'acheter en Amérique le tabac plus cher qu'il ne vaut en Angleterre , ils ne laissent pas d'y gagner gros ; parce qu'après qu'il est arrivé en Angleterre , & qu'il y a été déchargé conformément à la loi , ils le rembarquent sous l'apparence de l'envoyer au-dehors. Par cette manœuvre , ils retirent leurs droits. Mais nonobstant qu'ils ayent à la sortie déclaré sous-ferment , la destination de ce tabac pour un port étranger , ils le font néanmoins débarquer frauduleusement dans quelque endroit des côtes de la Grande-Bretagne ; & bénéficient par-là , de tout ce qu'ils dérobent à la douane.

L'excès de ces fraudes fut poussé si loin dans ces derniers temps , que le parlement crut devoir prendre des mesures pour les arrêter ;

il passa à cet effet, en 1751, un acte intitulé : *an act for the more effectually severing the duties upon tobaur*, acte pour assurer plus efficacement les droits sur le tabac. La police que cet acte établit, excita un mécontentement universel, & donna naissance à une foule d'écrits où l'on accusoit sans ménagement, le ministère & le parlement de corruption. Il est vrai que les gênes auxquelles ce règlement asservit le marchand de tabac, sont extrêmes ; mais il se peut faire qu'il n'y ait que ce moyen de procurer le recouvrement des droits. Alors ces mesures ne seroient plus odieuses, si le produit des droits étoit véritablement appliqué aux usages de la nation.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent. I. Commerce du sucre par les Portugais. II. Commerce du sucre par les Anglois. III. Premiers droits établis en Angleterre sur les sucres. IV. Commerce du sucre par les François. V. Actes concernans le commerce du sucre.

I. **L**E commerce du sucre, a passé successivement en différentes mains. Les Portugais & les Anglois en ont joui longtemps, presque exclusivement les uns après les autres. Aujourd'hui les François fournissent aux nations qui ont recours aux étrangers pour le sucre dont-elles ont besoin, la plus grande partie de celui qu'elles consomment.

Commerce du sucre par les Portugais.

Suivant Josué Child, les Por-

tugais qui ont fait les premiers ce négoce avec une certaine étendue, ont apporté, dans le temps qu'ils en étoient en possession, tous les ans de l'Amérique en Europe, cent à cent vingt mille barriques de sucre, qu'ils vendoient alors 7 ou 8 livres sterlings. (161 & 184 liv. tournois) par quintal.

II. Les Anglois des Antilles étant enfin parvenus en 1650 à travailler le sucre de la même manière qu'on le travailloit au Brésil, commencerent alors à prendre part à ce trafic : ils se portèrent avec ardeur à multiplier leurs plantations de *cannameles*, & la quantité de sucre qu'ils fabriquerent, fut telle, qu'en très-peu de temps, cette denrée baissa de prix considérablement. Bientôt après, defrichant chaque jour de nouveaux terrains, ils se virent en état de supplanter les Portugais presque par-tout, par le bon

*Commerce
du sucre
par les An-
glois.*

marché que l'abondance de leurs récoltes les mettoit à portée de faire.

Il a été très-heureux pour l'Angleterre, que les circonstances où elle se trouva, lorsque l'acte de navigation fut passé en 1651, ne lui aient pas permis de le faire observer à la rigueur dès ce temps-là même. En effet, il est douteux que les planteurs Anglois eussent pû ruiner les Portugais, dans la concurrence, si dans les commencemens de leurs efforts on les eût assujettis à quelque gêne.

Lorsque sous Charles II. le parlement d'Angleterre en passant de nouveau cet acte après la restauration, ordonna de tenir la main à son exécution, les Anglois étoient déjà tellement les maîtres du négoce du sucre, qu'ils ne craignoient plus de rivaux, du moins dans les ports de l'Europe, au sud du cap de Finisterre. Car les Portugais continuerent de débiter

leurs sucres dans les échelles du levant, & dans les autres ports de la Méditerranée ; les frais de la ré-exportation à ces ports, devenant trop considérables pour les Anglois, par la distance qui sépare la Grande-Bretagne du détroit de Gibraltar.

*Premiers
droits éta-
blis sur les
sucres.*

III. Les planteurs étoient dédommagés par la quantité du sucre qu'ils fabriquoient, du bas prix auquel ils le donnoient. Leurs bénéfices sur la masse de leurs envois en Europe, étoient même assez forts pour qu'ils continuaissent de s'enrichir, malgré l'établissement du droit d'entrée en Angleterre imposé en 1661, par l'acte de tonnage & de poundage sur toutes les marchandises tant sèches que liquides : & malgré l'établissement d'un droit de sortie imposé à la Barbade en 1663, & quelque temps après, aux isles du Vent, sur toutes les productions de ces colonies. Le droit

DES ANTILLES ANGLOISES 213
accordé par l'acte de tonnage &
de poundage, qui est ce que l'on
appelle *le vieux-subside*; fut fixé
à 18 den. (environ 35 s. tour-
nois) pour les sucres, à raison de
5 pour 100. Celui qui fut établi
aux Antilles, étoit de $4\frac{1}{2}$ pour cent.
Tous les deux subsistent encore.

Le commerce du sucre soute-
noit bien ces charges, puisque la
Barbade seule fit entrer quatre
millions sterling en Angleterre
dans l'espace de temps qui s'écou-
la entre 1656 & 1676. Mais il
paroît que c'étoit aussi tout ce qu'il
pouvoit supporter. Car Jacques
II. ayant mis dans la première
année de son règne, un droit d'en-
trée additionnel d'un farthing par
livre sur le sucre brut, ce qui fait
2 shellings 4 den. (environ 2
livres 14 s. tournois) pour cent,
la consommation intérieure en
diminua tout-à-coup d'une manie-
re très-sensible. Ce prince sentant

barassés de cette marchandise ; ils la donnerent à vil prix.

Par-là , les Anglois après s'être vûs enlever une grande partie du sucre qu'ils destinoient à leurs correspondans , se trouvoient encore frustrés des moyens de se défaire de celui qui leur restoit , autrement qu'en le vendant à perte.

*Commerce
du sucre
des Fran-
çois.*

IV. Le retour de la paix , la suppression de la taxe imposée par Jacques II. un droit de 8 shellings pour cent (environ 9 livres 4 s. tournois) mis sur les mélasses étrangères , dès la deuxième année du règne de Guillaume & Marie , ne retinrent pas dans leurs mains le commerce de cette denrée qui commençoit à leur échapper. Les richesses que les habitans de la Barbade & des autres Antilles Angloises accumuloient en peu de temps , avoient ouvert les yeux aux François sur les avantages de la culture des *cannameles*.

Ces

Ces derniers , n'avoient donné pendant long-temps, qu'une légère attention à leurs isles. Abandonnées d'abord aux soins d'une compagnie exclusive , & ensuite aux soins de différens particuliers à qui cette compagnie avoit cédé ses droits , & qui étoient hors d'état de faire les dépenses nécessaires pour les mettre en valeur ; les colons qui s'y étoient fixés en petit nombre , s'addonnoient presque uniquement aux plantations de gingembre , d'indigo , &c. à cause qu'elles demandent des fonds moins considérables. Le gouvernement de France , résolut enfin de mettre ses Antilles sur un meilleur pied , en y multipliant les sucreries. Ce fut à peu près dans cette concurrence , que Jacques II. établit inconsidérément l'imposition dont nous avons parlé de 2 shellings 4 deniers par quintal sur les sucres bruts impor-

rés de ces isles en Angleterre ; & que survint la guerre terminée par la paix de Ryfwick. Ces deux événemens , favoriserent infiniment l'entreprise des François.

Cette nation put alors se fournir dans ses colonies du sucre dont-elle avoit besoin pour sa consommation , au même prix que les Anglois se voyoient obligés de lui vendre les leurs , par les gros droits qu'ils payoient , & par la cherté où cette denrée étoit montée chez eux à cause de la rareté que les pertes faites sur mer & le découragement des planteurs en occasionnoit.

Le débit considérable que ce débouché offrit aux habitans des Antilles Françoises pour leurs sucres , les remplit d'ardeur ; & les fit nager dans l'opulence. Bientôt leur nombre s'accrut. Le gouvernement de France , prit soin de ne les pas laisser manquer de

négres ; & la guerre pour la succession d'Espagne , qui vint à s'allumer dans les commencemens de leur prospérité , acheva de l'assurer.

Depuis ce temps , le commerce de sucre , que faisoient les Anglois avec les étrangers , sortit par degrés de leurs mains , & passa entièrement dans celle des François. Ceux-ci avant la paix d'Utrecht , n'avoient point encore exporté de leurs sucres à Hambourg. Mais dès 1716 , c'est-à-dire , presque aussi-tôt que par la conclusion de cette paix , la navigation fut libre , ils y en vendirent des parties considérables ; ils s'introduisirent ensuite successivement dans les différens marchés de l'Europe ; & présentement , ils dominent dans la plupart.

En 1740 , on estimoit que les importations de sucre en Allemagne , en Hollande , dans la Balti-

que , en Espagne , en Italie & en Turquie montoient annuellement à 80 , 000 barriques. On ne comptoit pas dans cette quantité , celle que l'Espagne & la Hollande tirent de leurs propres colonies. Ces 80 , 000 barriques étoient distribuées dans les proportions ci-dessous.

Quantité du sucre qu'on supposoit en 1740 , se débiter annuellement en Allemagne , en Hollande , dans la Baltique , en Espagne , en Italie , en Turquie ; déduction faite de la quantité que l'Espagne & la Hollande en tirent de leurs propres colonies.

A Hambourg , Breme & autres ports de l'Allemagne , trente mille barriques , 30 , 000. bar.

En Hollande , 30 , 000.

A Petersbourg , Dantzick & autres ports de la Baltique , 3 , 000.

A Cadix & dans les autres ports

DES ANTILLES ANGLOISES. 221

de l'Espagne , 5,000.

A Gennes, Livourne, Naples,
Messine , 8,000.

A Venise & dans les autres
Ports de la Méditerranée, 4,000.

80,000.

C'étoient les François qui importoit à Hambourg , à Breme & en Hollande , presque toutes les 60,000 barriques de sucre étranger qui y entroient ; ils avoient aussi une très-grande part au débit de cette denrée dans les autres places. Il est aisé de se le persuader , en jettant les yeux sur l'état que nous offrons ici des exportations de sucre que les Anglois ont faites annuellement depuis 1715 , jusqu'en 1722. ; & depuis 1729 , jusqu'en 1737. Cet état est tiré des registres de la douane. La barrique y est comptée sur le pied de 10 quintaux. Le quintal , sur le pied de cent vingt livres.

* K iij

Exportations du sucre brut faites annuellement par les Anglois depuis 1715, jusqu'en 1722; & depuis 1729, jusqu'en 1737; évaluées les unes dans les autres.

	De 1715. à 1719.	De 1719. à 1722.	De 1729. à 1733.	De 1733. à 1736.	De 1736. à 1737.
	B.	B.	B.	B.	Bar.
En Hollande.	5,961.	2,050.	2,178.	232.	4.
Allemagne.	6,994.	3,258.	3,978.	251.	70.
Flandres.	1,990.	1,528.	1,243.	192.	42.
Dans la Bal- tique.	559.	307.	917.	379.	57.
Total des export. dans les Pays sep- tentrionaux	15,504.	7,143.	8,316.	1,054.	171.
Exporta- tions dans la Méditerran- née & autres Ports méridi- onaux:	1,080.	306.	568.	101.	87.
Total des exportations aux Marchés étrangers.	16,584.	7,449.	8,884.	1,155.	258.
En Irlande.	1,960.	1,596.	3,267.	4,602.	3,740.
Aux Colo- nies Angloi- ses en Amé- rique, aux Isles d'Alder- ney, Guern- sey, Jersey en Afrique & aux Indes orientales.	36.	19.	41.	25.	80.
Total géné- ral des ex- portations.	18,580.	9,064.	12,192.	5,782.	4,078.

Exportations de sucre raffiné faites annuellement par les Anglois depuis 1715, jusqu'en 1722; & depuis 1729 jusqu'en 1737.

	De 1715. à 1722.	De 1729. à 1736.	De 1736. à 1737.
En Hollande 27 328 62 . .
En Allemagne 22 66 8 . .
En Flandres 3 280 10 . .
Dans la Baltique .	. . 12 42 5 . .
Total des exportations aux Ports septentrionaux. }	. . 64 716 85 . .
Dans la Méditerranée & aux Ports Méridionaux. }	. . 368 402 83 . .
Total des exportations aux marchés étrangers, }	. . 432 1,118 168 . .
En Irlande 118 381 581 . .
Aux colonies Angloises en Amérique, aux isles d'Alderney, de Guernesey, Jersey, Afrique, & Indes orientales. }	. . 72 494 384 . .
Total général des exportations. }	. . 622 1,993 1,133 . .

N. B. De 1737. à 1740, à peine y eut-il quelques Barriques de sucre de réexportées.

On voit par cet état , la décadence successive du négoce du sucre que les Anglois ont fait avec les étrangers. A mesure qu'il a décliné , celui des François a augmenté dans la même proportion. On prétend que vers l'année 1740, il valoit annuellement à ces derniers plus d'un million sterlings , (23 , 000 , 000 livres tournois) outre leur propre consommation. On compte à la vérité dans cette somme , tant le produit de la valeur intrinsèque du sucre , que celui des frais de fret & de commission. Si , comme on le suppose , les importations de cette marchandise qui n'ont pas été faites par les Anglois dans les pays qui n'ont pas de Colonies pour s'y en approvisionner ou qui n'en tirent pas assez des Colonies qu'ils possèdent , ont été faites par les François ; la masse de ces importations devoit leur procurer alors l'avant-

tage d'employer une marine de 40, 000 tonneaux ? & d'occuper 4, 000 mariniers pour le transport seulement d'Amérique en Europe. Les mesures que le parlement d'Angleterre prit en 1740, & depuis cette année pour regagner une branche de commerce aussi importante, semblerent d'abord en devoir rendre bien-tôt la balance moins favorable à la France ; mais la diminution que le négoce de ce dernier royaume a pu souffrir par-là, n'a pas été loin ; il est toujours de ce côté infiniment supérieur à celui de la Grande-Bretagne.

Tandis que le débit du sucre Anglois s'anéantissoit au dehors de la Grande-Bretagne, il s'augmentoît au dedans. Sans la circonstance de cet accroissement dans la consommation intérieure, les Antilles dépendantes de la couronne Britannique, eussent eu

vraisemblablement beaucoup de peine à se soutenir. Mais à la faveur de l'étendue prodigieuse que prit l'usage du sucre en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, les colons furent long-temps sans se ressentir de la révolution arrivée dans le commerce intérieur de cette denrée.

Dans le temps que le négoce en florissoit le plus entre les mains des Anglois, ils ne retenoient pas pour leur usage, dix à douze millions de livres de sucre. Leurs colonies ne leur en fournissoient alors, qu'environ trente mille barriques de dix quintaux pesant. Cette consommation s'étant augmentée par degrés, les colonies augmentèrent de même dans leurs plantations de *Cannamelles*. Au milieu de la guerre pour la succession d'Espagne, elles ne laisserent pas d'envoyer en Angleterre presque le double de la quantité.

de sucre qu'elles y envoyoit 15 ans auparavant. On estime que de 1708 à 1718 , il entra dans la Grande - Bretagne chaque année l'une dans l'autre , 53 , 439 barriques. Les dix années suivantes (de 1718 à 1728 ,) furent encore plus abondantes. Elles fournirent 68 , 931 barriques par année. Les importations de 1727 à 1733 , monterent encore plus haut. Durant chacunes de ces six années , elles allerent à 93 , 889. De 1733 à 1737 , elles diminuerent de quelque chose. Mais quoique dans ce dernier espace de temps , les exportations fussent réduites presqu'à rien , les importations de chaque année n'en allerent pas moins à 75 , 695 barriques.

Suivant l'opinion commune en 1743 , la consommation annuelle de la Grande-Bretagne seule étoit de 70 , 000 barriques , dont le transport d'Amérique en Europe ,

occupoit environ trois cens voiles. On comptoit que les frais de fret pour cet embarquement, montoient environ à 170,000 livres sterlings (3,912,000 liv. tournois;) & que les déboursés, tant pour les droits, que pour les frais de commission & autres, n'alloient pas à moins de 200,000 livres sterlings.

Dans les quantités de barriques que je viens de poser, peut-être ne suis-je pas d'accord avec les calculs de quelques auteurs. La différence entre leurs supputations & la mienne, (s'il s'y en trouvoit,) pourroit naître de ce que la barrique n'a point un poids déterminé. Quelques-uns la comptent sur le pied de 17 à 18,000 livres pesant, tandis que d'autres ne la prennent que pour 1,000 livres: beaucoup la fixent à 1,200 liv. J'ai suivi ceux-ci.

Les écrivains Anglois, diffé-

rent encore sur ces quantités selon les sources où ils ont puisé, ou selon les méthodes qui les ont guidés dans leur évaluation. De-là vient, que des auteurs qui ont parlé dans le même temps des productions des Antilles Angloises, ne s'accordent pas dans l'estime qu'ils en font. On en trouve qui en portent le total pour ce qui est du sucre, à 100, 000 barriques. Il y en a qui le réduisent environ à 65. 000 auxquelles ils joignent 10, 000 autres barriques qui viennent par voie d'échange, des isles Hollandoises, Danoises & Francoises à la Jamaïque & aux isles du Vent.

Ces derniers, supposent que la consommation de ce produit se fait ainsi :

50, 000 livres dans la Grande-Bretagne.

10, 000 en Irlande.

5, 000 dans les colonies septentrionales.

Le reste, suivant les mêmes auteurs, est réexporté ou demeure dans les magasins.

Les sucriers Anglois, qui durant plus de vingt ans avoient vû accroître d'année en année les demandes qu'on leur faisoit, poussèrent enfin leurs fabriques si loin en 1727, & dans les années suivantes, jusqu'en 1731 même jusqu'en 1733, qu'ils se trouverent un surplus considérable, au-delà de la quantité qu'exigeoit la consommation des domaines Britanniques. La même ardeur régnoit alors également dans les Antilles Françoises, & y produisit le même effet. Elles eurent beaucoup plus de sucre qu'elles ne purent en débiter. L'avilissement où cette marchandise tomba par-tout généralement par sa surabondance, rallentit l'activité des planteurs. Voilà pourquoi,

DES ANTILLES ANGLOISES. 231
depuis 1733, jusqu'en 1737, les importations du sucre en Angleterre, furent plus foibles d'environ 15,000 barriques que celles des six années précédentes.

Cette avidité des planteurs, causa la ruine d'un grand nombre d'entre-eux. Le défaut de débit ou la modicité des sommes qui rentrèrent dans leurs mains, les contraignirent d'abandonner leurs habitations, ou les mirent hors d'état de les entretenir dans leur entière valeur.

Ce fut alors pour la première fois qu'il s'éleva parmi les habitans des Antilles Angloises, un cri général sur la décadence du commerce du sucre, quoiqu'il fût déjà détruit depuis plusieurs années pour leur nation. Ce fut alors aussi pour la première fois, que le parlement d'Angleterre se mit en devoir de favoriser ces colonies; quoique le cas particulier qui

occasionnoit leurs plaintes, fût peu intéressant pour l'état. En effet, après avoir souffert tranquillement que le commerce du sucre passât entièrement entre les mains des étrangers, il ne devoit guères importer à la Grande-Bretagne, que les colons de ses îles continuassent d'en fabriquer annuellement plus de 90, 000 barriques, comme ils avoient fait depuis environ six années, puisque cette quantité excédoit sa consommation. Mais c'est que l'on ignoroit en Angleterre le véritable état de ce négoce.

Les clameurs des sucriers Anglois commencerent à s'élever en 1731. Elles eurent cela de bon, qu'elles tournerent l'attention du ministère, de la législature & de toute la nation sur cette branche de trafic. Avant cette époque, à peine y avoit-on pensé depuis le commencement du siècle, si ce

DES ANTILLES ANGLOISES. 235
n'est pour l'assujettir à des impôts ;
& comme on ne jugeoit de sa
situation que sur l'opulence des
colons, on étoit fort éloigné de
croire qu'elle penchât vers sa rui-
ne. Josuat Gée qui écrivit vers
1730 , a parlé , pour ainsi dire ,
le premier avec un peu de force
du danger où l'Angleterre étoit
de perdre ce trafic ; & il étoit
déjà perdu pour elle.

On étoit alors en général si mal
instruit sur ce sujet en Angleterre ,
que le même Gée , un des auteurs
les plus exacts qui aient écrit
sur le commerce de la Grande-
Bretagne , semble avoir été imbu
de l'idée , où est encore un grand
nombre de personnes , que les ter-
res des Antilles Angloises sont
usées ; qu'elles ne peuvent pro-
duire assez pour fournir à des ré-
exportations, & qu'il attribue prin-
cipalement à cet circonstance le
déclin du débit du sucre Anglois.

Cependant , loin que les terres des Antilles fussent *effritées* dans ce temps-là , il est bien constant par le rapport de ceux qui connoissent les lieux , qu'elles pouvoient alors , & qu'elles peuvent encore rendre le triple de ce qu'elles rendoient.

Si l'on considère les importations de sucre en Angleterre depuis 1715 seulement , jusqu'en 1737 , ne trouvera-t-on pas dans les degrés de leur accroissement , des raisons de la dernière force , contre l'opinion de ceux qui soutiennent l'épuisement des terres dans les Antilles Angloises. Des moissons plus abondantes d'années en années , n'ont jamais été un signe d'affoiblissement dans les champs qui les portent. A la vérité de 1733 à 1737 , les importations en sucre ont diminué de plus de 15 , 000 barriques. Mais cette diminution , naquit du

découragement du planteur qui cessa de cultiver, & non pas d'aucune altération dans la fécondité des terres. Car elles ne refusèrent pas de rendre.

A la Barbade, aux isles du Vent, comme par-tout ailleurs, les *Nouales*, dix ans après avoir été défrichées, & même avant ce temps, ne rapportent plus comme dans les premières années de leur culture. Les terres ne peuvent s'impregner des sels & des autres principes qui les fertilisent que jusqu'à un certain point. Supposez un terrain de bonne qualité qui soit demeuré de tout temps en friche : mettez-le en valeur. Malgré le repos éternel dont ce terrain aura joui, il ne s'en suivra pas moins qu'au bout d'un petit nombre d'années, il sera réduit à un degré réglé de fertilité, qui ne variera presque jamais, si la culture & la température du climat

subsistent toujours les mêmes , ou si des événemens extraordinaires ne viennent pas changer les circonstances des lieux. Il y auroit long-temps que les Antilles ne rapporteroient rien , si les moissons qu'elles fournissent encore , n'a-voient pour cause ce principe constant de fécondité que la maladresse ou l'avidité du cultivateur , ne peut dégrader que pour un cours espace de temps.

Les campagnes de France , portent des bleds depuis bien des siècles ; on ne s'avise point cependant de craindre qu'elles s'épuisent : il est vrai qu'on les laisse reposer d'année en année , & que l'on n'accorde pas le même relâche en apparence aux sucreries. Mais les dispositions dans le plantage , & la méthode de culture que l'on observe à l'égard des *cannamelles* , équivalent à un pareil repos. En disposant & en culti-

vant les bleds de même, les laboureurs ne feroient pas dans la nécessité d'avoir toujours une partie de leurs champs en jachere.

On en a eu la preuve dans les expériences qui ont été faites à ce sujet en diverses provinces, d'après les principes de M. Tull, introduits en France, & rectifiés par M. Duhamel du Monceau.

Traité de la culture des terres suivant les principes de M. Tull.

Les soins que l'on prit en Angleterre pour s'informer au vrai de l'état du commerce du sucre exercé par les sujets de ce royaume, découvrirent bien-tôt que ce n'étoit pas à la stérilité des terres dans les Antilles dépendantes de la couronne Britannique, qu'il falloit attribuer son anéantissement au dehors. On vit au contraire, que quelques abondantes qu'y fussent déjà les récoltes, elles étoient susceptibles d'une grande augmentation ; & qu'il ne manquoit aux planteurs pour les porter plus loin,

que d'avoir des débouchés pour leurs denrées. La *législature* s'appliqua à leur en procurer. Je vais rendre compte des mesures qu'elle a prises dans cette vue. Mais auparavant, je dois parler des réglemens relatifs au commerce du sucre qui ont été faits depuis Jacques II. jusqu'en 1733.

Actes concernant le commerce du sucre.

IV. Les dépenses où la nation Angloise fut engagée durant la guerre qui finit à la paix de Ryswick, ayant obligé le parlement d'augmenter les revenus de l'état, il établit dans les neuvième & dixième années du règne de Guillaume III. sur toutes les marchandises tant sèches que liquides importées en Angleterre, un nouveau droit général connu sous le nom de *nouveau-subside*, & aussi fort que l'ancien qui avoit été accordé à Charles II. par l'acte de tonnage & de poudage.

En vertu de l'acte qui créa ce droit, le sucre, sur lequel on ne

levoit auparavant que 18 deniers (environ 35 f. tournois) pour cent en paya 36. Mais pour ne pas tomber à l'égard du commerce extérieur dans l'inconvénient qu'avoit produit l'imposition de 2 shillings 4 den. (environ 2 liv. 14 f. tournois) pour cent, mis sur cette denrée par Jacques II. le parlement en arrêtant que le nouveau-subside seroit rendu en entier à l'exportation, accorda en même temps une gratification (exigible un mois après l'avoir demandée) de 3 shellings (3 livres 9 f. tournois) pour cent, sur les sucres, du crû des colonies Angloises, raffinés en Angleterre qui seroient exportés. De cette maniere, l'augmentation du droit tomba seulement sur la consommation intérieure.

Peu d'années après sous la reine Anne, les communes pour subvenir aux besoins du gouvernement, se virent encore dans la nécessité

d'avoir recours à une addition de droits généraux. Elles établirent un subside que l'on appelle le *tiers-subsid* ; il monte au tiers des droits imposés par l'acte 9 & 10 de Guillaume III. dont je viens de parler, & s'étend sur les mêmes marchandises. Le sucre se trouva par conséquent chargé de 6. den. (11 s. 6. den. tournois) pour cent, au-delà des 36 den. auxquels il étoit déjà assujetti. Ce surcroît tomba encore uniquement sur la consommation intérieure, par l'attention qu'eut le parlement d'ordonner que ces derniers droits seroient remis à l'exportation , de même que le *nouveau-subsid* ; & d'ajouter 1 shelling à la gratification accordée par l'acte 9 & 10 de Guillaume III. à quiconque exporteroit des sucres raffinés en Angleterre.

Les choses subsisterent paisiblement sur ce pied jusqu'en 1731, sans que

que les droits excessifs imposés sur les sucres eussent arrêté l'accroissement de la consommation de cette denrée dans la Grande-Bretagne ; parce qu'au lieu d'enfler tout d'un coup les droits , à l'exemple de Jacques II, on les avoit haussés par degrés. Mais en 1731, les colons des Antilles Angloises, qui depuis 3 ou 4 ans , avoient tiré de leurs plantations des quantités de sucres immenses , commencerent , comme on l'a dit plus haut , à s'appercevoir qu'ils n'en trouvoient pas le débit. Portant à peine leur vue sur le commerce extrérieur des Anglois d'Europe , auquel l'acte de navigation ne leur permettoit pas de prendre part , & dont par cette raison , ils s'embarassoient peu ; ils se prirent , presque uniquement du déclin de leurs ventes , au trafic clandestin que les colonies Angloises du continent , entrete-

noient avec les Antilles Françoises : il est vrai que ce trafic étoit considérable. L'on prétend qu'en 1733, il employoit jusqu'à 300 bâtimens & 3,000 mariniers ; & que dans l'année 1729, la nouvelle Angleterre seule tira de ces isles plus de 20,000 barriques de melasses pour faire chez elle une espèce de rum, que l'on appelle *kill-devil*, c'est-à-dire, tue-diable.

Les réglemens qui prohibent l'entrée du rum ou eau-de-vie de cannes en France, & le grand accroissement des plantations dans les Antilles dépendantes de cette couronne, y faisoient donner à très-bon marché cette liqueur & la mélasse dont-elle est extraite. Les Anglois du continent de l'Amérique, ne pouvant s'en fournir au même prix dans les isles qui appartiennent à la Grande-Bretagne, prenoient chez les François, non-seulement le rum & les mé-

lassés, mais aussi le sucre dont elles avoient besoin : tantôt en échangeant ces denrées contre les mâtures, les chevaux, les bois de construction, les salines, & les autres choses qu'ils leur portoient; & plus souvent en les payant avec l'argent qu'elles tiroient des Antilles Angloises pour les mêmes marchandises.

Les habitans de ces dernières, ne s'en tinrent pas long-temps à de vains murmures; ils s'empresferent de porter leurs plaintes en Angleterre devant le parlement. Ils demanderent instamment que l'entrée du sucre étranger fût prohibée dans les colonies Angloises, ainsi que celle du rum & de la mélasse de la même origine. Ils auroient aussi voulu que l'on eût diminué les droits qui se percevoient en Angleterre sur les sucres de production nationale, & que l'on retranchât cette denrée de l'é-

numération. Mais ils n'insistoient que foiblement sur ces deux chefs, n'osant se flatter de les obtenir. Jusques-là, ils n'avoient montré qu'une jalousie médiocre contre les isles occupées par les François dans l'archipel du Mexique.

La premiere de leurs demandes, & celle à laquelle ils s'attachoient principalement, rencontra beaucoup d'opposition de la part des colonies septentrionales. Celles-ci présenterent aussi des remontrances au parlement, pour lui prouver l'avantage qui revenoit en général à la nation Britannique du commerce qu'elles entretenoient avec les François des Antilles. Elles prétendoient que bien loin de leur porter de l'argent, elles recevroient d'eux une balance pour les différentes productions qu'elles leurs fournissoient; & que de plus le rum & la mélasse si nécessaires pour leurs pêches & pour

la traite des pelleteries avec les sauvages , étant trop chères dans les Antilles Angloises , on ne pouvoit leur ôter la ressource de s'en fournir dans les isles Françoises , sans courir risque de voir diminuer ces deux branches de commerce.

Une foule d'écrits polémiques ; parut à l'occasion de cette dispute. Le procès fut instruit en quelque sorte devant la nation. Le parlement balança quelque temps avant que de prononcer sur cette affaire qui intéressoit deux parties de l'Empire Britannique également importantes. En attendant qu'il se fût mis en état d'en juger , pour donner quelque secours aux colonies à sucre qui paroissoient en avoir besoin , il leur accorda la liberté d'importer directement en Irlande , le rum & toute autre marchandise de leur crû non spécifiée dans l'énumération. Enfin

en 1733 , il décida non pas entièrement selon les vœux des colonies des isles , mais d'une maniere capable de remédier en partie au préjudice dont - elles se plaignoient.

Il laissa aux colonies septentrionales la liberté de commercer avec les Antilles Françoises , ne jugeant pas que ces dernières (comme les colons des Antilles Angloises l'avoient avancé) fussent dans l'impossibilité de se soutenir sans les provisions qu'elles recevoient de la nouvelle Angletterre , de la nouvelle York , de la Pensilvanie , &c. & considérant qu'ôter aux colonies septentrionales la liberté de vendre leurs productions naturelles aux habitans des isles dépendantes de la couronne de France , c'étoit diminuer leurs moyens d'acheter des manufactures d'Angletterre. Mais comme il se proposoit d'encourager les plan-

teurs de la Barbade & des autres isles de la domination Britannique , il imposa des droits très-forts sur le rum , le sucre & la mélasse qui seroient importés des colonies étrangères dans les établissemens Anglois.

Le parlement défendit dans le même temps , d'importer des sucres étrangers en Irlande , à moins qu'ils n'eussent été embarqués dans la Grande-Bretagne sur des vaisseaux de la qualité requise par les loix.

Il ordonna aussi que les droits d'entrée qui se levent en Grande-Bretagne sur le sucre national , seroient rendus entièrement à l'exportation. Ce fut dans le même esprit , que par l'acte qui établit ces divers réglemens , il porta à 6 shellings (environ 7 s. tournois) pour cent , la gratification qui se payoit en vertu des statuts 9 & 10 Will. 3 & 2 ann. à l'exportation

des sucres raffinés dans la Grande-Bretagne ; cet acte est intitulé : *An act for the better severing and encouraging the trade of tis majestys sugar colonies in America.*

Le frein que l'on s'étoit proposé en Angleterre de mettre à la consommation du rum & des mélasses étrangères , dans les colonies Angloises du continent , n'y en arrêta guères l'importation. Les colons trouverent aisément moyen de frauder les droits auxquels ces denrées étoient assujetties. Les plaintes que les habitans de la Barbade , d'Antigoa , de Névis , de Montserrat , &c. en porterent à la chambre basse en 1735 , & les sollicitations de leurs agens dans les années suivantes , l'ayant engagé à prendre connoissance de cet objet , elle arrêta en 1739 , que l'on examineroit par quelles méthodes on pourroit prévenir cette contrebande. Mais elle ne dé-

cida rien à cet égard ; soit que par les informations qu'elle se procura , elle reconnût que la chose étoit en elle-même de peu de conséquence ; soit qu'elle sentît que l'agriculture , l'industrie , & la navigation seroient trop découragées dans les colonies septentrionales , si l'on mettoit plus d'obstacles au débouché qu'elles trouvoient pour leurs productions naturelles dans les Antilles Françoises.

On vit donc en Angleterre ; qu'il falloit avoir recours à d'autres mesures si l'on vouloit en effet regagner le commerce du sucre. La nation s'étoit montrée très-éloignée de permettre l'exportation directe du sucre des colonies à tous les ports de l'Europe , lorsque les habitans de la Barbade & des autres isles en avoient d'abord hasardé la demande. Ce ne fut pas sans peine que les auteurs presque sans nombre qui écrivirent sur

cette matiere , vinrent à bout d'en faire sentir la nécessité. Convaincu par l'évidence avec laquelle ils la démontrèrent , le parlement se détermina à tenter cette démarche. En 1739 , il passa un acte par lequel il permit pendant cinq ans d'exporter en droiture, d'Amérique à tous les marchés de l'Europe , les sucres de production nationale , en donnant caution de rapporter les retours dans la Grande-Bretagne , avant que de repartir pour les colonies.

Les dispositions de cette acte se ressentirent de la répugnance qu'on avoit eu à le dresser. Elles contenoient différentes restrictions qui affoiblissoient les bons effets qu'on devoit en attendre.

1°. Les vaisseaux bâtis dans les colonies , ne participoient point à la permission.

2°. Il falloit prendre des congés dans la Grande-Bretagne.

3°. Les marchands prétendans à faire ce commerce en droiture, devoient demeurer dans la Grande - Bretagne ou dans les isles à sucre.

4°. Tous les vaisseaux destinés pour les ports septentrionaux de l'Europe, étoient obligés de se conformer à la police établie dans les anciens statuts.

Malgré ces gênes, le nouvel acte ne laissa pas d'être très-avantageux aux Antilles Angloises. On comprit bien-tôt qu'il le deviendrait davantage, si la liberté de la navigation étoit resserrée dans des limites moins étroites. En 1742, on étendit la permission de l'exportation directe, à tous les vaisseaux appartenans à des sujets de la couronne Britannique domiciliés dans la Grande-Bretagne, & équipés conformément aux loix. On fit encore dans la même année une autre faveur aux

colonies à sucre, en accordant aux importeurs de rum, la permission de débarquer & de le tenir en-magasiné durant six mois, avant d'en acquitter les droits d'entrée; qu'en vertu des anciennes loix, il falloit payer avant de le mettre à terre. Les Anglois se sont proposé d'augmenter par cette grace, la consommation du rum dans la Grande-Bretagne, non-seulement pour offrir un nouvel encouragement aux planteurs, mais encore, pour diminuer, & s'il se peut, arrêter entièrement l'entrée des eaux-de-vie de France qui passent en contrebande. Ils étendent même leurs espérances plus loin, & se flattent de parvenir à faire goûter leur rum dans la Baltique, par préférence aux autres liqueurs fortes : fondés en cela, sur ce que depuis quelques années les Irlandois se sont accoutumés à cette liqueur; & que la préférant

DES ANTILLES ANGLOISES. 253
même aux eaux-de-vie François-
ses, elle est devenue pour eux un
objet de trafic considérable : que
la plus grande partie d'environ
une centaine de vaisseaux qu'em-
ploie annuellement le commerce
entre l'Irlande & les îles Angloi-
ses, en est ordinairement chargée ;
quoique dans les sept premières
années, où fut accordé la liberté
de l'exportation directe du rum
des colonies en Irlande, il n'y en
eût pas un grand débit.

Le parlement a continué en
1746, l'acte qui permettoit l'ex-
portation directe du sucre des co-
lonies, à tous les ports de l'Eu-
rope. Comme par toutes ces me-
sures, il ne tendoit à favoriser les
planteurs, que pour mettre les
marchands Anglois en état de sou-
tenir la concurrence des François
& des Hollandois dans les mar-
chés étrangers, le roi ayant été
obligé de demander en 1747, un

subside général , le sucre qui se consomme dans la Grande-Bretagne , fut soumis à un impôt additionnel de 5 pour cent.

L'extension de l'usage de cette denrée en Suede , en Russie & dans quelques autres ports de l'Europe, est une circonstance qui semble propre à seconder les efforts des Anglois. Les colons de leurs Antilles , ont paru vouloir en profiter. Les ravages qu'a causé dans ces isles , l'ouragan qui s'y fit sentir au mois de Septembre 1751 , & la sécheresse qu'éprouva Antigua , les ont fait changer de dessein. La cherté des sucres que ces accidens ont occasionnée dans la Grande-Bretagne , leur fait trouver trop d'avantage à les y vendre, pour qu'ils s'inquiètent de se mettre en état d'en envoyer dans les marchés étrangers. Ils ne veulent travailler que pour la consommation de la Métropole. On accuse

même les Jamaïquains d'être convenus entre eux, de ne pas défricher de nouveaux terrains, afin que la rareté du sucre continuant le prix de cette denrée, se maintienne. Elle se vendoit en 1753, dans la Grande-Bretagne, 40 shillings (46 liv. tournois) le cent pesant.

Les Anglois d'Europe cherchent à détruire un pareil monopole, & à forcer les planteurs de cultiver une plus grande étendue de terres. Quels que soient leurs efforts à cet égard, il est difficile de croire que cette nation arrache le commerce du sucre des mains de sa rivale, pour peu que celle-ci apporte de vigilance à le conserver : il y a de grands obstacles à surmonter pour recouvrer un commerce, dont on a souffert que d'autres s'emparassent.

CHAPITRE IX.

Suite du précédent. I. Réglemens concernans le cours des espèces étrangères dans les établissemens Anglois en Amérique. II. Réglemens concernans les représentations d'espèces dans les mêmes établissemens. III. Réglemens sur les manufactures. IV. Acte concernant les Juifs & les Freres de l'Union. V. Etablissement de la société de la Propagande. VI. Réglemens divers.

*Réglemens
concernans
le cours des
espèces
étrangères*

I. **D**Ans les premiers temps de l'établissement des colonies Angloises en Amérique, les espèces y avoient la même valeur qu'en Angleterre. Le petit nombre de celles de ce royaume

qu'on y en apportoit , les mit dans la nécessité de donner chez elles , aux piaftres ou pièces de huit le même cours qu'elles avoient dans les colonies étrangères.

Cette monnoie passa d'abord selon son poids & titre , pour 4 shellings 6 den. sterlings (environ 5 liv. 4. s. tournois) insensiblement , les planteurs & les facteurs, trouverent moyen de la compter sur le pied de 5 shellings (5 liv. 15 s. tournois). De ce surhaussement montant à d'autres , tant en augmentant par la dénomination les valeurs numéraires , qu'en souffrant que les pièces légères circulassent indifféremment dans le commerce , ils haussèrent leurs espèces de 15 , & même de 25 pour cent dans quelques endroits.

Pour arrêter ces abus , on fit des loix qui tomberent bien-tôt en désuétude ; il arriva de-là , que

l'on ne vit plus dans les établissemens Anglois , que de la monnoie légère. On embarquoit pour l'Europe , comme marchandise , celles qui se trouvoient être de poids.

Le Maryland qui tenoit ses espèces plus bas que celles de la Pensilvanie , ne tarda pas à reconnoître que cette Province les attiroit chez elle. Il en étoit de même de toutes les colonies , qui n'avoient pas haussé leur monnoie dans la même proportion que les autres.

Les plaintes des Marylandois à ce sujet , occasionnerent une proclamation de la reine Anne , publiée le 18 Juin 1704 , par laquelle elle fixa au même taux pour tous ses domaines en Amérique , les pièces d'argent étrangères qui y avoient cours. Cette proclamation établit les piaftres sur le pied de 6 shellings sterlings (environ 7 liv. tournois) quoi-

qu'en effet, elles ne valloient intrinséquement, que 4 shellings 6 den. (environ 5 liv. 4 s. tournois.

On leur assigna cette valeur, à cause qu'elles circuloient sur un pied semblable à la baye des Massachusetts, en vertu d'un acte de l'assemblée générale de la colonie, confirmé par Guillaume III. & qu'on ne pouvoit altérer un pareil règlement, que par un autre acte de la même assemblée qu'il étoit douteux d'obtenir.

Les colons, ne déférerent point à la proclamation. Le parlement se vit obligé quatre ans après, de la confirmer par un acte particulier qu'on appelle *the proclamation act*. Comme il crut devoir laisser subsister les mêmes valeurs que la reine avoit fixées, il permit de refuser cette sorte de monnoie.

Malgré la réunion des deux autorités, la fixation du cours de ces espèces, a essuyé mille contra-

dictions. On ne s'y est conformé qu'à la Barbade & aux Bermudes.

Règlement
concernant
les représen-
tations d'es-
pèces.

II. Aujourd'hui dans les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, on ne connoît presque pour gage d'échange, que les représentations d'espèces; l'usage de ces papiers a donné lieu à des manœuvres très-préjudiciables à la Grande-Bretagne.

Il est arrivé plus d'une fois, que lorsque une colonie devoit beaucoup à la Métropole, elle augmentoit la quantité de ses billets de crédit; (on appelle aussi ces effets, *billets de Province*;) sans assigner des fonds bien sûrs pour leur remboursement. Par là, ces billets perdoient beaucoup; on ne les recevoit plus dans le commerce, que fort au-dessous de leur prix; & néanmoins, le créancier étoit obligé de les prendre pour leur entière valeur. Ainsi quoique numérairement, elle sol-

dât ses comptes avec ses créanciers, en leur payant en monnoie de papier les sommes qu'ils étoient en droit de lui demander ; il n'en étoit pas moins vrai, qu'en s'acquittant avec eux de cette manière, elle ne leur avoit donné dans le fait, qu'une partie de leur dû par le discrédit du papier.

Le tort que ces opérations caufoient aux marchands Anglois, portoit le gouvernement d'Angleterre à supprimer ces effets, dont le nombre excessif faisoit craindre d'ailleurs que les colonies ne se vissent réduites à faire une banqueroute totale, si on le laissoit accroître davantage.

Mais la constitution des colonies où ils regnent le plus, s'opposoit à ce dessein ; en ce que quelques-unes, par les privilèges de leur charte, ne recevant aucun ordre de la couronne ; & toutes les colonies, tant celles qui obeis-

sent directement au roi, que celles où son autorité est limitée, étant forcées par des raisons de commerce, de donner cours chez elles indistinctement aux billets de crédit les unes des autres ; les ordres que le roi eût adressés à ses gouverneurs, n'auroient pû suffire pour annuler la monnoie de papier dans les établissemens Anglois : puisqu'une des colonies moins dépendantes du monarque venant à faire une émission de billets ; celles où le prince a un pouvoir plus absolu s'en trouveroient alors aussi remplies que si ces billets fussent venus d'elles-mêmes.

Un acte du parlement, dont l'autorité suprême est respectée par-tout ce qui forme l'Empire Britannique, pouvoit donc seul remédier à l'abus des représentations d'espèces dans ces contrées, & obvier aux inconvéniens que

l'on en appréhendoit. Cet acte fut passé en 1751; il défend de procéder à de nouvelles fabrications de monnoie de papier dans les colonies. Comme les billets de crédit existant actuellement, doivent être retirés successivement, leur quantité sera au bout d'un certain temps, plus proportionnée à la solvabilité du gouvernement; & par-là, leur valeur devient moins sujette à des variations.

Le discrédit des *billets de Province*, & le peu de déférence qu'on a montrée dans les colonies pour la proclamation, font qu'il y a pour les comptes parmi les colons, trois sortes de valeurs numéraires. Ils ont soin dans les engagements qu'ils contractent pour quelque payement que ce soit, de stipuler s'il se fera suivant l'une ou l'autre. Ces trois sortes de valeurs numéraires, sont la livre

ster. monnoie d'Angleterre ; la liv. ster. monnoie courante, c'est-à-dire, monnoie de papier ; & la liv. ster. proclamation monnoie, c'est-à-dire, monnoie fixée par la proclamation. Ces deux dernières , différent de la livre sterling d'Angleterre selon les colonies , à raison du plus ou du moins de faveur qu'obtient leur papier ; & à raison du pied sur lequel les pièces de monnoie étrangère y ont cours.

*Règlemens
sur les ma-
nufactures.*

III. Comme le commerce des Anglois établi sur le continent de l'Amérique , tout étendu qu'il est , ne suffit pas pour les mettre en état d'acheter des Anglois d'Europe , tout ce qui leur manque ; ils ont été contraints d'élever chez eux des manufactures grossières de diverses sortes pour subvenir à leurs besoins. L'Angleterre n'a point vû sans jalousie , les colons prendre ce chemin. On y a long-temps pensé ; & beaucoup de

de personnes y pensent encore que l'intérêt de la nation exigeoit qu'on le leur interdît. La matiere ayant été débattue dans le Parlement, on a reconnu que retrancher cette ressource aux colonies, c'étoit réduire un grand nombre de leurs habitans à la plus grande misere; y renchérir excessivement la culture des terres; diminuer par ce renchérissement, & peut-être perdre le débit de leurs productions; y introduire conséquemment la pauvreté, la langueur, & écarter ceux qui auroient pû être tentés de s'y venir fixer.

Le travail des champs, n'occupe pas également toute l'année, ni même toute la journée dans les saisons où il occupe le plus. Empêcher les colons de fabriquer; après qu'ils ont satisfait aux soins de l'agriculture, & cela quand on sçait que les fruits de la terre, & les autres productions naturelles

qu'ils cueillent , ne les mettent point en état de tirer tous leurs besoins de la Métropole , c'est se jeter dans la nécessité de les leur fournir sans recevoir d'eux en échange , une plus grande quantité de denrées qu'ils n'en donneroient pour de plus petites parties de marchandises , si on leur laissoit la liberté de se procurer par leur industrie quelques-unes des choses dont-ils ne sçauroient se passer.

D'après ces principes , le parlement d'Angleterre a cru devoir confirmer aux colons la liberté d'avoir quelques manufactures , afin de leur faciliter les moyens de subsister avec le plus d'aisance qu'il se pourroit , sans briser les intérêts de la Grande-Bretagne ; mais les Pensilvains & les nouveaux Anglois ayant abusé de ces égards , en étendant assez leurs *chapelleries* , pour faire des en-

vois considérables de chapeaux à la Jamaïque & aux Antilles , il prohiba ces exportations , soit par mer , soit par terre , sous des peines pecuniaires extrêmement fortes. Pour apporter des obstacles aux progrès de cette manufacture : il défendit absolument d'y employer aucun négre , & il ne permit aux blancs d'y travailler , qu'après avoir fait un apprentissage de sept ans. Le même statut défend à un maître d'avoir plus de deux apprentifs à la fois.

On peut à ce sujet remarquer en passant ; combien l'érection des métiers en communautés exclusives nuit à l'industrie ; puisque l'argent qu'il en coûte pour y être admis , produit à l'égard des pauvres l'effet d'une défense positive. Le Parlement d'Angleterre craignant l'extension du commerce des Chappelleries fabriquées dans ses Colonies ; n'a pas crû pouvoir mettre

ce negoce dans des entraves plus sûres qu'en multipliant les difficultés capables de s'opposer à l'accroissement du nombre des Fabriquans.

Tel est l'esprit du Règlement, en interdisant l'admission des Nègres au travail des chapeaux en Amérique; en prolongeant les apprentissages à la durée de sept ans; en ôtant aux maîtres la liberté d'avoir deux apprentis à la fois. On ne sçauroit supposer que l'objet de ce Statut ait été d'opérer le perfectionnement de la Manufacture, & qu'on n'y employât que des mains habiles. De pareils principes pour l'avancement des arts & l'amélioration du commerce sont surannés. Ils n'ont pû s'accréditer que dans des siècles où le défaut de lumieres rétrécissoit les vues.

En effet si l'émulation & l'espérance du gain sont les aiguillons

les plus puissans pour exciter l'industrie & produire le developpement des talens : que penser de toute loi qui en diminuant le nombre des mains dans une profession , & en reculant le temps , où l'on peut se promettre de recueillir le fruit de ses peines , affoiblit ces deux mobiles. La ressource unique de l'indigent consiste dans son genie & dans ses bras. La société profite de son travail. N'est-il pas étonnant qu'on lui ait lié les mains, & qu'il soit réduit à la nécessité d'acheter le droit de se soutenir par son labeur !

Au reste le Reglement , qui a occasionné ces réflexions , ne faisoit , quant à l'exportation , qu'appliquer aux chapeaux d'une manière positive , une défense générale portée il y avoit long - temps (sous Guillaume III. par l'acte appelé *the wool act*) de sortir aucune laine recoltée dans les colonies , soit en nature , soit mise en

œuvre , hors de la Province où on en auroit fait la tonte.

Actes concernant les Juifs & les Freres de l'union.

IV. A l'esprit de persécution qui a causé tant de troubles en Angleterre & dans les colonies qui dépendent de cette couronne, des sentimens plus raisonnables ont succédé. Ceux qui gouvernent aujourd'hui la nation Britannique sont dans des principes modérés. Ils tendent à établir dans la Grande-Bretagne une tolérance aussi grande qu'en Hollande , & elle a déjà lieu en Amérique dans tous les établissemens Anglois.

Non-seulement les Calvinistes & les Protestans de toute communion y sont invités , mais on s'empresse également d'y recevoir tous les Sectaires quels qu'ils soient. Dès 1730 , l'on avoit accueilli des Vaudois dans la Caroline. En 1749 , le parlement offrit une retraite dans ses colonies aux Freres de l'Union ;

connus sous le nom de *Moraviens* & de *Herrembutters*. Il passa en leur faveur un acte dont voici le titre : *an act for encouraging the people caller, unitas fratrum or uniter brethern to settle in America*. Comme on ne fait guères ce que c'est que cette secte, je vais rapporter ce que M. l'Abbé Goujet en a dit dans son nouveau supplément, au grand Dictionnaire Historique, à l'article *Herrembutters*.

Les *Herrembutters* ou Freres *Moraviens*, sont à proprement parler, un reste des *Hussites*, qui après avoir perdu en 1434, la fameuse bataille que leur livra la noblesse de Bohême, tinrent leurs assemblées dans les déserts, dans des cavernes ou dans des maisons particulières. Après avoir ainsi erré pendant quelque temps, George Poggebrach roi de Bohême, leur donna le pays de Lintz.

sur les frontieres de la Silesie & de la Moravie , où ils faisoient le service divin , dans le bourg de Kemwalot ; se donnant mutuellement le nom de freres & de sœurs. Ils avoient encore alors quatre évêques ; un dans la Grande-Pologne , un en Bohême , & deux en Moravie. Ces quatre évêques étoient égaux. En Moravie , ils avoient aussi des co - évêques ou vicaires des évêques , qui dans leur absence , avoient séance dans les consistoires , & qui devoient avoir au moins 85 ans ; ils avoient de plus , des prédicateurs qui ne pouvoient exercer leur ministère avant l'âge de 30 ans , & qui devoient avoir de bons témoignages de la communauté dans laquelle ils avoient demeuré. Il y avoit aussi parmi eux des Diacres qui avoient reçu les ordres , & qui avoient le pouvoir d'administrer les Sacremens de Baptême & de

la sainte Cène. Enfin , on y voyoit des acolythes que les évêques ou les anciens instruisoient pour le service de l'Eglise. Les plus anciens d'entre eux , devoient faire les catéchismes , & prêcher même quelquefois.

Les assemblées de ces Freres , étoient composées , 1°. des catéchumenes qui étoient nés parmi eux , ou qui s'y étoient rendus en quittant l'église Romaine , & que l'on instruisoit dans la nouvelle religion. 2°. Des adultes , qui étoient admis à la participation de l'eucharistie , après avoir rendu compte de leur foi. 3°. De ceux qui , aspirant à la perfection , s'étudioient à l'acquérir par le renoncement au monde. 4°. Enfin de ceux , qui pour quelque scandale qu'ils avoient donné , étoient exclus de la communauté où ils étoient admis de nouveau après avoir donné des preuves de leur repentir.

Lorsque Luther commença à se soulever contre l'église Romaine , les Freres Moraviens , députerent vers lui , pour lui déclarer qu'ils embrassoient sa doctrine ; & ils firent même traduire en leur langue , quelques-uns de ses ouvrages. En 1535 , ils présentèrent à l'empereur leur confession de foi , qui fut publiée en 1538 , avec la préface de Luther.

Comme dans la guerre de Smalcade , ils refuserent au roi Ferdinand , le secours que ce prince leur demandoit , Ferdinand fit fermer leurs églises , & chassa leurs ministres. Les Freres se disperserent alors en Pologne , en Prusse , en Transilvanie , en Suisse , & en d'autres endroits où ils se réunirent avec les Luthériens & les Zuingliens ; quoique les confessions de foi de ces trois sectes , soient différentes entre-elles.

Il en resta cependant plusieurs

en Moravie , où il s'en trouvoit encore au commencement du dix-septième siècle ; mais ils en furent chassés par les empereurs , comme les autres l'ont été depuis , de plusieurs endroits où ils s'étoient réfugiés. Errant depuis ce temps-là , ils n'ont point eu de demeure fixe : s'arrêtant seulement en divers lieux , autant de temps qu'on vouloit bien les y souffrir.

Plusieurs s'étant réfugiés dans la Livonie & l'Ingrie ; mais ayant été chassés en 1744 par l'impératrice de Russie , ils s'étoient retirés dans la Norvège : à peine y ont-ils été connus , que la cour de Coppenhague , sous prétexte de les empêcher de faire des prosélytes , a rendu contre eux deux ordonnances.

Par la première il est dit : que quiconque aura été élève dans leurs dogmes , ou les aura embras-

fés , ne pourra jamais être admis à aucune charge ecclésiastique dans l'état ; que tous ceux qui tiendront ; ou fréquenteront les assemblées des Herrembutters , encourront par le seul fait , la confiscation de leurs biens , lesquels seront partagés entre les plus proches parens.

Dans la seconde ordonnance rendue six semaines après , Sa Majesté Danoise déclare que , voulant extirper de ses états le fanatisme de ces hérétiques , elle ordonne à tous ceux qui se sont laissés aveugler par leurs dogmes erronés , de se conformer à la religion dominante , ou de sortir de ses états ; avec défense d'y jamais rentrer. Le roi leur accorde cependant un an pour se faire instruire dans la religion Luthérienne & abjurer leurs erreurs. Après ce terme expiré , Sa Majesté déclare que son ordonnance sera exécutée

DES ANTILLES ANGLOISES 275
dans toute sa rigueur.

Ceux qui voudront s'instruire plus en détail de l'histoire & des dogmes des Herrembutters, pourront consulter un livre, dont la seconde édition a paru à Londres en 1753 ; & qui a pour titre : *a candid narrative of the rise and progress of the Herrnbutters commonly called Moravians, or unitas fratrum, with a short account of their doctrines thracon from their own writings, &c.* (a)

Ce sont ces malheureux sans patrie, que les Anglois veulent engager à se fixer dans leurs colonies. L'exemple de tant de prin-

(a) Voici le titre en entier. *A candid narrative of the rise and progress of the Herrnbutters commonly called Moravians. Or, unitas Frat with a short account of their doctrines drawn from their own writings : to which are added observations on their politick in general and particularly on their conduct whilst in the county of budingen in the circle of the opper rhine in germany.*

M vj

ces qui les ont proscrits ; ni celui du roi de Sardaigne , & de différens potentats amoureux de l'uniformité de religion , qui n'ont pas montré moins de sévérité contre d'autres Sectaires , n'ont pû en imposer à un corps aussi éclairé & aussi attentif que le parlement d'Angleterre , ni le dissuader du systême de la tolérance systême fondé sur la raison , sur l'humanité & sur la plus saine politique , il a étendu son indulgence jusqu'aux Juifs. Par un acte de la treizième année de George II. (en 1740 ,) il leur accorde les droits de naturalité , lorsqu'ils auront demeuré pendant sept années consécutives dans les colonies Angloises. en Amérique , sans une absence plus longue que de deux mois.

En dernier lieu , il avoit fait encore plus pour eux. Mais la nation qu'il représente , en a montré

du mécontentement. Elle n'est pas encore assez revenue de l'ancienne aversion que l'on nourrit presque par-tout pour ce peuple industrieux, qui mériterait moins sans doute d'être haï, si par les mesures sévères qui ont été prises presque par-tout contre lui depuis sa dispersion, on ne l'avoit en quelque sorte, forcé de se faire des mœurs haïssables; il a fallu céder. Les faveurs accordées aux Juifs ont été retirées. Quand une nation s'obstine à ne pas revenir de ses préjugés, ils doivent être respectés de ceux qui ne sont censés que les organes par lesquels elle manifeste ses sentimens; ou du moins, on doit se borner à tâcher de l'en faire revenir peu à peu. C'est de quoi, il paroît qu'on s'occupe en Angleterre.

V. Guillaume III. institua en Angleterre une société pour la propagation de la foi : il lui donna

*Etablis-
ment de la
société pour
la propaga-*

tion de l'é-
vangile.

le nom de société pour la prédication de l'évangile dans les pays étrangers : à *society for the propagating of the Gospel in foreign parts*. La patente que ce prince lui accorda , est datée du 16 Juin 1702. L'objet principal de la société, est la conversion des sauvages de l'Amérique. Celui de l'instituteur a été de civiliser ces peuples , tant pour leur inspirer de s'unir avec les Anglois , que pour , en leur insinuant de prendre nos manières & nos usages , les mettre dans le cas de consommer une plus grande quantité des différentes marchandises de l'Europe.

Jusqu'ici , ni le dessein d'amener les Sauvages à la foi de Jesus-Christ , ni celui de les porter à adopter nos mœurs , n'ont point encore réussi d'une manière satisfaisante : il est pourtant vrai , que quant aux mœurs , leur caractère

a perdu de sa férocité , & que leurs coutumes actuelles se ressentent de la communication qu'ils ont avec les Européens. Mais pour ce qui est de la religion , je ne fais , vû le peu de progrès qu'on a fait de ce côté-là , si l'on peut espérer de voir les Indiens (a) de ces cantons goûter les principes de la nôtre. Il ne faut pas s'en rapporter à cet égard aux récits emphatiques de quelques missionnaires qui croient avoir persuadé une nation , parce que les Sauvages ne comprenant rien à ce qu'ils leur ont prêché , ne se sont pas avisés de les contredire.

Un de ces zélés , qui se van-
toit d'avoir éclairé un grand nom-
bre des Indiens voisins de la Ca-
roline ; que les Anglois appellent
Creck-Indians , pour jouir de sa
gloire , invita une compagnie qu'il

(a) Les Anglois , les Espagnols & quelques
Ecrivains françois , appellent *Indiens* , les
peuples de l'Amérique. *

vouloit rendre témoin de la foi vive qu'il leur a inspirée , à venir voir un de ces Indiens prendre le *souper du Seigneur*. Le jour fixé , le sauvage arrive ; il reçut avec les démonstrations de respect qu'on lui avoit enseignées , ce que le Ministre lui donna. Hé-bien ! lui dit ensuite le Missionnaire , pour lui fournir l'occasion de produire ses sentimens au dehors : comment vous sentez - vous présentement. N'éprouvez-vous pas que cela vous ranime , vous fortifie ? *Oui* répondit l'Indien , *cela est fort bon : Mais le tue diable* (espèce d'eau-de-vie très - forte) *me réchauffe davantage* (a).

Réglemens
divers.

VI. Outre les Esclaves Nègres & Sauvages , que les Anglois font travailler en Amérique , on a vû

(a) On dit que les travaux des missionnaires Catholiques dans le Canada & dans la Louisiane , ont été plus heureux , & qu'on y voit des peuplades entieres de Sauvages remplir avec édification les devoirs du Christianisme.

qu'ils ont des blancs , engagés à leur service. Par le statut IV. de George I. il faut que le consentement de ces engagés soit donné, & que le contrat d'engagement soit signé devant le lord-maire de Londres , ou devant deux juges de paix , avant que la personne qui s'engage , puisse être transportée en Amérique.

La pêche est libre à tous les Anglois , soit d'Europe , soit d'Amérique , sur toutes les côtes de la nouvelle Angleterre : ils y peuvent sécher & saler leur morue & leur maquereau , & se servir des bois qui s'y trouvent , & qui leur sont nécessaires pour construire leurs établis & échaffauts.

Un homme qui a contracté des dettes en Angleterre , & qui , ne les pouvant acquitter , se retire dans les colonies , ne peut y être arrêté. Mais celui qui contracte des engagements dans les colonies ,

& qui se retire en Angleterre sans y satisfaire , peut-être contraint par corps de payer. Cet usage favorise la population dans les établissemens dépendans de la couronne Britannique. C'est dans la même vue que le parlement a commué les peines corporelles, même capitales , qui s'infligeoient pour un grand nombre de crimes, en celles de la déportation en Amérique. On peut voir dans le recueil des statuts publics , une foule d'actes à ce sujet , qu'il est inutile de citer ici.

Nous avons expliqué ce que c'étoit que l'énumération dans son origine. Nous avons dit aussi , qu'elle comprend aujourd'hui le sucre , le tabac , l'indigo , le coton , le gingembre , le bois d'Inde ; les autres bois de teinture , le riz , la mélasse , le castor , les fourrures , le cuivre , la poix , le goudron , la térébenthine , les mâtu-

DES ANTILLES ANGLOISES. 283
res, les vergues, en un mot, toutes les munitions navales pour l'importation desquelles il est accordé des primes.

Le riz, la mélasse, la poix, le goudron, la térébenthine, les mâtures, les vergues & les autres munitions navales furent ajoutées par le statut 3 & 4 ann. à l'énumération faite par Charles II. statut 12. George I. y joignit le castor, les fourrures & le cuivre.

Les productions naturelles des colonies Angloises, dont le commerce n'est pas limité, ou qui n'est assujetti qu'à de légères restrictions, sont les salines, le bois de charpente, les planches, les tuyaux de bois, d'autres pièces de même substance que les Anglois comprennent sous le mot générique *lumber*, & en général, toutes les productions que l'énumération ne comprend pas, telles que le grain, la farine, les légumes, les fruits, &c.

Les terres couvertes de bois dans les colonies que l'on donne pour faire de nouveaux défrichemens, sont cédées sur un pied fixe. Chaque centaine d'acres se vend 40 shellings; & de plus chaque acre est chargé d'un cens annuel de 1 denier.

FIN.



LES ISLES ANTILLES

Par le S^r Robert de Vaugondy
Fils de M^r ROBERT Geogr. ord. du Roi
avec Privilège
1749.

Echelle
Lieuues marines de 20 au Dess
20 40 60 80 100

NORD

HISPANIOLA ou S DOMINGO
ANTILLES

LES DU VENT ou ANTI-VENT

ISLES DU SUD ou LE VENT

AMERIQUE MER DU SUD

